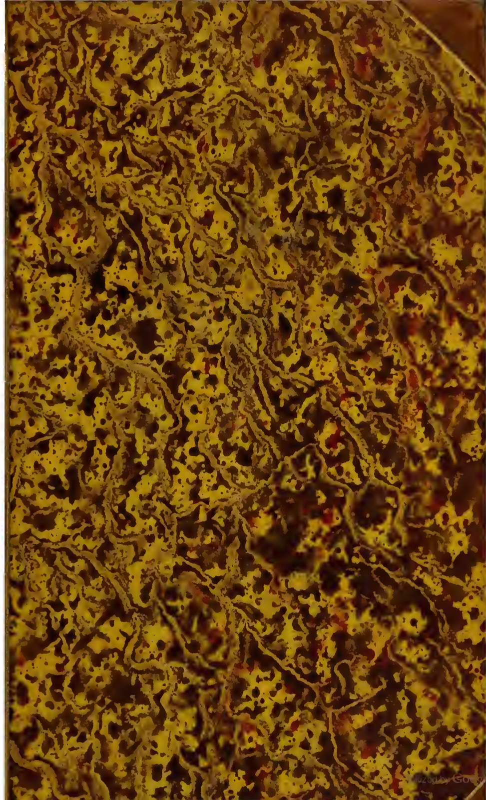








OEUVRES

COMPLÈTES

D'ÉTIENNE JOUY.

TOME XX.

ON SOUSCRIT A PARIS:

Chez JULES DIDOT AINÉ, rue du Pont de Lodi, n° 6;
BOSSANGE père, rue de Richelieu, n° 60;
PILLET aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5;
AIMÉ-ANDRÉ, quai des Augustins, n° 59;
Et chez l'AUTEUR, rue des Trois Frères, n° 11.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ÉTIENNE JOUY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

AVEC DES ÉCLAIRCISSEMENTS ET DES NOTES



Théatre.

TOME III



PARIS
IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
RUE DU PONT DE LODI, N° 6.
1823.

VUES PRÉLIMINAIRES.



Quel est le peuple éminemment dramatique? celui qui joint à des sensations rapides une grande sociabilité; à une observation délicate le don de l'imitation; et le sentiment du goût à un commerce facile, à un langage simple, élégant et naturel.

Ajoutez à ces qualités le tact et la crainte du ridicule, des relations très diverses et très multipliées, beaucoup de nuances dans l'idiome, et de finesse dans la manière de s'en servir. Un peuple ne réunira point tous ces caractères, sans être spécialement destiné à voir fleurir chez lui l'art dramatique. Cette nation sera féconde en bonnes comédies, en scènes excellentes, en peintures de mœurs; elle produira le premier écrivain de ce genre; seule, elle aura un Molière.

La première gloire littéraire de la France est son théâtre. L'Italie a son Arioste; l'Espagne son Cervantès; l'Allemagne n'est stérile ni en philosophes, ni en poëtes. Bacon, Pope et Shakespeare ont élevé au premier rang, en Angleterre, la philosophie et la poésie; mais toutes les littératures anciennes et modernes se cotiseraient en vain pour produire

un autre Molière, ou seulement, comme disait ingénieusement madame de Sévigné, pour nous donner la *monnaie* de cet homme unique!

On ne doit, on ne peut le comparer à personne; il est seul: quoi qu'en ait pu dire Boileau, il atteint la *hauteur de son art;* et son élévation l'isole au-dessus de tous les écrivains qui l'ont précédé, ou qui l'ont suivi. En le plaçant donc absolument hors de ligne, et ne s'occupant que des écrivains secondaires, on trouve, dans le siècle suivant, Le Sage, Regnard, Destouches, Dufresny, Dancourt, Piron, Gresset, auxquels je ne sais si les nations étrangères peuvent rien opposer, du moins sous le rapport de la régularité des plans, de la vérité des caractères, et de la franchise du dialogue.

Trois grandes comédies, *Turcaret*, la *Métromanie*, et le *Méchant* ont honoré parmi nous le siècle qui vient de finir. Dans le même laps de temps, les annales dramatiques des nations étrangères ne présentent qu'une seule comédie anglaise, l'*École de la médisance*, de Shéridan, qui mérite de prendre rang parmi les chefs-d'œuvre de la scène.

Si l'on me demande à laquelle des trois comédies françaises je donne la préférence, je nommerai *Turcaret*. C'est la peinture la plus franche, et celle qui attaque le ridicule le plus commun, la sottise opulente. Aussi, quoique la pièce soit en prose, et qu'elle paraisse s'adresser plus particulièrement à des travers et à des vices de l'époque où elle a été composée, je n'hésite point à la placer, pour la

force d'observation, la franchise du pinceau, et la généralité d'application, à la tête des trois ouvrages que j'ai cités. Le caractère que Le Sage a pris sur le fait est inhérent, pour ainsi dire, à un état de civilisation déja très perfectionné; c'est encore ce Trimalcion de Pétrone, qu'obsèdent des parasites, des esclaves, et des maîtresses, et qui demande *qu'est-ce qu'un pauvre?*

Le *Méchant* de Gresset l'emporte sur les deux autres drames, sous le rapport de la propriété du style, de l'éclat des portraits, et de l'imitation fidèle et piquante d'une certaine classe de la société. On n'a jamais reproduit avec une grace plus fine, une malice plus ingénieuse, et une vérité plus délicate, cette bonne compagnie des premières années du dix-huitième siècle, où les armes de l'esprit étaient aiguisées comme des poignards; où le talent de dénigrer et de noircir était en quelque sorte le complément du savoir-vivre. Ce qui doit étonner sur-tout, c'est cette sagacité pénétrante, cette finesse d'observation qu'un jeune écolier des jésuites a mise à deviner et à reproduire avec tant de bonheur et de vérité toutes les nuances du bon ton, tous les sophismes dont la méchanceté se parait alors. En revanche, on doit dire que la conduite de l'ouvrage est faible, que tous les personnages y parlent du même style, et que l'effet dramatique est presque nul.

La *Métromanie*, écrite du style le plus brillant et le plus élevé, se distingue par une verve inépuisable, par une suite

de situations comiques, et une originalité féconde en traits excellents, et en mots de caractère. Si le ridicule contre lequel la pièce est dirigée ne se trouvait pas nécessairement renfermé dans un cercle très étroit, ce bel ouvrage prendrait peut-être sa place à côté des chefs-d'œuvre de Molière.

La monarchie en décadence donna naissance à des mœurs si faibles et si dépravées, que la muse comique se ressentit nécessairement de cette dégradation extrême. Pendant près d'un demi-siècle la scène française resta en proie aux Lachaussée, aux Lanoue, aux Dorat, aux Marivaux, qui l'affadirent de leurs pâles essais.

Beaumarchais parut et fit justice de cette Thalie minaudière, en créant, pour ainsi dire, une comédie nouvelle, où les ridicules et les vices des plus hautes classes de la société furent signalés avec autant de gaieté que d'amertume. *Le mariage de Figaro* est un tableau vivant des mœurs corrompues du grand monde à la fin du dix-huitième siècle.

Cinq ans après, la révolution commence, et la muse comique devient aussi sauvage que l'époque même qu'elle avait à peindre. Un homme, auquel il ne manquait peut-être que quelques vices de moins pour prendre sa place immédiatement après le grand Molière; Fabre d'Églantine, dont le style fougeux et brutal rappelle trop ses propres fureurs, imprima cependant à la comédie ce caractère d'énergie, de franchise et d'éloquence, qu'elle n'avait pas connu depuis *le Misanthrope*. Le plan de son *Philinte*

est un chef-d'œuvre; la dureté de la diction n'empêche point que l'on ne sente le mérite de cette chaleur continue, de ces grands effets de scène, de ces caractères fièrement tracés, qui maintiendront au nombre des productions dont l'esprit humain a droit d'être fier, le *Philinte* ou plutôt l'*Égoïste* de Fabre d'Églantine.

On avait besoin de se reposer après des émotions si fougueuses : des génies plus doux s'élancèrent bientôt dans une carrière nouvelle. Collin d'Harleville conserva une nuance aimable de la naïveté de La Fontaine : il fut naturel, et manqua de gaieté et de force. On peut le juger d'après son *Vieux Célibataire*. C'est un portrait heureux et fidèle, où tout n'est pas de la comédie, où les traits sont plus doux qu'acérés, et où le drame se mêle inopinément au sujet le plus essentiellement comique. Collin ne mit point assez de vigueur dans ces leçons, auxquelles Fabre d'Églantine prêtait une impétuosité trop violente.

Je ne séparerai point de leur ami commun deux autres favoris de Thalie, l'auteur des *Étourdis* et celui de *Médiocre et Rampant*. Si, d'après tout ce que les anciens ont écrit, on peut se faire une idée de ces graces mêlées de franchise et de finesse, de délicatesse et de bonhomie, qui caractérisaient *Ménandre*, on retrouve précisément la réunion de ces qualités dans les deux principaux ouvrages dramatiques de M. Andrieux, *le Trésor* et les *Étourdis*. *Les Capitulations de conscience*, comédie très mal jugée selon moi, et dont la donnée était si neuve et si vaste, se distinguent, comme la

plupart des pièces de M. Picard, par un dialogue vif et naturel, et par une foule d'observations malignes, prises dans la nature, telle que la société nous l'a faite.

Les *Deux Gendres* reposent sur une idée philosophique et morale : c'est un des beaux ouvrages de la scène moderne. Les caractères y sont de l'époque, et les traits comiques de tous les temps.

Dans le *Tyran Domestique*, la critique reconnaît un portrait de famille habilement tracé, beaucoup d'adresse, et sur-tout le talent peu commun des combinaisons dramatiques ; celui peut-être qui décide le plus impérieusement du succès au théâtre, parcequ'il inspire au spectateur la curiosité la plus vive et l'intérêt le plus puissant.

Tel est à-peu-près le bilan de nos principales richesses dramatiques depuis la révolution. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre de la justesse de l'observation qui sert de base à ce court préambule de mes comédies. C'est que la France est le pays du monde où la muse comique a produit les plus nombreux et les plus beaux ouvrages. Encore dans cet aperçu rapide n'ai-je pu rendre justice qu'aux chefs-d'œuvre, et n'ai-je pas dû citer un grand nombre de pièces distinguées seulement par un beau talent poétique, une brillante facilité de versification, ou même par une foule d'aperçus délicats, et auxquelles il ne manque qu'un plan, un but, et des proportions plus régulières.

L'HÉRITAGE,

OU

LES MOEURS DU TEMPS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

REÇUE A LA COMÉDIE FRANÇAISE LE 12 AOUT 1821,

AJOURNÉE PAR DÉCISION MINISTÉRIELLE, EN DATE DU 22 AOUT 1823.

A M. LE COMTE

DE PONTÉCOULANT,

PAIR DE FRANCE

J'aurais voulu placer votre nom à la tête d'une comédie qui eût subi l'épreuve du théâtre; la censure ne l'a point permis: c'est donc un ouvrage dramatique, privé de cette illusion de la scène, qui en fait le plus grand charme, dont je viens vous offrir l'hommage.

L'extrême difficulté du genre, l'importance du sujet, le temps et les soins que j'y ai consacrés, me portent à croire que cette production littéraire est la moins faible qui soit sortie de ma plume, et par cela même la plus digne de vous être dédiée.

Je ne profiterai pas de l'occasion qui m'est offerte, et que vous m'avez interdite, de faire ici l'éloge des grands talents et des hautes vertus dont vous avez multiplié les preuves dans la carrière orageuse et brillante que vous avez si noblement parcourue; mais vous me permettrez de me prévaloir d'une circonstance qui m'autorise à me vanter moi-même de l'amitié dont vous m'honorez depuis trente ans. Elle a commencé dans l'exil où les malheurs nous ont réunis; elle est devenue mon asile dans les persécutions auxquelles je me suis trouvé en butte à une autre époque, et m'a constamment encouragé dans la carrière des armes, de l'administration, et des lettres, où m'ont successivement jeté les événements de ma vie.

Si cet ouvrage doit me survivre, j'aime à penser qu'il perpétuera le souvenir de mon tendre attachement et de ma reconnaissance.

JOUY.

PRÉAMBULE.

Trois fois repoussé de la scène par ce géant, ou plutôt par ce nain aveugle qu'on appelle censure, j'éprouvai plus de peine que de surprise, en voyant que le même sort avait été réservé à une comédie qui m'avait coûté plus d'une année de travail. On jugera des motifs de cette nouvelle persécution par la lecture de cette pièce, et on appréciera de nouveau la justice de l'inquisition littéraire, à laquelle les auteurs dramatiques sont aujourd'hui soumis en France.

Une jeune fille immensément riche est placée au centre d'une société brillante, et attire les hommages intéressés de tout ce qui l'environne. Autour d'elle, l'intrigue, l'ambition, la ruse, l'orgueil, et la bassesse, se groupent de mille manières. Tout-à-coup la jeune héritière, par une de ces péripéties dont la fortune est prodigue, voit passer entre des mains plus dignes de les posséder, ces richesses dont elle était si fière. Ce sujet, qui me paraît éminemment dramatique, est celui que j'ai traité dans ma comédie de l'*Héritage*.

J'y trouvais à-la-fois l'intérêt du drame, et l'occasion de reproduire, avec toute la fidélité dont j'étais capable, le tableau de nos mœurs actuelles, le ton, le langage, les manières de ce qu'on est convenu d'appeler la bonne compagnie; en un mot, j'espérais, comme l'a si bien dit *Shakespeare*, *présenter un miroir à mon époque*:

Taking the form and pressure of the times;

et j'intitulai ma pièce: *Les Mœurs du temps.*

Déja un général étranger, connu par ses revers dans la guerre d'Amérique, et qui se consolait à Londres, par de

petits succès de théâtre, de sa terrible défaite à Saratoga, le général Burgoyne avait conçu l'idée de présenter sur la scène une héritière entourée de soupirants avides. Je ne me serais fait, je l'avoue, aucun scrupule de lui emprunter un mot piquant, un caractère neuf, une scène, ou même une situation intéressante, si je les eusse trouvés dans son ouvrage : les emprunts à l'étranger n'ont jamais été regardés comme un plagiat; mais en suivant l'exemple qu'ont donné si souvent les auteurs anglais, j'aurais tâché du moins de me souvenir de ce qu'ils ont si souvent oublié, et j'aurais eu soin de signaler mes emprunts, et de reconnaître mes dettes.

Malheureusement pour moi, telle est la complication d'intrigue de la pièce anglaise; telle est la nuance exagérée des caractères qu'elle renferme, que, tout en travaillant sur la même idée première, je me suis vu forcé de m'écarter avec plus de soin de l'ouvrage de Burgoyne, que je n'en eusse mis à le suivre, si j'avais voulu l'imiter.

PERSONNAGES.

SOLIVARD, riche parvenu.
ERNESTINE, fille de Solivard.
MAUREVERS, tuteur de Félicie.
FÉLICIE, demoiselle de compagnie d'Ernestine.
LE COMTE DE SERVIÈRE, homme de qualité.
LA BARONNE DE SAINTE-ALPHÈGE, ami du comte.
LE BAILLI DE MONTJOIE, grand bailli de Malte.
AMÉDÉE DE MONTJOIE, neveu du bailli, amant de Félicie.
PRÉVAL, amant d'Ernestine.
CHAMPELÉ, généalogiste.
LE CHEVALIER D'ORFEUIL.
FORTIN, valet de chambre.
UN NOTAIRE.

La scène se passe à Paris dans l'hôtel de Solivard.

L'HÉRITAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène est dans le cabinet de Solivard.

SCÈNE I.

LA BARONNE, PRÉVAL.

LA BARONNE.

Quoi! c'est vous, monsieur?

PRÉVAL.

Oui, très aimable baronne;
Si matin ma rencontre en ces lieux vous étonne?
Et je vous l'avouerai tout aussi franchement;
Je ne vous cherchais pas.

LA BARONNE.

Je le crois aisément.
Sans doute on vous a dit qu'à certain mariage
Je ne me pressais pas de donner mon suffrage;
Eh bien! rien n'est plus vrai: dans cette occasion
Ma franchise vous doit une explication.

PRÉVAL.

M'expliquer vos desseins! Dans cette circonstance,

C'est douter trop aussi de mon intelligence;
Pour mieux le lui prouver, si madame permet,
Je vais de point en point lui dire son secret.

LA BARONNE.

Eh bien! monsieur, voyons; j'aime qu'on me devine.

PRÉVAL.

Voici ce que je sais et ce que j'imagine:
Soit calcul, ou raison d'un intérêt plus vif,
Dont je ne prétends pas pénétrer le motif,
Après plus de dix ans d'une amitié bien tendre,
Madame la baronne a cessé de prétendre
A former de l'hymen le dangereux lien
Avec son noble ami:... qu'en dites-vous?

LA BARONNE.

Fort bien.

PRÉVAL.

Elle a fait mieux, je crois, et s'est fait rendre compte
Des dettes et des biens du très illustre comte;
Dès-lors elle a senti qu'il lui conviendrait fort
D'étayer un grand nom par un bon coffre-fort,
Et de faire épouser à monsieur de Servière
Une superbe dot dont elle est créancière:
Ce point-là convenu, sur monsieur Solivard
Vous avez dû fixer votre premier regard:
Sa fille (par ce mot tout le reste s'explique)
D'une fortune immense est l'héritière unique;
Vous la donnez au comte, et par un double hymen
Du père à votre tour vous recevrez la main.

LA BARONNE.

A merveille, monsieur, j'accepte vos oracles.

PRÉVAL.

Tout en marchant au but, vous voyez les obstacles;
Quand une fille, en dot, a trois cent mille écus,
Et qu'elle doit un jour en avoir deux fois plus,
L'essaim des soupirants ne se fait pas attendre;
Ernestine déja ne sait auquel entendre;
A quatre, par vos soins, ils se trouvent réduits;
Mais les plus dangereux ne sont pas éconduits:
Il en est un sur-tout, dont la persévérance
Prétend mettre en défaut toute votre prudence;
A ce que j'en dirai l'on peut ajouter foi;
J'en parle savamment; ce prétendant, c'est moi.

LA BARONNE.

Ah! rien n'est plus loyal, il faut que j'en convienne,
Et votre confidence appelle aussi la mienne.
Vous êtes jeune, adroit; vous avez de l'esprit,
Du goût et des talents, tout le monde le dit;
J'adopte aveuglément cet éloge unanime.
Quelle que soit pourtant ma très profonde estime
Pour tous les dons charmants dont vous dota le ciel,
Comme il s'agit ici d'un acte essentiel,
D'un hymen, d'où dépend le sort de mon amie,
A monsieur de Préval, à mon tour, je confie
Que j'ai l'intention, pour tromper son espoir,
D'employer les moyens qui sont en mon pouvoir.

PRÉVAL.

Usez, n'abusez pas; faites-moi bonne guerre:
Le comte est mon rival, tâchez qu'on le préfère;
Dites qu'il est plus riche et plus noble que moi;
Qu'il entre, sans gratter, dans la chambre du roi:
Parlez, si vous l'osez, de sa franchise extrême;

Dites que c'est l'esprit, l'honneur, la vertu même;
Et, pour mieux relever cet homme sans égal,
Ne manquez pas sur-tout de me traiter fort mal;
Je vous permets d'aller jusqu'à la médisance:
Mais là doit s'arrêter l'attaque et la défense;
Si vous passez le but, je prends sur vous le pas;
Et si je vais trop loin, vous ne vous plaindrez pas.

LA BARONNE.

Je vous laisse, monsieur, liberté tout entière;
A votre inimitié donnez toute carrière;
De monsieur de Préval l'inévitable trait
Guérit heureusement la blessure qu'il fait.

PRÉVAL.

Madame la baronne est bien plus inhumaine,
Et ses yeux ne font pas de blessure incertaine;
Je me garderai bien d'en nier le danger,
Alors que d'un regard elle peut se venger.

LA BARONNE.

Ah! laissez ce jargon; il n'est pas de votre âge :
Nos mères l'appelaient, je crois du persiflage;
Et je ne pense pas qu'à leurs fils désormais
Il doive procurer de bien brillants succès.

PRÉVAL.

En fait de goût du moins, je vous croirai, madame;
Et si vous me chargez de votre épithalame,
C'est sans rire, et du ton le plus sentimental,
Que je prétends chanter le lien conjugal
De deux cœurs embrasés d'une ardeur mutuelle,
Dont Solivard et vous offrirez le modèle.

LA BARONNE.

Si vous chantez ici le bonheur des époux,

Vous n'aurez, je le crains, rien à dire de vous....

PRÉVAL.

Vous m'allez accuser d'orgueil et d'imprudence,
N'importe; jusqu'au bout poussons la confidence;
Ernestine est un bien que je me suis promis,
Et j'ai toujours tenu parole à mes amis.

LA BARONNE.

De vous désabuser je me ferais scrupule,
Mais il est tel espoir qui touche au ridicule.

PRÉVAL.

Je le crois comme vous, et je venais exprès
Pour juger qui de nous y touche de plus près.

LA BARONNE.

Monsieur, l'événement décidera l'affaire.

PRÉVAL.

D'Ernestine en ces lieux vous attendez le père,
Je ne vous cache pas que moi-même, aujourd'hui,
J'ai, pour le même objet, rendez-vous avec lui.
Mais après quinze jours d'une pénible absence
Je sens trop qu'il vous doit sa première audience;
Un tiers est importun dans des moments si doux,
Je m'esquive....

LA BARONNE.

On n'est pas plus aimable que vous.

SCÈNE II.

LA BARONNE, SOLIVARD.

LA BARONNE, *seule.*

Ne perdons pas de temps.

SOLIVARD.

Ma surprise est extrême :
Madame Saint-Alphége, à Paris....

LA BARONNE.

Elle-même.

SOLIVARD.

Je ne vous attendais que dans cinq ou six jours.

LA BARONNE.

Quand je sers mes amis, je me presse toujours :
Je pars vite ; et ma tâche en est plus tôt remplie ;
Je reviens vite aussi, de peur qu'on ne m'oublie.

SOLIVARD.

Vous ne le craignez pas ; eh quoi ! vous oublier !

LA BARONNE.

Eh mon dieu ! oui, monsieur, et vous tout le premier....

SOLIVARD.

Comment!

LA BARONNE.

Ne sais-je pas que pendant mon absence,
Qui méritait de vous quelque reconnaissance,
Et malgré des soupçons trop bien autorisés,
Des inconnus chez vous sont impatronisés ?
Que sans me consulter, Ernestine près d'elle

A cru pouvoir placer certaine demoiselle?....

SOLIVARD.

Mais, baronne, c'est vous, à ce qu'elle prétend,
Qui l'avez engagée....

LA BARONNE.

Eh! mais c'est différent;
Vous êtes riche et veuf; je croyais convenable
Qu'Ernestine choisît une compagne aimable,
Dont les soins, les talents, l'esprit et la raison
Augmentassent l'éclat d'une grande maison:
Au contraire, j'apprends que dans votre famille
Vous avez introduit une petite fille,
Sur les garants très sûrs de son air ingénu
Et d'un ancien ami qui vous est inconnu.

SOLIVARD.

Ma foi! prenez-vous-en à monsieur de Servière.
Si j'ai mal fait, la faute est à lui tout entière.
Ce Maurevers par lui fut amené chez moi;
D'ailleurs c'est un brave homme, ou du moins je le croi.
Il a bien dans l'humeur quelque chose de rude,
On voit que du beau monde il n'a pas l'habitude;
Il est sincère, brusque, entêté: cependant
Il a pris sur nous tous un certain ascendant.
Pour ce qui me regarde, aisément je l'explique;
Depuis vingt ans notre homme habite l'Amérique,
Et par lui j'ai besoin de faire constater
Un fait qui m'intéresse et qu'il peut attester:
Tel est, pour le moment, l'intérêt qui nous lie.
Quant à la jeune fille, elle est vraiment jolie;
C'est le cas devant vous d'en tirer vanité,
Baronne, j'ai du faible encor pour la beauté.

LA BARONNE.

Ce faible ne va pas jusques au mariage.

SOLIVARD.

Pour un second essai je manque de courage :....
Peut-être avez-vous su qu'une dame de cour
M'a fait offrir sa main.

LA BARONNE.

La marquise d'Ercour !...

SOLIVARD.

La dame, de noblesse et de titres chargée,
Au physique, au moral, est trop mal partagée ;
Au physique très laide, au moral pas le sou :
Vraiment pour l'épouser il faudrait être fou !

LA BARONNE.

L'hymen de votre fille est notre unique affaire.
Pour cette chère enfant j'ai le cœur d'une mère :
Puisque j'ai proposé le comte pour époux,
Je réponds de mon choix près d'elle et près de vous.
C'est beaucoup, je le sais, qu'une haute naissance,
Que le rang, les honneurs, le crédit, la puissance
Qu'un si brillant hymen lui présente aujourd'hui :
Mais pour vous, dans un gendre il vous faut un appui,
Contre le préjugé qui déja s'achemine,
Et des biens de chacun va scrutant l'origine.

SOLIVARD.

De tous vos préjugés je ne fais point de cas,
Et du *qu'en dira-t-on* je ne m'informe pas.
Mais quand je donne au comte une riche héritière,
Je crains de trop payer ce beau nom de Servière.

LA BARONNE.

Dans nos troubles civils comme un autre lésé,

Il est ce qu'on appelle un riche mal aisé;
Mais il n'en a pas moins une fortune immense:
Ses dettes ne sont rien; cent mille écus, je pense,
Pourraient le retirer des mains des usuriers.

SOLIVARD.

Je sais comment on traite avec ces créanciers.

LA BARONNE.

Affaire d'or vraiment, et que je vous conseille;
Vous vous rembourserez sur la dot.

SOLIVARD.

A merveille!
Vous m'étonnez, baronne, et je ne conçois pas
Qu'avec tant de gaieté, de graces et d'appas
Vous ayez un esprit si juste, si solide...!

LA BARONNE.

C'est qu'une amitié vraie est un excellent guide;
L'esprit peut s'abuser, l'amour-propre est trompeur,
Le conseil le plus sûr est dicté par le cœur;
J'ai consulté le mien sur le sort d'Ernestine,
Et le comte est l'époux que mon choix lui destine.

SOLIVARD.

Je vais sur tout cela vous parler franchement:
Ma fille ne saurait, sans mon consentement,
Disposer de sa main; mais je dois, en bon père,
La consulter avant de terminer l'affaire;
Or, j'ai quelque raison de croire que Préval
Du comte pourrait bien être l'heureux rival.

LA BARONNE.

Qui! ce petit Préval, grand coureur d'héritage,
Sous les dehors d'un fou tranchant de l'homme sage,
Amoureux par état et tracassier par goût,

Qui ne doute de rien et qui manque de tout!
J'aimerais encor mieux ce colonel Montjoie
Que son oncle, dit-on, aujourd'hui vous envoie
Pour essayer l'effet de ces grands mouvements
Que dans le monde on prend pour de grands sentiments,
Mais dont je me suis fait une plus juste idée;
On devine aisément les projets d'Amédée.
Monsieur le colonel voudrait bien, je le crois,
Joindre à sa demi-solde un million tournois:
Cela ne gâte rien.

SOLIVARD.

En toute circonstance
J'aurais au colonel donné la préférence;
Son oncle le bailli se croit toujours seigneur
D'un grand fief dont je suis devenu possesseur:
Qu'il chasse dans mes bois, qu'on l'encense à l'église,
Fort bien; mais il voudrait pousser son entreprise;
En m'offrant son neveu, riche de grands exploits,
Il prétend marier ses titres et mes droits.
Mais je vois maintenant que monsieur de Servière
Me donne sur ce point sûreté tout entière;
Qu'en épousant ma fille il liquide ses biens,
Et que de son crédit il protége les miens:
Qu'Ernestine consente, et nous pourrons conclure.

LA BARONNE.

Elle y consentira, c'est moi qui vous l'assure;
Mais à ce mariage, entre nous arrêté,
Il se présente encore une difficulté;
Le comte, homme d'esprit, attache à la naissance
Sinon quelque valeur, du moins quelque importance.
La vôtre?...

SOLIVARD.

Eh bien, la mienne! elle frappe les yeux;
Je compte mes écus et non pas mes aïeux;
Ma noblesse est en sacs; ces titres, moins frivoles,
Ne s'abolissent pas avec quelques paroles.
Mais si d'être marquis un jour je fais état,
J'achète le marquis avec le marquisat.

LA BARONNE.

C'est charmant! mais voici ce que je dois vous dire:
Le préjugé des noms a repris quelque empire;
Celui de Solivard est dur à prononcer,
Les huissiers à la cour craindraient de l'annoncer.

SOLIVARD.

Le voilà tel qu'il est!

LA BARONNE.

Non pas. La preuve existe:
J'ai consulté pour vous un généalogiste;
L'arbre qu'il a dressé rétablit votre nom;
Et vous serez demain d'une grande maison.
Le sort, pour épuiser sur vous sa bienfaisance,
Ajoute à tous ses dons celui de la naissance.

SOLIVARD.

Allons, vous plaisantez.

LA BARONNE.

Non, c'est très sérieux.

SOLIVARD.

On a donc déterré mes illustres aïeux?

LA BARONNE.

Eh oui: nous nous trouvons parents.

SOLIVARD, *finement.*

J'ai l'espérance

Que nous pourrons un jour cimenter l'alliance.

LA BARONNE.

Si vous étiez moins riche, alors il se pourrait
Qu'on écoutât pour vous certain penchant secret...
Mais je connais le monde, et les arrêts qu'il porte.
On verrait un calcul...

SOLIVARD.

Eh bien! que vous importe?

LA BARONNE.

Sans doute; mais il est très fâcheux cependant
De voir calomnier le plus pur sentiment;
Encor si vous n'aviez qu'une honnête fortune?

SOLIVARD.

Est-ce là seulement ce qui vous importune.

LA BARONNE.

Pas autre chose.

SOLIVARD.

Alors on peut vous rassurer.

LA BARONNE.

Comment donc?

SOLIVARD.

Aussi bien il faut se préparer...
(*mystérieusement.*)
Peut-on vous confier un secret de famille?

LA BARONNE.

Ah! parlez!

SOLIVARD.

Ma fortune appartient à ma fille.

LA BARONNE.

Tout entière...

SOLIVARD.

A-peu-près.

LA BARONNE.

Je ne conçois pas bien.
Voyons; expliquez-vous, et ne me cachez rien.

SOLIVARD.

Feu Bernard de Neuville, un grand propriétaire,
Avait pour ma famille une amitié de père;
J'administrais ses biens depuis plus de vingt ans
Lorsqu'il vint à mourir... je l'ai pleuré long-temps...
Pour héritière unique il a nommé ma fille;
Elle étoit sa filleule, il était sans famille,
Son frère en Amérique était mort saus enfant.

LA BARONNE.

Le fait est bien prouvé?

SOLIVARD.

Prouvé par testament.

LA BARONNE.

Le parti le plus prompt est ici le plus sage :
Mariez Ernestine, à son choix, avant l'âge
Où sans vous elle peut disposer de sa main.
De ce conseil voyez l'avantage certain;
D'un père généreux vous gardez l'apparence,
Vous forcez Ernestine à la reconnaissance;
Dans le contrat qui doit assurer son bonheur,
Vous conservez encor tous vos droits de tuteur;
Et l'aveu que deux ans vous pourriez faire attendre
Est un point dont on peut traiter avec le gendre.

SOLIVARD.

Je baisse pavillon, et le dis franchement,
Vous nous défieriez tous en fait de jugement.
Dans votre activité, qui jamais ne s'arrête,
Employant à-la-fois votre cœur, votre tête,

A la ville, à la cour, au théâtre, au palais,
Par-tout votre présence est garant d'un succès.
Oui, je suis décidé; mais vous savez, baronne,
Qu'il est un autre espoir où mon cœur s'abandonne.

LA BARONNE, *minaudant.*

Non, non! cet espoir-là, mon cœur me le défend...
Je vais voir s'il fait jour chez notre aimable enfant.

SCÈNE III.

SOLIVARD, *seul.*

On a calomnié ses soins et sa tendresse:
Elle a du goût pour moi; mais sa délicatesse,
Éloignant un aveu qu'elle laisse entrevoir,
Impose à son amour un pénible devoir.
Je dois à ses conseils ma confiance entière;
Marions Ernestine au comte de Servière.

SCÈNE IV.

SOLIVARD, MAUREVERS.

SOLIVARD.

Ah! monsieur Maurevers, vous arrivez à temps.
Vous avez habité Saint-Domingue?

MAUREVERS.

Long-temps.

SOLIVARD.

Sans doute vous aurez rencontré dans cette île
Une veuve appelée... Attendez donc.... Neuville?

MAUREVERS.

Je l'ai vue.

SOLIVARD.

Elle est morte.

MAUREVERS.

Et malheureusement;
Je l'ai même assistée à son dernier moment.
Tous deux forcés à fuir de cette colonie
Où déja s'allumait un affreux incendie,
Elle a trouvé la mort sur le même vaisseau
Qui devait lui servir d'asile et de tombeau.

SOLIVARD.

Elle est bien morte, enfin!

MAUREVERS.

J'en puis fournir la preuve.

SOLIVARD.

Quand la dame mourut, elle était encor veuve?

MAUREVERS.

Oui.

SOLIVARD.

J'en étais bien sûr.

MAUREVERS.

Vous étiez sûr de quoi?

SOLIVARD.

Que l'on fesait un conte; et maintenant je voi...
Mais revenons à vons... Félicie est gentille,
Et j'ai cru remarquer certain air de famille.

MAUREVERS.

Avec qui donc?

SOLIVARD.

Parbleu! monsieur l'Américain,

Croyez-vous avec moi jouer long-temps au fin?
On n'est pas né d'hier, et l'on connaît son monde.
Au fait, ce que j'en dis, on le dit à la ronde.

MAUREVERS.

On dit une sottise, et vous la répétez.

SOLIVARD.

Je ne répète pas...

MAUREVERS.

Eh bien! vous l'inventez;
De ce vilain défaut tâchez de vous défaire;
Sur un pareil sujet il faut savoir se taire,
Ou s'exposer soi-même à tous les vains propos...

SOLIVARD.

Sur ce point-là du moins je puis être en repos;
Car ma fille est ma fille; *item* je suis son père;
Et l'on ne viendra pas me dire le contraire.

MAUREVERS.

Pourquoi non?... bien des gens aussi malins que vous,
Malgré le droit romain et votre nom d'époux,
Ne parlent qu'en riant d'un parrain magnifique
Et de son amitié pour votre fille unique.
Ils disent que madame avait beaucoup d'appas;
Ils disent... mais bon dieu! que ne disent-ils pas?

SOLIVARD.

Eh! que m'importe à moi leur insolence extrême?
Madame Solivard était la vertu même;
D'un injuste soupçon un mot peut la venger:
Elle passait sa vie à me faire enrager.
Or, on sait, et j'en puis citer plus d'un modèle,
Qu'une femme méchante est toujours très fidèle.
A ce compte, la mienne a passé mes souhaits.

Mais elle ne vit plus, et Dieu lui fasse paix!

MAUREVERS.

Oui, vous êtes de droit le père d'Ernestine;
Moi je suis le tuteur d'une pauvre orpheline
Qui du sort en naissant éprouva les revers,
Et qui n'a d'autre appui qne moi dans l'univers.

SOLIVARD.

Suffit; je m'intéresse à votre Félicie,
Je veux la marier.

MAUREVERS.

Non, je vous remercie;
C'était un protecteur, et non pas un époux,
Qu'elle espérait trouver en se plaçant chez vous.
Et puisque vous allez marier Ernestine...

SOLIVARD.

Qu'importe? auprès de moi je garde l'orpheline;
Mais pour lui ménager un sort moins incertain,
Il serait bien, je crois, qu'elle épousât Bertin.

MAUREVERS.

Bertin, votre intendant?

SOLIVARD.

D'où naît votre surprise?

MAUREVERS.

Je ne m'attendais pas, s'il faut que je le dise...

SOLIVARD.

C'est un fort bon métier vraiment que celui-là;
Moi qui vous parle enfin, j'ai commencé par-là.

MAUREVERS.

Elle peut trouver mieux.

SOLIVARD.

Ma foi! je le souhaite.

Que lui faudrait-il donc?

MAUREVERS.

Eh! mais quelqu'un d'honnête.

SOLIVARD.

Une fille de rien, ou du moins qui n'a rien;
C'est même chose au fond...

MAUREVERS.

On se passe de bien,
Quand on a la beauté, les talents, la sagesse.

SOLIVARD.

Très belles qualités, dont on parle sans cesse,
Et que par un travers, qui fait honte aux Français,
On admire toujours, et n'épouse jamais.

MAUREVERS.

Tant pis, morbleu! tant pis! Je ne prétends pas dire
Qu'il faille à l'amour seul abandonner l'empire,
N'interroger que lui sur le nœud de l'hymen,
Et priver la raison de son droit d'examen;
Mais soumettre au calcul un intérêt si tendre,
Trafiquer du bonheur, le marchander, le vendre,
Peser au poids de l'or les vertus et les cœurs:
C'est le vice du temps, c'est la honte des mœurs.

SOLIVARD.

Tout ce qu'il vous plaira; mais ces mœurs sont les nôtres.
Je vois ce que l'on fait, je fais comme les autres;
Vous ferez comme nous; et votre aimable enfant
Sentira tout le prix d'un époux intendant.

MAUREVERS.

Félicie, insensible à ce sort magnifique,
Préférera, je crois, me suivre en Amérique.

SOLIVARD.

Quoi! vous l'emmèneriez au pays des Hurons!

MAUREVERS.

Au pays où l'on voit moins de fous, de fripons,
Où l'on fait ce qu'on doit, où l'on dit ce qu'on pense,
Où l'homme, libre, et fier de son indépendance,
Ne tient pas son orgueil d'un cordon, d'un rabat,
Ne flatte pas un sot, n'encense pas un fat;
Où la loi parle à tous, de tous est entendue;
Où l'on rend la justice en d'autres lieux vendue;
Où le pouvoir n'est pas dans les mains d'un faquin;
Où la vertu se montre et ne meurt pas de faim;
Au pays où l'on est bon époux et bon père;
Où l'on ne met jamais les filles à l'enchère;
Au pays, en un mot, où l'on ne fait de cas
Que du mérite seul...

SOLIVARD.

Je ne vous suivrai pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un petit salon de l'appartement d'Ernestine.

SCÈNE I.

MAUREVERS, FÉLICIE.

FÉLICIE.

Quoi! passer, sans me voir, toute la matinée!

MAUREVERS.

C'est qu'on m'a retenu; d'ailleurs, dans la journée
Je comptais bien trouver le temps de revenir.

FÉLICIE.

Je n'ai que le matin pour vous entretenir;
Tout le reste du jour, près de mademoiselle....

MAUREVERS.

Eh bien! ma chère enfant, vous êtes mal près d'elle?
Je m'en étais douté; ses défauts sont pour vous
Une source d'ennui, de chagrins, de dégoûts?
Mais je crains moins pour vous les airs qu'elle se donne
Que l'arrivée ici de certaine baronne....

FÉLICIE.

Je ne le cache pas, les manières, le ton
Du maître, des amis, des gens de la maison,
Me conviennent bien peu; s'il faut ne vous rien taire,
A leur société j'aurai peine à me faire.

MAUREVERS.

Si ces désagréments, dont j'ai prévu l'effet,
Ne changent encor rien à mon premier projet,
Vous devez concevoir, en m'écoutant, ma chère,
Que j'ai quelque raison dont je fais un mystère.

FÉLICIE.

Je sais que, sans parents, sans secours, et sans bien,
Je n'ai plus que vous seul pour ami, pour soutien.

MAUREVERS.

Un hasard dont le ciel a fait ma récompense
Aux soins de l'amitié confia votre enfance :
Je remplis le devoir de mon destin nouveau,
Sur la terre étrangère où fut votre berceau.
La mort de votre père, à son pays utile,
Vous ouvrit à dix ans un glorieux asile
Où l'état acquittait, par des soins protecteurs,
La dette contractée envers ses défenseurs.
Élevée en ce lieu sous un auguste ombrage,
Lorsque je vous revis, vous aviez atteint l'âge
Où l'état désormais, quitte envers ses enfants,
Les livre sans danger à leurs nobles penchants.
Par un double motif, que mon cœur apprécie,
Vous avez desiré, ma chère Félicie,
Vous créant un bonheur qu'on ne trouve qu'en soi,
Faire de vos talents un honorable emploi,
Et chercher en vous-même un appui tutélaire.
Je goûtai ce projet, je le crus nécessaire,
Mais ce fut la raison et non pas le hasard
Qui me détermina pour monsieur Solivard :
Lorsque je vous donnai pour compagne à sa fille,
Je voulais vous lier avec cette famille.

FÉLICIE.

Je ne devine pas l'espèce d'intérêt....

MAUREVERS.

Je le crois bien vraiment; c'est encor mon secret;
Mais ce secret un jour peut devenir le vôtre.

FÉLICIE.

Il pourrait m'alarmer de la part de tout autre;
Ce monsieur Solivard annonce le dessein
De me faire accepter un époux de sa main;
Et vous savez pourquoi je me suis décidée....

MAUREVERS.

Ah! mon dieu oui; je sais que le cher Amédée
Vient chez moi par hasard, qu'il vous entend, vous voit,
Qu'il vous trouve charmante, et cela se conçoit;
Que votre cœur, avant que votre esprit l'éclaire,
Découvre qu'il unit à ce talent de plaire,
A ce don plus heureux d'aimer et d'être aimé,
Les qualités qui font que l'on est estimé:
Je sais qu'à votre amour, si délicat, si tendre,
La voix de la raison se fait bientôt entendre;
Vous êtes sans fortune, Amédée est sans bien,
Il refuse pour vous le plus brillant lien;
Je n'ose prononcer; Félicie elle-même
S'impose le devoir de fuir celui qu'elle aime.

FÉLICIE.

Je ne pouvais nourrir un espoir insensé.

MAUREVERS.

Un si pénible effort sera récompensé;
Sans vous faire aujourd'hui ma confidence entière,
Je puis vous dire au moins que monsieur de Servière
Devait à ma maison quelque cent mille écus,

Dont le noble seigneur ne se souvenait plus;
J'ai gagné mon procès contre son excellence,
Et dans un mois ou deux je puis quitter la France.
Je n'y veux rien laisser que regrette mon cœur.
Je nourris un espoir; si c'était une erreur!
Enfin si je m'étais fait une fausse joie!
Avant peu, je saurai ce qu'il faut que j'en croie,
Et tous deux, sans regret, mais non pas sans chagrin,
De l'Amérique alors nous prendrons le chemin;
Qu'en dites-vous?

FÉLICIE.

Monsieur, je vous aime et révère.
En vous depuis deux ans je trouve un second père;
Sûre que par mon cœur vos soins sont acquittés,
Je crains pourtant, je crains d'épuiser vos bontés;
Et de tant de bienfaits quand mon ame est remplie....

MAUREVERS.

Vous l'oubliez toujours, ma chère Félicie:
Nous étions convenus qu'entre nous désormais
On ne parlerait plus de dettes, de bienfaits.
Je vous ai tenu lieu de père et de famille,
Eh bien! acquittez-vous en devenant ma fille.
Je vous promets, au lieu de fortune et de rang,
Un avenir plus doux, dans un destin moins grand;
Du bonheur l'amour même est un bien faible gage....
Oui, croyez-moi, ma chère, il dépend davantage
Des vertus, des talents, des fruits de la raison
Qui nous suivent du moins dans l'arrière-saison:
La fille de seize ans, sagement prévoyante,
A su parer en vous la femme de quarante;
Vous avez appris l'art, qu'on ne peut remplacer,

D'honorer la richesse, ou de vous en passer.

FÉLICIE.

J'ai donc bien profité des leçons de mon maître....
Ces dames viennent....

MAUREVERS.

Moi je sors; tantôt peut-être
Nous aurons, pour juger le parti le meilleur,
Quelques moyens de plus.

FÉLICIE.

Adieu, mon cher tuteur.

SCÈNE II.

ERNESTINE, LA BARONNE, FÉLICIE, *femmes.*

ERNESTINE, *à Félicie avec aigreur.*

Eh bien! mademoiselle, on vous verra, j'espère!

FÉLICIE.

Je parlais....

ERNESTINE.

Vous parliez....

LA BARONNE.

Ne grondez pas, ma chère;
D'un premier mouvement la vive émotion
Sur des traits délicats laisse une impression
Qui s'efface avec peine.

ERNESTINE, *à une de ses femmes.*

Allons donc, Rosalie,
Prenez cette fourrure....

LA BARONNE, *à Rosalie qui ôte la robe.*

Ah! quelle brusquerie!

ERNESTINE, *aux femmes.*

C'est assez; laissez-nous.

LA BARONNE, *bas à Ernestine regardant Félicie.*

Qu'elle a l'air emprunté!

(*aux femmes.*)

Vous direz, en sortant, qu'on apporte le thé.

ERNESTINE, *bas à la baronne.*

Parlez-lui, vous verrez qu'elle a de la finesse.

LA BARONNE, *à Félicie d'un air hautain.*

Félicie?

FÉLICIE.

Est-ce à moi que madame s'adresse?

LA BARONNE.

C'est votre nom, je crois?

FÉLICIE.

Celui que mes amis
Me donnent.

LA BARONNE, *avec un air de dédain.*

A ce titre, il doit m'être permis....

FÉLICIE.

Je n'ai pas mérité cette faveur extrême.

LA BARONNE.

Mais ne suffit-il pas qu'Ernestine vous aime?
Tous ses goûts sont les miens; vous avez, m'a-t-on dit,
De bonnes qualités, des talents, de l'esprit;
Vous dessinez un peu, vous savez la musique:
C'est fort bien; mais de goût en ces lieux on se pique.
Pour l'ignorance aimable en tout fort indulgents,
Nous sommes sans pitié pour les demi-talents.

FÉLICIE.

Si j'avais en moi-même un peu de confiance,

Cet avis, dont je sens toute la bienveillance,
Imposerait peut-être à ma témérité;
Mais je n'ai, je vous jure, aucune vanité;
Je ne prétends pas même au succès charitable
Qu'on accorde chez vous à l'ignorance aimable.

FORTIN, *en entrant.*

Le suisse m'a remis les lettres du matin,
Ces livres, ces billets....

ERNESTINE.

C'est bon, c'est bon, Fortin.

FORTIN.

Dans le petit salon beaucoup de gens attendent:
Des fermiers, des marchands....

ERNESTINE, *à Félicie.*

Voyez ce qu'ils demandent.

SCÈNE III.

LA BARONNE, ERNESTINE.

ERNESTINE, *regardant Félicie qui sort.*

Avouez-le, baronne, elle a dans le maintien,
Dans les manières....

LA BARONNE.

Moi, je ne lui trouve rien
Qu'un air gauche et maussade, un ton sec et capable:
C'est pour votre intendant un parti très sortable.

ERNESTINE.

J'en conviens avec vous; elle a beaucoup d'orgueil.

LA BARONNE.

J'ai quelque confiance en mon premier coup d'œil,

Et, je vous le prédis, cette petite fille....

ERNESTINE, *ouvrant des lettres.*

Ah! nous aurons ce soir la princesse Camille,
Le marquis de Fierville, et le duc de Mérans.

LA BARONNE.

Du comte de Servière ils sont tous trois parents;
Mais, à propos de lui, vous êtes décidée?....

ERNESTINE.

Pas encore.

LA BARONNE.

C'est donc le héros Amédée
Que vous voulez donner au comte pour rival;
Car je ne pense pas que le petit Préval,
Avec son air moqueur et sa gaieté chagrine,
Soit l'objet sérieux du penchant d'Ernestine.

ERNESTINE.

Il me plairait assez, j'en conviens avec vous:
Si je me consultais sur le choix d'un époux,
Je sens trop que Préval aurait la préférence;
Le brillant colonel a bien quelque espérance;
Tout Paris en raffole, on cite ses hauts faits.

LA BARONNE.

Bon! ce sont de ces gens qu'on n'épouse jamais.
Quand d'un mot, d'un seul mot, votre sort va dépendre,
L'amitié doit pouvoir tout dire, et tout entendre.
La nature vous fit pour le plaisir des yeux,
Et le ciel vous dota de ses dons précieux;
Tous deux, à l'envi prodigues des largesses,
En vous donnant l'esprit, la beauté, les richesses,
Au moment d'en jouir vous imposent la loi
D'écouter la raison, pour en faire l'emploi.

Songez que sur l'hymen votre bonheur se fonde,
Que seul il marquera votre rang dans le monde;
Il vous faut un époux qui soit homme de cour,
Et qui vous introduise en ce brillant séjour.
C'est là que l'on reçoit les plus flatteurs hommages,
Que l'on peut s'applaudir des plus nobles suffrages :
On déclame beaucoup contre la vanité;
Des femmes c'est la vie : et puisque la beauté
Ne saurait de nos jours remplir seule l'espace,
Ménageons-nous du moins le bien qui la remplace;
Ce bien est dans l'éclat d'une grande maison,
Dans ce prestige heureux dont nous couvre un beau nom;
Si mon amie en croit son ame noble et fière,
Elle sera bientôt comtesse de Servière.

ERNESTINE.

Mais dites, pensez-vous que mon père aujourd'hui
Ne s'opposerait plus?....

LA BARONNE.

Je vous réponds de lui.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FÉLICIE.

FÉLICIE.

Les marchands sont partis, j'ai réglé leurs mémoires.

LA BARONNE, *refusant les papiers qu'elle lui présente.*

A monsieur Solivard remettez ces grimoires
Auxquels on n'entend rien.

FÉLICIE, *à Ernestine.*

Un ancien serviteur

Implore vos bontés; il est dans le malheur,
Faudra-t-il lui donner?....

LA BARONNE.

Attendez qu'on l'ordonne.

ERNESTINE.

Donner; c'est le conseil que toujours on me donne.

LA BARONNE.

C'est qu'il ne coûte rien.

FÉLICIE, *à la baronne.*

Un homme assez brutal,
Qui porte sur son poing un vilain animal,
Veut parler à madame; il vient de la Rochelle.

LA BARONNE.

Je l'attendais, c'est lui!

FÉLICIE.

Qui donc?

LA BARONNE.

C'est lui, ma belle!
Un miracle, un amour! le roi des sapajous!

ERNESTINE.

Quel plaisir!

LA BARONNE.

Je l'ai fait venir exprès pour vous.

FÉLICIE.

On en veut cent louis.

ERNESTINE.

C'est pour rien: ah! ma chère,
Courons vite, je veux l'embrasser la première.

FÉLICIE.

A ce pauvre vieillard quelque secours est dû.

ERNESTINE, *en sortant.*

Donnez-lui douze francs.

LA BARONNE.

C'est de l'argent perdu.

SCÈNE V.

FÉLICIE, PRÉVAL.

FÉLICIE, *d'abord seule.*

Douze francs au malheur, cent louis au caprice!

PRÉVAL.

Bonjour, ma belle enfant.... Quelle grace novice!...

FÉLICIE, *s'éloignant.*

Monsieur, mademoiselle à l'instant va venir.

PRÉVAL, *l'arrêtant.*

Le moyen de l'attendre est de vous retenir.
Savez-vous qu'on n'est pas plus belle que vous l'êtes?
Figure, expression, élégance parfaites!....
Celle qui, sans frémir, vous voit à son côté,
A trop de modestie, ou trop de vanité....
Eh quoi! vous vous fâchez d'un compliment si tendre?

FÉLICIE.

Pour m'en fâcher, monsieur, il faudrait le comprendre
Mademoiselle vient; répétez-le, je croi
Que son esprit plus prompt l'entendra mieux que moi.

PRÉVAL.

De la malice aussi!....

SCÈNE VI.

FÉLICIE, PRÉVAL, ERNESTINE.

PRÉVAL, *à Ernestine.*

Je suis exact, j'espère.

ERNESTINE, *à Félicie, avec humeur.*

Allez, mademoiselle; et dites à mon père
Que monsieur de Préval est ici.

PRÉVAL.

Je l'ai vu,
Et de cet entretien il était prévenu.

ERNESTINE, *regardant Félicie.*

Mais non pas de celui que j'interromps, je pense.

FÉLICIE.

Monsienr me retenait....

ERNESTINE.

Mon dieu, je vous dispense
De vous justifier; prenez garde pourtant!
Ici quelqu'un pourrait être moins indulgent.

FÉLICIE.

Quelqu'un, mademoiselle? achevez, je vous prie.

ERNESTINE.

La baronne sait tout; voyez-la, Félicie.

(*Félicie sort.*)

PRÉVAL.

Qui vous reconnaîtrait à ce ton de rigueur?
La dame Sainte-Alphège a gâté votre humeur:
Mais, à mon tour enfin, il est bon qu'on me dise
Où j'en suis avec vous, et, de peur de méprise,

Avec votre baronne, à qui tout est soumis,
Je ne m'accuse pas d'être de ses amis;
Vous a-t-elle dicté cette réserve extrême?
Cet air froid?

ERNESTINE.

Je voudrais qu'on m'aimât pour moi-même.

PRÉVAL.

C'est former près de moi des vœux très superflus.

ERNESTINE.

Je suis si riche!

PRÉVAL.

Eh bien! c'est un motif de plus,
Mais non pas le premier: en voulez-vous la preuve?
J'ai refusé pour vous une adorable veuve,
Belle de sa cassette et de ses soixante ans;
Ernestine est jolie, aimable, à son printemps;
Toutes ces qualités ont mes premiers hommages.
Mais quand vous unissez à tous ces avantages
Un surcroît de beauté d'un million de dot,
Si je vous aimais moins, je ne serais qu'un sot.

ERNESTINE.

Et si je n'avais rien?

PRÉVAL.

Quoi, rien?

ERNESTINE.

Je le suppose.

PRÉVAL.

Rien, avec ce que j'ai faisant très peu de chose,
Je mettrais mon amour à vous désabuser,
Et vous conseillerais de ne pas m'épouser;
Grace au ciel vous avez une fortune immense;

Vous aimez les plaisirs, le monde, la dépense;
On peut parler de soi, c'est ce qu'on sait le mieux;
Or, je sais qu'en dépit de tous les envieux,
Je suis aimable, gai, généreux et fidèle,
De tous nos jeunes gens l'arbitre et le modèle,
Bon ami, beau joueur; et je sais, en un mot,
Que je suis de tout point le mari qu'il vous faut.

ERNESTINE.

Vous m'apprenez aussi que mon cœur vous préfère?

PRÉVAL.

Voyons, quel autre choix ailleurs pourriez vous faire?
Est-ce le grand Gercourt, cet oracle des sots,
Qui, depuis quarante ans, vit sur quelques bons mots?
Est-ce le roi des fats, ce baron de Lusaches,
Qui fait croître et couper tour-à-tour ses moustaches,
Et croit de nos guerriers suivre les étendards,
Pour avoir galopé le long des boulevards?
Je ne vous parle pas du brillant Amédée,
D'une autre passion son ame est possédée.

ERNESTINE.

Et vous ne pensez pas qu'on ait assez d'attraits
Pour le rendre infidèle aux serments qu'il a faits?
Vous ne comptez pour rien le comte de Servière?

PRÉVAL.

Je croirais volontiers qu'une riche héritière
Lui conviendrait beaucoup; mais la baronne au moins
Pour un pareil hymen épargnerait ses soins.

ERNESTINE.

Vous croyez?

PRÉVAL.

Sur ce point j'ai confiance en elle;

En amitié je sais où s'arrête son zèle.

ERNESTINE.

Quel doute reste-t-il à monsieur de Préval?
Il se juge lui-même, il n'a point de rival;
Je n'ai pu lui cacher certaine préférence,
Qui de tout autre aveu près de lui me dispense;
Lui taire mon secret, c'est le lui révéler;
Je n'ai donc rien à dire.

PRÉVAL.

Eh bien! voilà parler....
C'est votre père,.... il faut qu'avec lui je m'explique.

ERNESTINE, *sortant.*

Vous viendrez nous rejoindre au salon de musique;
Ce soir, bal et concert, vous ne l'oubliez pas;
Nous allons répéter nos duos et nos pas.

(*Elle sort.*)

PRÉVAL.

Sur le choix des morceaux il faudra nous entendre.

SCÈNE VII.

PRÉVAL,* SOLIVARD.

SOLIVARD.

Monsieur, mille pardons, je vous ai fait attendre.

PRÉVAL.

Je ne suis pas pressé.

SOLIVARD.

Moi, je le suis toujours,
J'allonge le dîner, j'abrége le discours.

PRÉVAL.

Je ne serai pas long. J'adore votre fille.

SOLIVARD.

C'est le mot convenu.

PRÉVAL.

Mon rang et ma famille
Vous sont connus ainsi que mes intentions.

SOLIVARD.

Monsieur, permettez-moi d'abord deux questions:
Me parlez-vous ici de l'aveu d'Ernestine?

PRÉVAL.

Vous ne supposez pas, à ce que j'imagine,
Que je m'adresse à vous pour obtenir son cœur,
Ni que j'aille moi-même annoncer mon bonheur!
Jugez-en comme moi sur la simple apparence.

SOLIVARD.

Soit: mais sur l'autre point je veux plus d'assurance;
En fait de mariage on a communément
Plus d'amour qu'il n'en faut; jamais assez d'argent:
Or, je voudrais savoir quelle est votre fortune?

PRÉVAL.

Fi donc! parler d'argent! le mot seul m'importune;
Car la chose, après tout, ne m'embarrasse pas.
Vous voulez des calculs, voici des résultats:
De tous mes revenus je n'ai pas connaissance;
Mais je sais que par an je fais une dépense
De trente mille francs.

SOLIVARD.

Eh! ce n'est pas trop mal:
Cela vous représente un joli capital.
Est-ce en contrats, biens fonds, rentes claires et nettes?

PRÉVAL.

C'est le produit du jeu, plus celui de mes dettes.

SOLIVARD.

Hein!

PRÉVAL.

Vous n'entendez pas? C'est bien simple pourtant:
Du jeu, six cents louis, et j'en emprunte autant;
Avec les menus frais d'intérêt et d'escompte,
Vous trouverez, je crois, que cela fait mon compte.

SOLIVARD.

Oui, mais ce compte-là ne peut faire le mien;
Comment, vous me donnez des dettes pour du bien!
Sur les hasards du jeu vous fondez vos recettes!

PRÉVAL.

Messieurs les financiers, voilà comme vous êtes;
Les raisons ne sont rien; et pour vous contenter,
C'est de l'or en lingot qu'il faut vous présenter.
J'en aurai...., quand du ciel les bontés paternelles
Rappelleront à lui deux tantes éternelles,
Qui ne lâchent point prise à quatre-vingt-dix ans,
Et n'ont pas honte encor de vivre à mes dépens.

SOLIVARD.

C'est affreux!.... mais enfin que faut-il en conclure?
Que l'amour d'Ernestine, en cette conjoncture,
Fonde seul ou vos droits ou vos prétentions;
Je ne gênerai point ses inclinations;
Voilà tout.

PRÉVAL.

Et c'est plus que je n'osais attendre.
Allons, tout est d'accord; embrassez votre gendre.

(*Il l'embrasse en sortant.*)

SCÈNE VIII.

SOLIVARD, *seul.*

Un plus écervelé se peut-il concevoir!
Lui, mon gendre! parbleu, c'est ce qu'il faudra voir....
Le comte de Servière est-il un choix plus sage?
Sans doute; il me promet du moins cet avantage....

SCÈNE IX.

SOLIVARD, CHAMPELÉ, *suivi d'un domestique qui porte sous son bras des cadres de portraits.*

CHAMPELÉ.

J'ai l'honneur de parler à monsieur le baron
De Sonovard?

SOLIVARD.

Monsieur, jusqu'à présent mon nom
Est Solivard; le vôtre?...

CHAMPELÉ.

Edmond de Fortempière,
Marquis de Champelé, de la Savonardière,
De Bourde et d'autres lieux.

SOLIVARD.

Ah! j'y suis maintenant.
Vous venez m'anoblir.

CHAMPELÉ.

Oui, monsieur, justement.
Je viens produire en vous un changement extrême,

Et lever le rideau qui vous cache à vous-même.
Le temps voulait en vain soustraire à tous les yeux
L'origine où se perd votre nom glorieux;
Dans ses détours obscurs mon œil l'a poursuivie...
Relevez-vous, baron, je vous rends à la vie.

SOLIVARD.

Bien des remerciements; mais, parlons sans détour:
Êtes-vous bien certain?....

CHAMPELÉ.

C'est plus clair que le jour.
(*Il lui montre un arbre généalogique.*)
Regardez ce tableau; cette preuve est plus sûre
Que ce vain préjugé qu'on appelle nature,
Et dont l'amour s'amuse à brouiller tous les droits:
Je répare ses torts en consacrant ses lois;
Du destin des mortels tous deux nous sommes maîtres;
Il fait les descendants, moi, je fais les ancêtres,
Et par un art heureux imitant ses bienfaits,
Je puis rendre à l'hymen les heureux qu'il a faits.
Bref, le fait est prouvé par cet acte authentique;
Vous êtes descendu, par un sentier oblique,
Que dans les temps grossiers on appelait bâtard,
De l'ancienne maison des comtes Sonovard,
Lesquels, en treize cents, sortirent d'Angleterre;
Son of war, en anglais, c'est le fils de la guerre.

SOLIVARD.

Mes penchants et mes goûts, je dois en avertir,
Démentent bien le sang dont on me fait sortir.

CHAMPELÉ.

A changer de pays voilà ce qu'il en coûte,
Vous avez égaré deux lettres sur la route,

Et d'un nom roturier l'effet tout naturel
Fut d'altérer en vous le type paternel.
Mais il recouvre enfin sa noblesse et son lustre.
Le dernier rejeton de cette race illustre
Va reconnaître en vous l'héritier de son sang :
Cet acte vous confère et son titre et son rang.

(Il lui remet l'arbre généalogique et le contrat.)

SOLIVARD, *lisant le contrat.*

Quoi, trente mille écus!.... Vraiment c'est une somme.

CHAMPELÉ.

Croyez-vous que pour rien on fasse un gentilhomme?
Comptez tous les quartiers; vous avez vos parents,
L'un portant l'autre, pour quinze ou seize cents francs.

SOLIVARD.

Mais trente mille écus!....

CHAMPELÉ.

Bon, c'est une vétille;
D'ailleurs je vous fournis les portraits de famille,

(Il les présente.)

Voici de la maison l'illustre fondateur.

SOLIVARD.

Comment! ce gros abbé joufflu?

CHAMPELÉ.

C'est un prieur....
Vous voyez son épouse.

SOLIVARD.

Eh! mais c'est une abbesse.

CHAMPELÉ.

Vous confondez toujours, c'est une chanoinesse;
Et le sentier oblique....

SOLIVARD.

Ah! oui, je vous entends,
Ma noblesse se perd dans la nuit des couvents.

CHAMPELÉ.

Superbe obscurité!

SOLIVARD.

Va pour la baronnie;
Mais je n'en veux pas faire à moitié la folie;
Puisqu'en fait de noblesse on devient exigeant,
Moi, je veux en avoir beaucoup pour mon argent.
Je ne marchande pas, donc je choisis ma place,
Et j'entends remonter à la première race.

CHAMPELÉ.

Diable! mais savez-vous que ce titre important
Vous donnerait au trône un droit inquiétant;
Et réveillant en vous une ambition folle....

SOLIVARD.

Je n'en userai point, j'en donne ma parole.
Mais sur un parchemin c'est peu d'être titré,
Je veux à tous les yeux me montrer décoré.
Arrangez-vous, monsieur de la Savonardière,
Il me faut une croix à chaque boutonnière.

CHAMPELÉ.

Vous aurez à choisir; j'en ai tout justement
Reçu de l'Allemagne un bel assortiment.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE *fait un signe de reconnaissance à Champelé.*

Nous arrivons trop tôt.... Vous êtes en affaire?

SOLIVARD.

Non, tout est terminé.

CHAMPELÉ.

Mais il est nécessaire
De passer entre nous un compromis secret.

SOLIVARD.

Apportez vos papiers, mon argent est tout prêt.
Que la chose soit faite en règle, je vous prie.

CHAMPELÉ.

Je me rends de ce pas à la chancellerie.

SOLIVARD.

Songez à l'écusson.

CHAMPELÉ.

Il n'y manquera rien.
Votre humble serviteur.

(*Il sort.*)

SOLIVARD.

Bonjour.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EXCEPTÉ CHAMPELÉ.

LE COMTE.

Monsieur, je vien,
Comme je le devais, confirmer en personne
Tout ce que vous a dit madame la baronne;
Avec le nom, le rang, la fortune que j'ai,
Sans conséquence on peut braver le préjugé;
C'est mon principe à moi, qu'en toute circonstance
Avec les mœurs du jour il faut faire alliance;
De la vôtre je fais infiniment de cas.

SOLIVARD.

Monsieur le comte....

LE COMTE.

Et puis ne m'assure-t-on pas
Que vous avez un nom....

SOLIVARD.

Revenu d'Angleterre:
Pour que vous le sachiez, *je suis fils de la guerre*;
C'est un fait bien certain.

LE COMTE.

Vraiment oui, Souovard,
Dont quelques ignorants auront fait Solivard;
Eh bien! dès ce moment la chose est terminée,
Votre fille consent, ma parole est donnée....

SOLIVARD.

L'affaire de la dot....

LE COMTE.

Ne me regarde point;
La baronne avec vous s'entendra sur ce point;
Vous ferez, j'en suis sûr, tout ce qu'il faudra faire;
J'en ai dit en passant deux mots à mon notaire;
Vous n'avez qu'un enfant, vous êtes veuf; au fait;
Le contrat est dressé.

SOLIVARD.

Mais non pas tout-à-fait:
J'y vois quelques façons.

LE COMTE.

Laquelle, je vous prie?

SOLIVARD.

Mais c'est que, voyez-vous, si je me remarie....

LE COMTE, *regardant Solivard et la Baronne.*

Quoi! vous remarier?....

LA BARONNE.

Un projet, une erreur,
Qu'il s'est mis dans la tête.

SOLIVARD.

Ah! dites dans le cœur!

LE COMTE, *avec beaucoup d'humeur.*

Moi dans ce projet-là, monsieur, je vois un piége.

SOLIVARD.

Allons, rassurez-le, madame Sainte-Alphége;
Vous avez deviné mes sentiments secrets;
Je vous laisse le soin de trahir nos secrets;
Vous saurez mieux que moi ce que l'on peut lui dire....
Je vous gêne peut-être? eh bien! je me retire.

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE.

Quoi! sur moi-même aussi vous dirigez vos coups!
Vous ne m'épargnez pas, je vois....

LA BARONNE, *vivement.*

Que voyez-vous?

LE COMTE.

Que, tout en vous chargeant des affaires des autres,
Vous avez commencé par faire ici les vôtres;
Que nul à son instinct ne saurait échapper;
Et que c'est un besoin pour vous que de tromper.

LA BARONNE.

Quelque soupçon nouveau trouble votre cervelle?

LE COMTE.

Non, trahir l'amitié n'est pas chose nouvelle.

LA BARONNE, *avec humeur.*

Monsieur, changez de ton, celui-là me déplaît;
Vous auriez dû penser....

LE COMTE.

Que j'ai tort en effet
Si je me suis trompé, si j'ai pu me méprendre
Sur le sens du discours qu'ici je viens d'entendre;
Mais s'il est vrai pourtant que je sois compromis,
Et que discrètement vous vous soyez promis,
Pour disposer des biens de mon futur beau-père,
De prendre à mon contrat le nom de belle-mère,
Cela n'est pas loyal, convenez-en du moins.

LA BARONNE, *en colère.*

C'est ainsi de tout temps que l'on paya mes soins!
Je reconnais bien là cet égoïsme extrême
D'un homme infatué qui se mire en lui-même;
Qui voit par-tout la ruse, et donne à tout ses traits;
Dont le cœur dur et sec repousse les bienfaits;
Qui n'aime, ne se meut, ne hait que par caprice;
Qui n'a de goût pour rien, pas même pour le vice.

LE COMTE.

Vous êtes une ingrate.... Expliquons-nous enfin,
Et que je sache au moins quel est votre dessein.

LA BARONNE.

Oui, je m'expliquerai, mais, monsieur de Servière,
Cette explication doit être la dernière;
Sachez-le donc: tandis que doutant de ma foi
Vous formez des soupçons si peu dignes de moi,
J'assure par mes soins, par ma persévérance,
Un hymen qui vous livre un trésor....

LE COMTE.

D'espérance....

LA BARONNE.

Non, monsieur; de biens clairs et dont vous jouirez
Le lendemain du jour où vous épouserez.

LE COMTE.

Ne m'avez-vous pas dit à quoi je dois prétendre?
Le domaine est fort beau, mais il faudra le vendre;
Pour le reste, Dieu sait quand monsieur Solivard,
Bien portant comme il est, voudra céder sa part:
Je ne le crois pas homme à mourir pour me plaire.

LA BARONNE.

La mort de Solivard ne fait rien à l'affaire;

La fortune appartient à sa fille.

LE COMTE.

Comment?

LA BARONNE.

Une donation faite par testament
Établit, je le crois, une preuve assez forte;
Eh bien! monsieur, telle est la dot qu'on vous apporte;
Suffira-t-elle enfin à détruire un soupçon
Dont je suis offensée?

LE COMTE.

Ah! je m'accuse.

LA BARONNE.

Non.
Vous m'accordez le prix que mon zèle mérite,
Il me suffit.

LE COMTE, *lui prenant la main.*

On vient, pardonnez-moi bien vite.

(*La Baronne sort.*)

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LE BAILLI, AMÉDÉE.

LE BAILLI.

C'est vous, monsieur le comte!

LE COMTE.

Eh oui! mon cher bailli.

(*Il salue Amédée qui lui rend froidement son salut, et va s'asseoir auprès du piano.*)

LE BAILLI.

Mais comment se fait-il qu'on vous rencontre ici,

Chez Solivard?....

LE COMTE.

Eh mais! par-tout on peut se plaire.

LE BAILLI.

Vous êtes, je le sais, un seigneur populaire.

LE COMTE.

De l'ami Solivard c'est aujourd'hui le jour,
Il se pique d'avoir et la ville et la cour,
Je viens pour lui.... mais vous?....

LE BAILLI.

Moi je viens pour affaire;
Ce brave homme se croit vraiment propriétaire
De ma terre d'Anjou.

LE COMTE.

C'est sa manie.

LE BAILLI.

Eh bien,
La mienne est à mon tour de rentrer dans mon bien,
Sans scandale, sans bruit....

LE COMTE.

Ah! fort bien.... je devine....
Le cher neveu pourrait épouser Ernestine?

LE BAILLI.

A former ce lien j'ai long-temps répugné;
Mais, comme dit fort bien madame Sévigné,
Il faut fumer son champ....

LE COMTE, *sortant.*

La maxime est fort sage;
Et pour mon compte aussi je la mets en usage.

SCÈNE XIV.

LE BAILLI, AMÉDÉE.

LE BAILLI.

De quoi riez-vous donc, monsieur, dans votre coin?

AMÉDÉE.

Je ris en remarquant que vous avez grand soin
D'expliquer vos projets au comte de Servière,
Sans vous douter qu'il fait sa cour à l'héritière.

LE BAILLI.

Tu crois?

AMÉDÉE.

J'en suis certain, et je m'en applaudis;
Car encore une fois, mon oncle, je vous dis
Que dans cette maison rien ne peut me séduire;
Que si par l'amitié je m'y laisse conduire,
C'est que je connais bien les obstacles naissants
Qui rendront, croyez-moi, vos efforts impuissants.

LE BAILLI.

Moi, je n'en connais qu'un, cette folle amourette
Ce bel engagement avec une grisette,
Dont mon tendre neveu prend l'infidélité
Pour un trait merveilleux de générosité;
Pauvre sot!....

AMÉDÉE.

Ah! monsieur.

LE BAILLI.

Allons, je te pardonne
En faveur du congé que la belle te donne.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SOLIVARD, ERNESTINE, FÉLICIE.

SOLIVARD.

Bonjour, mon cher bailli....

LE BAILLI, *à part.*

Le faquin!

SOLIVARD.

Oui vraiment
Je vous sais très bon gré de cet empressement;
On dîne tard, la mode est de se faire attendre.

LE BAILLI.

Si nous venons trop tôt, mon cher, il faut s'en prendre
Au colonel....

AMÉDÉE, *vivement.*

A moi, monsieur!...

LE BAILLI, *regardant Ernestine.*

Mais, au besoin,
De nous justifier quelqu'un prendra le soin.

ERNESTINE, *regardant Amédée.*

Monsieur ne convient pas de son impatience.

AMÉDÉE.

Elle peut s'expliquer aussi par mon silence;
Mais cet indice-là pourrait être trompeur,
Et je dois avouer....
(*Apercevant Félicie qui l'a reconnu au commencement de la scène et s'est tenue derrière.*)
C'est vous! par quel bonheur?

SOLIVARD, *se méprenant comme les autres.*

A qui diable en a-t-il?

ERNESTINE.

Ah! vous m'avez fait peur.

LE BAILLI.

Ne vous étonnez pas d'une telle incartade,
Il va par saut, par bond, il parle par saccade;
C'est son genre.

AMÉDÉE, *cherchant à se remettre.*

Je suis.... J'éprouve un embarras....

SOLIVARD, *à part, au bailli.*

Dieu que l'amour est bête!

LE BAILLI.

Ah! ne m'en parlez pas.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MAUREVERS, LE COMTE, LA BARONNE.

FÉLICIE, *courant à Maurevers qui entre.*

C'est lui....

MAUREVERS, *à part, à Félicie.*

Je le vois bien; silence, Félicie!

LA BARONNE.

Vous avez au salon nombreuse compagnie.

ERNESTINE.

Mon père, c'est à vous de l'aller recevoir.

SOLIVARD.

(*à Amédée.*)

Moi, je n'y suis pour rien; c'est elle qu'on vient voir.

AMÉDÉE.

Ah! oui, monsieur, c'est elle, elle seule.

LE BAILLI.

Et son père?

SOLIVARD.

Si comme lui chacun voulait être sincère,
Nous trouverions, je crois, que monsieur Solivard
A tant d'empressement n'a pas la moindre part.

LE BAILLI.

Si fait, si fait, monsieur; vous êtes trop modeste;
L'homme riche a toujours des courtisans de reste.

SOLIVARD.

Oui; mais quand on n'a plus de fille à leur donner,
On s'acquitte près d'eux avec un bon dîner.

LE BAILLI.

Demain vous n'aurez plus que cette offre à leur faire,
Si vous voulez ce soir terminer notre affaire.

AMÉDÉE, *à part.*

Quel supplice!

FÉLICIE, *à Maurevers.*

Ah! monsieur, c'est une trahison;
Ayez pitié de moi; quittons cette maison....

MAUREVERS, *à Félicie, à part.*

Vous êtes une enfant: craignez qu'on ne devine
La cause de vos pleurs.

LA BARONNE.

Venez donc, Ernestine!

LE BAILLI, *à son neveu.*

Eh bien! que fais-tu là? donne-lui la main.

AMÉDÉE.

Moi!

(*Il va pour donner la main à Félicie.*)

Permettez.

MAUREVERS, *prenant la main de Félicie.*

Prenez garde.

LE BAILLI.

Il devient fou, je croi.

SCÈNE XVII.

LE COMTE, MAUREVERS.

LE COMTE.

Monsieur de Maurevers, un seul mot, je vous prie!
On dit (vous permettez, je pense, qu'on en rie)
Que pour certain billet, où se trouve mon nom,
Vous avez obtenu sentence.

MAUREVERS.

Pourquoi non?
La justice est pour tous; et nos droits, je le pense,
Sont par elle pesés dans la même balance.

LE COMTE.

Mais, monsieur, c'est pousser bien loin l'égalité.

MAUREVERS.

C'est la pousser, monsieur, jusques à l'équité.

LE COMTE.

Vous conviendrez, du moins, que la forme est étrange.

MAUREVERS.

Je n'en connais pas deux pour les lettres de change;
Il faut, ou les payer lorsque le terme échet,
Ou courir bravement les chances du protêt.

LE COMTE.

Mais entre gens d'honneur... je le suis, et vous l'êtes...

MAUREVERS.

Mais entre gens d'honneur il faut payer ses dettes.

LE COMTE.

Les huissiers sont de trop, monsieur, de votre part:
Un homme de mon rang méritait quelque égard....

MAUREVERS.

Pour vous ma déférence est chose très connue.
Je respecte les grands, de loin je les salue;
Je les nomme toujours par leur titre pompeux,
Et pour les estimer je fais ce que je peux:
C'est bien assez, je crois; mais en fait de créance
Je ne connais marquis, ni ducs, ni pairs de France:
J'ai raison, ou j'ai tort; et les lois ont leur cours.

LE COMTE.

Vous ne refusez pas de m'accorder huit jours?

MAUREVERS.

Huit jours! c'est bien du temps.

LE COMTE.

Quatre peuvent suffire;
Tenez, la chose est faite, et je puis vous la dire:
Pour vous comme pour moi c'est une affaire d'or.

MAUREVERS.

Quoi donc?

LE COMTE.

Je me marie et j'épouse.... un trésor.

MAUREVERS.

Ernestine! elle aura pour dot un beau domaine:
Mais je ne vois pas là d'hypothéque certaine,
Et la vente en pourrait souffrir quelque retard;

On sait que le bailli dispute à Solivard....

LE COMTE.

Aussi n'est-ce pas là ce qui me détermine:
Ce bien n'est pas compté parmi ceux d'Ernestine.
Sur l'immense fortune acquise à son époux,
Son père ne peut rien.

MAUREVERS.

Comment? expliquez-vous.

LE COMTE.

Je ne sais qu'une chose et très sûre et très claire,
C'est qu'elle est d'un parrain unique légataire;
Et qu'Ernestine en dot m'apporte tout son bien.

MAUREVERS.

Quel était ce parrain?

LE COMTE.

Je ne sais pas très bien:
Un Neuville, je crois, riche célibataire....

MAUREVERS, *avec une surprise dont il contient l'expression.*

Neuville, dites-vous? Mais n'était-il pas frère...?

LE COMTE.

Le fait est qu'il est mort garçon, et qu'il a pu
Disposer de son bien comme il l'aura voulu;
Que j'en hérite, moi, par droit de mariage;
Et que le lendemain je vous paye...: un tel gage
Répond à tout, je crois.

MAUREVERS.

Dites-moi seulement,
Solivard vous a-t-il montré le testament?

LE COMTE.

Non, et vous concevez qu'en cette circonstance
Je ne dois laisser voir aucune défiance.

MAUREVERS.

A votre place, moi, je voudrais l'amener
A me montrer son titre avant de terminer.
Quelque erreur, quelque oubli, qu'on aurait pu commettre,
Dans des procès sans fin pourraient vous compromettre.

LE COMTE.

J'entends : et ce conseil par moi sera suivi ;
Vous pourrez nous aider....

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Messieurs, on a servi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AMÉDÉE, FÉLICIE.

FÉLICIE.

Ah! ne me suivez pas, monsieur, je vous supplie;
On peut....

AMÉDÉE.

De grace, un mot; un seul mot, Félicie!
Voulez-vous m'enlever la seule occasion?....

FÉLICIE.

Qu'est-il besoin, monsieur, d'une explication?
Notre rencontre ici n'en demande point d'autre,
Pour juger à-la-fois ma conduite et la vôtre.

AMÉDÉE.

La mienne! quel reproche ai-je donc mérité?
J'interroge mon cœur avec sincérité;
Je n'y vois que des torts que l'amour justifie.
J'ai tort de vous aimer avec idolâtrie,
D'avoir placé sur vous mon espoir, mon bonheur,
De me complaire encor dans ce rêve enchanteur,
Quand vous avez trahi la plus sainte promesse,
Quand vous m'abandonnez pour prix de ma tendresse!

FÉLICIE.

Je croyais ma démarche à l'abri d'un soupçon;

Sans doute il vous convient d'y voir un abandon.

AMÉDÉE.

Me fuir, n'est-ce donc pas prouver votre inconstance?

FÉLICIE.

Vous me devez du moins quelque reconnaissance
Pour une liberté dont vous usez si bien:
Car, sans vous imiter, sans me plaindre de rien,
Je puis croire en ces lieux, où l'on vous rend justice,
Que votre cœur s'impose un bien grand sacrifice.

AMÉDÉE.

Félicie, est-il vrai? vous avez pu penser
Que dans cette maison je venais encenser
Cette idole du jour, qu'une foule envieuse....

FÉLICIE.

Ernestine est aimable....

AMÉDÉE.

Elle m'est odieuse;
Et devant cent témoins je vais le déclarer!

FÉLICIE.

Cet affront....

AMÉDÉE.

C'est le mien; je cours le réparer.

FÉLICIE, *l'arrêtant.*

Songez qu'un tel éclat pour jamais nous sépare.

AMÉDÉE, *tendrement.*

Eh bien! renoncez donc à ce projet barbare
De me fuir... et sur-tout ne soupçonnez jamais
Que je puisse trahir le serment que je fais
De vivre en vous, pour vous; de consacrer ma vie
A mériter le bien, le seul bien que j'envie:
Cet aveu de l'amour, vous l'avez exprimé;

Ah! je vous aime trop pour n'être pas aimé!

FÉLICIE.

Mon cœur vous est ouvert, et vous pouvez y lire
Qu'un même sentiment et m'anime et m'inspire.
Mais nous avons tous deux des devoirs à remplir;
Aidons-nous l'un et l'autre à les mieux accomplir.
Un oncle respectable éleva votre enfance;
Il recherche pour vous une riche alliance
Qui rende à sa maison l'éclat qu'elle a perdu.

AMÉDÉE.

Ne continuez pas; j'ai fort bien entendu
L'ordre que sans pitié votre bouche m'annonce:
Je laisse à votre cœur le soin de ma réponse.
Si quelque Solivard, jetant sur vous les yeux,
Vous offrait les trésors d'un hymen odieux,
Voyons, que feriez-vous?....

FÉLICIE.

Mais je crois que... je pense...
D'ailleurs considérez combien de différence...

AMÉDÉE.

Aucune... pardonnez, j'en vois une entre nous:
Plus soumise que moi, j'ai plus d'amour que vous.

FÉLICIE.

Dites, moins de devoirs.

AMÉDÉE.

Ainsi, mademoiselle,
Si, comme la baronne en sème la nouvelle,
L'honorable intendant de monsieur Solivard
Osait porter sur vous un insultant regard,
Vous pourriez consentir....

FÉLICIE.

Ah! monsieur Amédée,
Pouvez-vous m'affliger d'une semblable idée?

AMÉDÉE, *avec une vivacité extrême.*

Je croirais à ce bruit, sans en craindre l'effet;
Vous tiendrez le serment que votre cœur m'a fait.
Félicie à l'amour ne sera pas parjure;
Non, vous m'appartiendrez, je le veux, je le jure;
Je vous aime, c'est là mon droit et mon pouvoir....

FÉLICIE.

Il en est un plus saint, monsieur, c'est le devoir;
Il fait taire en mon cœur un sentiment plus tendre,
Et quand vous le bravez je ne puis vous entendre.
(*Elle sort.*)

AMÉDÉE *seul.*

Ah! j'ai pu l'affliger! emportement fâcheux!

SCÈNE II.

AMÉDÉE, PRÉVAL.

PRÉVAL.

Je viens à ton secours; entre amants malheureux
Il faut s'aider....

AMÉDÉE, *avec un feint étonnement.*

Comment!....

PRÉVAL.

Un peu de confiance.
Peut-on de tes secrets te faire confidence?
Cet objet adoré, dont ton cœur est épris,

Et qui t'enlève aux vœux des beautés de Paris,
C'est elle!... je t'en fais mon compliment sincère.

AMÉDÉE.

Elle!.. qui donc?

PRÉVAL.

Parbleu, monsieur l'homme au mystère!
Croyez-vous en niant vous tirer d'embarras?
Je l'aimerai, d'abord, si tu ne l'aimes pas;
J'ai d'autant plus beau jeu, tu le vois, que ma belle
Autorise aujourd'hui mon hommage infidèle.

AMÉDÉE.

Je prendrais mon parti moins aisément que toi.

PRÉVAL.

Je suis très amoureux; mais je suis juste, moi;
Les grands biens qu'Ernestine apporte en mariage
Ont, j'en dois convenir, leur part à mon hommage.
L'amour, quand il vient seul, n'est jamais exigeant;
Présenté par l'hymen il a besoin d'argent;
Et si l'un n'en a pas, il en demande à l'autre:
Rien de plus naturel; et ce cas est le nôtre.
Maintenant on m'oppose un rival redouté,
Dont le rang, les honneurs, flattent la vanité;
Tout brillant de cordons, de croix de toute espèce,
Qui donne à sa future un titre de comtesse,
Et lui laisse à la cour l'espoir du tabouret;
Je suis jugé, mon cher, et j'attends mon arrêt.

AMÉDÉE.

J'augure beaucoup mieux de tes propres affaires:
D'ailleurs Paris est plein de riches douairières,
Qui, pour te consoler, t'offriront tour-à-tour
Leur fortune et leur cœur pour prix de ton amour.

PRÉVAL.

Eh non! du temps qui court les pères sont avares,
Les maris immortels, et les veuves très rares.
A la moindre vacance, on voit des soupirants
L'essaim aventurier se mettre sur les rangs;
Oui, les choses en sont à ce point parvenues:
Les veuves à venir sont toutes retenues.
Mais laissons de l'hymen le calcul importun,
Parlons de tes amours: faut-il tromper quelqu'un,
Endormir le tuteur, ou près de Félicie
D'un message secret...?

AMÉDÉE.

Non, je te remercie.
Ton zèle ne peut rien dans cette occasion,
Et je n'invoque ici que ta discrétion.

PRÉVAL.

Tu peux donc y compter; mais, pour plus de mystère,
Il est bon que je sache au moins ce qu'il faut taire;
Pour les demi-secrets je ne vaux rien du tout.

AMÉDÉE.

Orpheline, sans bien... je l'aime... tu sais tout.

PRÉVAL.

Tu la veux?

AMÉDÉE.

A tout prix!

PRÉVAL.

Allons, coûte qui coûte!
Tu l'épouseras même au besoin....

AMÉDÉE.

Oui, sans doute.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE BAILLI, MAUREVERS.

AMÉDÉE, *allant au-devant de son oncle qui entre avec colère.*
Mon oncle, qu'avez-vous?

LE BAILLI.
Et devant cent témoins!

MAUREVERS.
Vous avez de l'humeur?

LE BAILLI.
On en aurait à moins.
Certain monsieur Giroux, qui fait l'homme capable,
Et qu'on a près de moi bêtement mis à table,
Tout le temps du dîner, sans autre compliment,
S'est mis à me parler tout familièrement:
Le *de* lui ferait mal; jamais il ne l'emploie:
Et sans plus de façon il dit monsieur Montjoie
Comme monsieur Giroux!... A cet homme impoli
J'ai vingt fois répété mon titre de bailli.
Monsieur m'a fait entendre, avec un ton folâtre,
Qu'on ne connaissait plus de bailli qu'au théâtre.
D'abord j'ai ri beaucoup de sa simplicité,
Voyant qu'il confondait la haute dignité
De cet ordre de Malte, illustré d'âge en âge,
Avec les fonctions d'un bailli de village.

AMÉDÉE.
Tout marche avec le siècle, et chacun à son tour.

LE BAILLI.
Marcher avec le siècle est le grand mot du jour;

Moi je le laisse aller, ton siècle, et je m'en moque.

MAUREVERS.

Il vous le rend peut-être.

LE BAILLI.

Allons, point d'équivoque!
Et vantez-nous aussi, monsieur le songe-creux,
De ce siècle bourgeois les progrès lumineux.
De ce ton de penseur qui sied à la sagesse
Dites-nous bien du mal, des grands, de la noblesse!
Comme monsieur Giroux, parlez d'égalité:
De mon très cher neveu vous serez écouté;
Car dans ce garçon-là vous trouverez l'étoffe
D'un fier indépendant et d'un grand philosophe.

MAUREVERS.

Dans votre bouche on sait quel sens ont ces mots-là.
Supposez avec moi qu'on entende par là
Un cœur ferme, loyal, une ame noble et fière,
L'accord d'un esprit juste et d'un beau caractère,
Les vertus d'un guerrier, celles d'un citoyen,
L'homme qui cherche en lui sa force et son soutien:
Avec ces qualités pensez-vous qu'on déroge?

LE BAILLI.

Non; mais d'un gentilhomme est-ce là tout l'éloge?
N'avons-nous pas un nom, un rang à soutenir,
Des aïeux à citer? et devons-nous souffrir
Cet oubli de nos droits? cette folie insigne
Qui chez un parvenu met sur la même ligne
Le bailli de Montjoie et le marchand Giroux?
La France est, à vrai dire, un hôpital de fous:
Le fils d'un tonnelier, oubliant ses futailles,
Pour avoir, par hasard, gagné quelques batailles,

Tranche du général; un clerc de procureur
M'annonce gravement qu'il est ambassadeur;
En entrant au conseil un avocat me froisse;
Et ma femme de charge est dame de paroisse.
Mais je ne sais pourquoi je me fâche, après tout;
Car la crise s'avance et nous touchons au bout:
La révolution contre laquelle on crie
N'est, vous en conviendrez, qu'une plaisanterie.

PRÉVAL.

Elle dure ong-temps.

LE BAILLI.

Mais c'est qu'on le veut bien.

PRÉVAL.

De la faire finir savez-vous un moyen?

LE BAILLI.

Oui; mon opinion dès long-temps est formée.
Pour moi, la nation est une grande armée:
Elle manœuvre mal, réglez son mouvement;
Je ne veux, pour cela, qu'un seul commandement;
Garde à vous; à vos rangs; peuple en arrière; marche!

PRÉVAL.

On présente le flanc dans une contre-marche!

MAUREVERS.

Si l'on se refusait à l'exécution?

LE BAILLI.

Alors il faudrait bien casser la nation.

(à son neveu.)

Je n'y manquerais pas.... Mais avant que l'on vienne,
Il faut sans plus tarder que je vous entretienne
D'un objet important....

MAUREVERS, *sortant avec Préval.*

Où vous aurez le tort
De disputer beaucoup pour vous trouver d'accord.

SCÈNE IV.

LE BAILLI, AMÉDÉE.

LE BAILLI.

Dirait-il vrai, monsieur, une fois dans la vie?
D'être sage un moment vous prendrait-il envie?
Quand il dépend de vous d'écarter cent rivaux,
D'obtenir de grands biens, d'assurer mon repos,
Quand vous pouvez ici, par un bon mariage,
De vos nobles aïeux recouvrer l'héritage,
Pouvons-nous espérer enfin que mon neveu
A son propre bonheur donnera son aveu?

AMÉDÉE.

Peut-on, sans vous fâcher, parler votre langage?
C'est vous qui desirez un pareil mariage?
C'est vous qui, sans respect et du nom, et du rang,
Consentez à ternir l'éclat de votre sang?
Qui voulez que l'hymen, ô comble de disgrace!
Unisse un Solivard à votre illustre race?

LE BAILLI.

Ton père t'a frayé cet ignoble chemin:
N'a-t-il pas épousé la fille d'un robin?
N'a-t-il pas partagé la commune démence?
Et lorsque la noblesse abandonnait la France
Ne s'est-il pas rangé parmi ses ennemis
Sous le prétexte vain de servir son pays?

N'a-t-on pas vu, trente ans, le marquis de Montjoie
Dans la même carrière où son fils se fourvoie,
Aux intérêts du peuple associer le sien
Pour mériter le nom de soldat citoyen,
Jusqu'au jour où prenant le roi des fous pour guide,
Et tout fier d'avoir vu la grande pyramide,
Il eut l'honneur nouveau pour un noble angevin
De se faire assommer par quelque Bédouin?

AMÉDÉE.

De mon père, monsieur, respectez la mémoire:
Je ne souffre jamais qu'on attaque sa gloire.

LE BAILLI.

Ni moi non plus, parbleu. Tu sais si je l'aimais
Ce cher frère, si brave et si généreux! mais
C'était un philosophe, un libéral; en somme
Il avait oublié qu'il était gentilhomme;
Et tu n'es aujourd'hui qu'un pauvre colonel.

AMÉDÉE.

Mon oncle, j'ai pour moi l'exemple paternel.

LE BAILLI.

Avec ta demi-solde!... aimable perspective!
Et tu dédaignerais le bonheur qui t'arrive,
Quand tu peux de l'hymen en formant les liens
A défaut d'un grand nom recouvrer de grands biens?

AMÉDÉE.

Raisonnons froidement; j'adore Félicie.
Esprit, grace, beauté, talent, et modestie,
Elle a tout.

LE BAILLI.

Je le crois; mais laissons les grands mots:
L'emphase est la raison des amants et des sots.

Songe bien qu'Ernestine à tes yeux représente
Des hôtels, des chevaux, cent mille écus de rente:
Et ta maîtresse avec.... (car aujourd'hui, vois-tu,
On sait le prix de tout, même de la vertu:)
Je ne te parle pas, tu ne m'entendrais guères,
Du plaisir de rentrer au château de tes pères,
Et bientôt, recouvrant tous nos droits féodaux,
De gouverner en paix un peuple de vassaux.

AMÉDÉE.

Je voudrais mériter un plus brillant éloge:
Dois-je compter le temps par les sons d'une horloge?
Renoncer à l'espoir de m'illustrer un jour?
Mon oncle, j'ai besoin de périls et d'amour;
J'ai besoin à mon tour d'attacher quelque gloire
Au nom par mes aïeux consacré dans l'histoire:
Avec la même ardeur dont mon cœur est épris
Je veux idolâtrer ma femme et mon pays:
Ah! si vous connaissiez celle....

LE BAILLI.

Je la devine!
J'en conviens, si tu veux: Félicie est divine.

AMÉDÉE.

Comment! divine!... elle est...

LE BAILLI.

Voyons, trouve donc mieux:
Cette merveille enfin, ce chef-d'œuvre des cieux
N'a pas le sou; son nom, Félicie, Eulalie....
A moins que d'être fou, mais de ces fous qu'on lie,
Tu ne prétendrais pas l'épouser?

AMÉDÉE.

Supposons

Que je puisse jamais céder à vos raisons;
Pensez-vous qu'Ernestine aujourd'hui me préfère
Entre tant de rivaux?...

LE BAILLI.

Ceci, c'est mon affaire;
Avec moi Solivard à-peu-près engagé
Au fréluquet Préval a donné son congé...

AMÉDÉE.

Pour laisser le champ libre à monsieur de Servière;
Le comte avant huit jours épouse l'héritière;
C'est moi qui vous le dis: j'ai, pour garants du fait,
La baronne, l'orgueil, l'intrigue et l'intérêt.

LE BAILLI.

Je connais bien le comte: et de lui, sans surprise,
Je crois tout, excepté pourtant une sottise.
Illustre par son nom, par son rang; gorgé d'or,
Égoïste parfait.... que lui faut-il encor?
D'ailleurs, ainsi que moi, lié dès sa jeunesse
Par les vœux de mon ordre....

AMÉDÉE.

Excellente promesse!
Et qui doit arrêter un homme tel que lui?
Il a besoin d'argent: et je sais qu'aujourd'hui
Un de ces créanciers, gens armés d'impudence,
Contre sa seigneurie obtient une sentence.

LE BAILLI.

C'est indigne!.... mais moi je le fais expliquer;
Et devant Solivard je prétends l'attaquer;
Je lui dirai son fait....

AMÉDÉE.

Peine très inutile.

LE BAILLI.

Je le ferai rougir....

AMÉDÉE.

Vous seriez bien habile.

LE BAILLI.

Qu'ils ne me fâchent pas, j'ai prise sur tous deux:
Mais tu consens du moins.

AMÉDÉE.

Je vous laisse avec eux.

SCÈNE V.

LE BAILLI, LE COMTE, SOLIVARD.

LE COMTE, *à Solivard sans voir le bailli.*

Vous feriez mal, je crois, d'épouser la baronne;
Oui, j'ai quelques raisons....

SOLIVARD.

Vraiment je les soupçonne:
Un peu de jalousie; il faut opter pourtant
Et si vous épousez ma fille....

LE BAILLI.

Justement
Je vous trouve, messieurs, occupés d'une affaire
Où mon avis aussi peut être nécessaire.
On ne m'a pas trompé: je vois que monseigneur
D'un hymen très plaisant brigue en ces lieux l'honneur.

LE COMTE.

Pourquoi non, s'il vous plaît; c'est toujours avec joie
Que je me trouverai sur les pas des Montjoie.

LE BAILLI.

Vous conviendrez du moins que pour aller grand train,
Vous avez rarement pris le même chemin.

LE COMTE.

Je n'aime pas la foule; on presse, on se renverse:
Je prends pour l'éviter les sentiers de traverse.

LE BAILLI.

De vous-même, parbleu! j'aimerais à savoir,
Par quel art merveilleux, qu'on ne peut concevoir,
Je vous trouve toujours, et par droits légitimes,
Ministre ou grand seigneur sous quatre ou cinq régimes.

LE COMTE.

Vous le voulez? eh bien! je suis un indiscret,
Et je vais en deux mots vous dire mon secret.
D'autres vous parleront de talents, de génie,
De projets formés.... non; j'ai trop de modestie.
Le fait est que, sans trop lutter contre le vent,
Je me laisse à propos entraîner au courant:
Pour regagner le port prudemment je louvoie,
Et je me sauve enfin où tel autre se noie.

LE BAILLI.

Je suis presque noyé, franchement je le dis;
Mais je reste du moins debout sur mes débris.
Nul, au mal qu'on a fait, ne peut me reconnaître.

LE COMTE.

Tout est bien, tout est mal, tout est ce qu'il doit être;
On a tort et raison, et, si l'on me croyait,
Du présent, quel qu'il soit, chacun s'arrangerait.

SOLIVARD.

Pour louer ou blâmer j'attends la réussite;
Et chez moi le bonheur passe avant le mérite.

LE BAILLI.

A la preuve, monsieur. Vous vous souvenez bien
Que pour me rembourser de la perte d'un bien
Que vous avez acquis, et Dieu sait à quels titres!
Vous m'avez proposé de prendre pour arbitres
Votre fille Ernestine et mon propre neveu;
A cette union-là j'ai promis mon aveu:
Vous m'aviez à-peu-près donné votre parole;
Mais vous ne tenez pas à ce gage frivole:
A ce manque de foi si j'allais m'arrêter,
Vous ne manqueriez pas d'exemples à citer?
Nous n'en parlerons point; mais j'ai le droit, je pense,
J'ai sur-tout les moyens de venger mon offense;
Je les exercerai, monsieur de Sonovard!

SOLIVARD.

Non, monsieur de Montjoie, il est un peu trop tard

LE BAILLI.

Je ne transige pas sur mes droits; je commande:
On m'a volé mon bien, il faut qu'on me le rende,
Plus trente ans d'intérêts que je dois ressaisir...
Et je pardonnerai, car tel est mon plaisir.

SOLIVARD.

Et la loi?

LE BAILLI.

Le contrat de nullités fourmille.

SOLIVARD.

Fort bien; mais ce domaine est la dot de ma fille:
Et monsieur le bailli, pour exercer ses droits,
Voudra bien à mon gendre adresser ses exploits!

LE BAILLI, *au comte.*

A ce titre fort beau qu'on vous donne d'avance

J'ai peine à reconnaître encor votre excellence.
J'ai quelque souvenir d'engagements anciens
Qui pourraient s'opposer à de nouveaux liens....

SOLIVARD.

Que veut-il dire?

LE COMTE.

(*à Solivard.*)(*au bailli.*)
Rien.... Dans ma prudence extrême
Pour tous les cas, mon cher, j'ai su faire mon thême;
Mais enfin de quoi donc s'agit-il entre nous?
La fille de monsieur doit choisir un époux;
On ne sait pas encor sur qui ce choix s'arrête;
Une femme a souvent quelque raison secréte,
Quelque instinct conjugal pour préférer un sot.

SOLIVARD, *au bailli.*

A ma défunte femme il a volé ce mot.

LE COMTE.

Le colonel et moi nous en courons la chance;
Si j'étais plus heureux dans cette circonstance,
(*à part.*)
De la terre d'Anjou, qui vous tient tant à cœur,
On pourrait s'arranger avec l'ancien seigneur.

LE BAILLI.

Écoutez donc... cela mérite qu'on s'explique.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA BARONNE, ERNESTINE, FÉLICIE, MAUREVERS, AMÉDÉE.

LA BARONNE, *avec les autres personnages.*
Allons, messieurs, allons, assez de politique;
Voici l'heure bientôt d'aller à l'Opéra:
Causons un peu, tandis que l'on attélera.

ERNESTINE.
Mais nous ne resterons qu'à la piéce nouvelle.

LA BARONNE, *à Solivard.*
Le baron ne vient pas?

SOLIVARD.
Une affaire m'appelle.

MAUREVERS.
Ai-je bien entendu? quoi! vous êtes baron?

SOLIVARD.
Eh vraiment oui, monsieur; tout comme un autre.

MAUREVERS.
Bon!
Vous ne plaisantez pas?

SOLIVARD.
Cela peut vous surprendre;
Ce n'est que d'aujourd'hui que je viens de l'apprendre.
Croiriez-vous que je suis l'allié, le parent
De tout ce qu'à la cour on cite de plus grand;
De comtes, de marquis....

MAUREVERS.
Origine assez mince.

Avec votre fortune on est le fils d'un prince :
Cherchez bien, payez mieux, et l'on vous trouvera
Quelque roi détroné qui vous reconnaîtra.

SOLIVARD.

Le riche doit choisir ses parents sur la terre,
Et le pauvre lui seul est le fils de son père.

PRÉVAL.

C'est trop juste.

LA BARONNE.

Messieurs, n'oublions pas le bal....

PRÉVAL.

Et la banque sur-tout; c'est le point principal.

LA BARONNE.

(*aux gens.*) (*au comte.*)
Des chaises ! La petite est enfin décidée;
Vous venez avec nous.

MAUREVERS, *bas à Félicie.*

Loin, bien loin d'Amédée !

LE BAILLI, *au colonel en sortant.*

Tout va très bien : j'irai vous rejoindre au ballet.

FORTIN, *à Solivard à part.*

Monsieur, on vous attend dans votre cabinet.

LA BARONNE, *à Ernestine.*

Ma chère, vous aurez bien bonne compagnie.

ERNESTINE.

A propos, vous savez que madame d'Amblie
S'excuse....

LA BARONNE.

Eh bien ! tant mieux; c'est de l'ennui de moins.

AMÉDÉE.

A plaire à son époux elle borne ses soins;

On l'estime beaucoup.

LA BARONNE.

C'est tout ce qu'on peut faire,
Ce sont de ces vertus que de loin on révère;
Et la nécessité lui tient lieu de bon sens;
Elle vit en famille et nourrit ses enfants.

MAUREVERS.

Fi donc!

LE COMTE.

Depuis six mois du monde retirée,
De son sexe sur-tout elle s'est séparée;
On en parle tout haut, on en glose tout bas.

LA BARONNE.

C'est un petit travers qui ne durera pas.
Une femme qui vit sur ses propres caprices
N'en a pas pour long-temps; il nous faut des complices.

PRÉVAL.

Complice est bien trouvé!

MAUREVERS.

J'en prends acte!

PRÉVAL.

A propos,
On dit que nous avons des ministres nouveaux?
On parle de Germeuil....

LE COMTE.

Homme à vertus passives,
Et qu'on ne peut louer que par des négatives.

MAUREVERS.

C'est un brave officier, plein d'équité, d'honneur.

LE COMTE.

Eh! monsieur, au conseil que nous fait sa valeur?

MAUREVERS.

Là, plus qu'ailleurs peut-être, il en peut faire usage :
Pour être juste et bon il faut bien du courage.

LE COMTE.

Sans esprit, on ferait le mal à ses dépens;
Par intérêt pour eux, les sots sont bonnes gens.

LA BARONNE.

A ce compte, Germeuil est le meilleur des hommes.

(On rit aux éclats.)

PRÉVAL, *au colonel, auquel il a fait signe.*

Nous nous gênons beaucoup, placés comme nous sommes:
Tiens, mon cher, mets-toi là....

AMÉDÉE, *bas à Préval par derrière.*

Vraiment! je ne vois pas...

PRÉVAL, *bas à Amédée.*

Et moi j'y vois très clair.... Allons, point d'embarras.

(Ils changent de place.)

LE COMTE, *à Ernestine.*

Vous êtes aujourd'hui d'une beauté parfaite.

LA BARONNE, *à Ernestine, en rajustant sa coiffure.*

Ma chère, laissez-moi replacer cette aigrette....
La mode fuit toujours la régularité;
Les fleurs, les diamants, tout se met de côté.

PRÉVAL.

Cela ne vous sied pas.

ERNESTINE, *à Préval qu'elle croyait plus loin.*

La remarque doit plaire;
Mais de plus loin, monsieur, vous auriez pu la faire.

PRÉVAL.

Pourvu qu'elle soit juste.

MAUREVERS, *bas au colonel.*

On dérange mon plan.

LE COLONEL, *bas à Maurevers.*

Exilé sans raison, j'ai pu rompre mon ban.

ERNESTINE.

N'aurons-nous pas ce soir trop de monde, baronne?

LA BARONNE.

Jamais!

LE COMTE, *regardant Préval.*

Ou tout au plus une seule personne.

ERNESTINE.

Qui donc?

LE COMTE, *en indiquant Préval.*

Certain monsieur qu'on ne recherche pas,
Mais qu'on est toujours sûr de trouver sur ses pas,
Nez au vent, l'œil au guet, et l'oreille aux écoutes!
La fatuité froide est la pire de toutes;
La gaieté, la raison, en lui tout paraît faux;
Et rien n'est prononcé, pas même ses défauts.

PRÉVAL, *indiquant le comte.*

Bon! vous le flattez trop pour que chacun le nomme:
Dites-le franchement, c'est un très mauvais homme;
Un vrai caméléon, tantôt blanc, tantôt noir,
Qui rêve le matin au mal qu'il fait le soir;
Orgueilleux intrigant, dont la morgue insensée
Vous juge insolemment du haut de sa pensée;
Du vainqueur quel qu'il soit agent accrédité,
Prêt à vendre, au besoin, ceux qui l'ont acheté,
Et qui ferait le bien, pour gagner davantage,
Comme il fait un billet ou bien un mariage.

ERNESTINE.

Monsieur ne charge pas ses portraits!

LE COLONEL.

Son talent

Paraît être du moins de faire ressemblant.

LA BARONNE, *d'un ton amer.*

Pour en juger il faut connaître le modèle.

UN LAQUAIS.

Les chevaux sont mis.

LA BARONNE.

Bien.

ERNESTINE, *à Félicie.*

Allons, mademoiselle.

(*Ernestine sort en donnant la main au comte. Maurevers écarte le colonel et présente la main à Félicie; la baronne sort seule et paraît piquée que Préval et le colonel ne se présentent pas pour lui offrir la main.*)

PRÉVAL, *bas à Amédée.*

Mon cher, décidément, nos affaires vont mal.

ERNESTINE, *à Préval et au colonel.*

Ces messieurs viennent-ils?

LE COLONEL.

Oui, j'emmène Préval.

SCÈNE VII.

AMÉDÉE, PRÉVAL.

PRÉVAL.

Tous les deux on nous joue; oui, mon cher Amédée,
Oui, nous sommes trahis: la chose est décidée,
On nous quitte, on nous fuit.

AMÉDÉE.

Comment sais-tu cela?

PRÉVAL.

Ma belle se marie, et la tienne s'en va.

AMÉDÉE.

Félicie!

PRÉVAL.

Elle part, et dès demain....

AMÉDÉE.

Achève!

PRÉVAL.

Pour la seconde fois Maurevers te l'enlève.
A table assis près d'eux, affectant l'air distrait,
De leur petit complot je me suis mis au fait.
Pour moi, je m'attendais à mon sort, et d'avance
Je m'étais résigné: je sens mieux ton offense;
Et pour la réparer compte sur mon soutien.

AMÉDÉE.

Mais que puis-je tenter?

PRÉVAL.

Je ne vois qu'un moyen;

Ton oncle y souscrirait lui-même, je parie,
Car il est emprunté de la chevalerie;
A ta place, vois-tu, dans le bal, cette nuit
J'enlèverais ma belle et partirais sans bruit.

AMÉDÉE.

Et sans doute tu prends ce parti pour toi-même.

PRÉVAL.

Non pas! Remarque bien la différence extrême
De la position où nous sommes tous deux:
Chacun excusera ton forfait amoureux;
L'honneur envers l'amour en est seul responsable:
Tandis que de ma part une action semblable
Trouverait des censeurs dans les moins délicats.
On accepte une dot, on ne l'enlève pas.

AMÉDÉE.

J'aurais dû, sur ce point, prévenir ta réponse;
Mais par d'autres motifs il faut que je renonce
Au seul projet qui puisse assurer mon bonheur;
Je connais Félicie, et je crains que son cœur
Ne consente jamais....

PRÉVAL.

Oh! la bonne folie:
Sans doute si tu vas, avec cérémonie,
Chapeau bas, l'air contrit, la prier humblement
De donner son aveu pour son enlèvement,
Elle refusera; la chose est bien certaine:
Mais si, tout en causant, doucement on l'entraîne
Au salon de musique ouvert sur le jardin,
Et que pour s'échapper tu lui prêtes la main,
Tu verras la rigueur cédant à l'indulgence,
A l'offenseur aimé pardonner son offense.

AMÉDÉE.

Si la crainte de perdre un objet trop chéri
Me décidait à suivre un projet bien hardi,
A tes sages avis si je pouvais me rendre,
C'est peu de projeter, il faudrait entreprendre;
Que d'obstacles encor?

PRÉVAL.

Je connais le plus grand.
L'amour même en voyage a bien besoin d'argent;
Tu n'en as pas beaucoup, et moi je n'en ai guère;
On peut s'en procurer et j'en fais mon affaire:
La banque va servir l'amour et l'amitié;
Dans mon jeu cette nuit je te mets de moitié.
Nous gagnerons beaucoup, car je me sens en veine;
Tous les dieux sont pour nous, ne te mets pas en peine.

AMÉDÉE.

Si nous perdons!

PRÉVAL.

Alors, mon cher, nous ferons vœu
D'abjurer à jamais les femmes et le jeu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le même salon ouvert, au fond duquel on voit la galerie où l'on danse.

SCÈNE I.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Dites que l'amitié ne fait pas de miracles;
J'ai su, dans un seul jour, lever tous les obstacles:
Employant avec art des moyens différents,
Je vous ai délivré de tous vos concurrents;
De son titre futur acceptant la promesse,
La petite permet qu'on la nomme comtesse;
Le Préval se résigne avec un air moqueur;
Et le beau colonel avait donné son cœur;
Je viens de découvrir (c'est un coup de partie)
Qu'il était amoureux.

LE COMTE.

De qui?

LA BARONNE.

De Félicie.

LE COMTE.

Vous croyez?

LA BARONNE.

J'en suis sûre; et vous pouvez compter

Que de la découverte on saura profiter;
De sa rivalité le neveu nous dégage:
Sur la terre d'Anjou l'oncle a perdu son gage.

LE COMTE.

Ce nouvel incident peut servir nos projets,
Et cependant je crains encor pour le succès;
La petite n'est pas tout-à-fait décidée;
Elle boude Préval, elle écoute Amédée;
Son père qui s'enferme au fond d'un cabinet,
A l'air de m'éviter...

LA BARONNE.

Je sais ce qu'il y fait.
Faut-il plus clairement qu'avec vous je m'exprime?
Tout suit un mouvement, et c'est moi qui l'imprime.
Ernestine est à vous, et, dans l'occasion,
Elle attend de vos feux la déclaration.
L'amour-propre a tourné sa petite cervelle;
Préval est éconduit, et je vous réponds d'elle.
Mais ce n'était pas tout: l'incertain Solivard
Voulait vous proposer quelques jours de retard,
Et j'ai fort bien senti qu'il était nécessaire
De brusquer avec lui cette importante affaire;
Lui-même m'en avait indiqué le moyen,
Lorsqu'il m'avait appris la source de son bien;
Il reçoit, par mes soins, une lettre authentique,
Où l'on dit qu'un agent, envoyé d'Amérique,
Vient réclamer des droits à la succession,
Dont le futur beau-père est en possession.
Je n'attendais pas tant de ma petite ruse;
Notre homme s'inquiète, et, si je ne m'abuse,
Vous le verrez bientôt plus disposé que vous

A presser un hymen que nous desirons tous;
Pour mieux tirer parti de cette circonstance,
Il fallait lui donner un air de vraisemblance;
A cet agent discret trouver du moins un nom,
Et monsieur Maurevers m'a proposé Riston,
Un homme à lui...

LE COMTE.

Comment?

LA BARONNE.

Sur votre mariage
Sa créance est fondée; il n'a pas d'autre gage;
Il sait que de la dot il doit avoir sa part,
Et craint autant que vous le danger d'un retard;
Laissez-moi faire; il vient...

LE COMTE, *sortant.*

Il faut un art extrême,
Et je suis bien plus sûr de vous que de moi-même.

SCÈNE II.

MAUREVERS, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, je vous cherchais.

MAUREVERS.

Ah! je suis trop heureux,
Madame; il est si doux de prévenir vos vœux!

LA BARONNE.

J'ai voulu profiter d'un avis salutaire;
Apprenez à quel point j'ai conduit notre affaire.
Solivard balançait entre Amédée et nous;

J'ai cru qu'il était temps de porter les grands coups :
En mariant sa fille à monsieur de Servière,
Il doit compte des biens dont elle est héritière :
Mais ces biens, quels sont-ils? d'où lui sont-ils venus?
A quel titre légal lui sont-ils dévolus?

MAUREVERS.

C'est ce qu'il faut savoir.

LA BARONNE.

Et voilà mon ouvrage.
La fortune provient d'un immense héritage
Qu'un parrain d'Ernestine, à son dernier moment,
Lui légua, m'a-t-on dit, par un bon testament.

MAUREVERS.

J'entends : le testateur, pour cette jeune fille,
Deshérita les siens, et frustra sa famille.

LA BARONNE.

Il n'en a pas; du fait nous sommes assurés;
Mais pour quelques raisons, que vous devinerez,
J'ai cru qu'il serait bon de brusquer cette affaire :
Par un petit mensonge alarmons le beau-père,
Et faisons-lui prévoir quelque grand embarras.

MAUREVERS.

S'il existe un enfant?...

LA BARONNE.

Il n'en existe pas;
Mais si l'on parvenait à le lui faire croire?
Si nous imaginions une petite histoire,
D'un enfant naturel que vous auriez connu?

MAUREVERS.

Eh! mais, attendez donc.... c'est un point convenu.
Je dirai que l'enfant.... Est-il garçon ou fille?

LA BARONNE.

C'est un fils.

MAUREVERS.

Vous croyez?

LA BARONNE.

Oui, dans une famille,
Un légataire mâle a plus d'autorité,
Et son droit incertain paraît mieux attesté.
D'un pareil incident vous voyez l'avantage;
Solivard effrayé conclut le mariage;
Le bonheur des époux en est le résultat,
Et le comte vous paie en passant le contrat.

MAUREVERS.

Vous avez là vraiment une idée admirable;
Seul, je n'aurais jamais rien trouvé de semblable;
Mais je vous aiderai du moins dans un projet
Où j'apporte moi-même un très vif intérêt,
Et je vais à l'instant....

LA BARONNE.

C'est lui... de la prudence!

MAUREVERS.

Je le verrai venir de plus loin qu'il ne pense.

SCÈNE III.

MAUREVERS, SOLIVARD.

SOLIVARD, *d'abord seul.*

Après plus de douze ans, c'est venir un peu tard,
Le piége est trop grossier pour prendre Solivard;
Quelque fripon adroit sur ma bourse spécule;

Mais je vois d'où me vient cet avis ridicule.
(*Apercevant Maurevers.*)

MAUREVERS.

Votre fête est superbe!... et, je le parierais,
Cinquante mille francs n'en couvrent pas les frais.

SOLIVARD.

Que voulez-vous? il faut, en fait de mariage,
Savoir en enrageant obéir à l'usage...

MAUREVERS.

Qui donc mariez-vous?

SOLIVARD.

Ma fille.

MAUREVERS.

A tout Paris
Vous n'en pouviez donner un plus brillant avis.

SOLIVARD.

C'est que je ne veux pas qu'un pareil hyménée
Soit réputé l'effet d'une sourde menée....
Dites, connaissez-vous certain monsieur Riston,
Qui vient, en m'assignant, de m'apprendre son nom?

MAUREVERS.

Oui; c'est mon avoué...

SOLIVARD.

Tant mieux... cet homme habile
Se dit tuteur d'un fils de la dame Neuville,
Laquelle, comme on sait, est morte sans enfant.

MAUREVERS.

Non pas; vous vous trompez sur ce point-là.

SOLIVARD.

Comment?

MAUREVERS.

Elle avait un enfant; la chose est bien prouvée:
Il naquit peu de mois après son arrivée
A Saint-Domingue...

SOLIVARD.

Bien! mais que m'importe à moi,
Un enfant naturel que méconnaît la loi?

MAUREVERS.

Riston croit qu'il s'agit d'un immense héritage
Dont on a dépouillé l'orphelin...

SOLIVARD.

Verbiage!
L'oncle dont il s'agit pouvait légalement
Disposer de son bien par un bon testament;
Il l'a fait: voulez-vous la confidence entière?
De cet ami défunt ma fille est héritière.

MAUREVERS.

J'en avais quelque idée.

SOLIVARD.

Alors vous voyez bien
Qu'un intrigant veut mettre un impôt sur mon bien.

MAUREVERS.

Le testament fait foi, si la forme est légale;
Mais le fond du procès peut causer du scandale.

SOLIVARD.

Je voudrais l'éviter; or, demain, sans retard,
Voyez le sieur Riston; parlez-lui de ma part:
Et pour son intérêt faites-lui bien comprendre
Qu'ici pour son pupille il n'a rien à prétendre;
Mais que moi, par égard pour un nom respecté,

Par un pur sentiment de générosité,
Je consens à payer une rente modique
Au soi-disant neveu, s'il reste en Amérique.
Cette condition est de rigueur vraiment.

MAUREVERS.

Je veux bien me charger de cet arrangement;
Mais Riston est un homme, exact, incorruptible,
Et sur la probité d'une humeur inflexible.

SOLIVARD.

Ce que nous appelons une barre de fer.

MAUREVERS.

Absolument.

SOLIVARD.

Eh bien! on le paiera plus cher.
Entre nous, d'un procès je ne crains pas les suites;
Mais j'ai quelque raison d'éviter les poursuites....

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MAUREVERS, *seul.*

Que d'intrigue, de fraude et de perversité!
Mais c'est une forêt que la société!
Regardons ce tableau hors d'un cadre qui brille:
L'idole de ce temple est une jeune fille,
Dont l'esprit, les talents, et les attraits vainqueurs,
Bien comptés en écus, soumettent tous les cœurs.
Chacun sur ses autels apporte en sacrifices
Des sentiments d'emprunt, des passions factices;
On s'agite, on s'observe, on trompe, on est trompé,

Le plus adroit souvent est le plus attrapé;
Songez-y, mon cher comte....
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

AMÉDÉE, FÉLICIE.

AMÉDÉE.

Écoutez, Félicie,
Il y va de l'espoir, du bonheur de ma vie,
Du bonheur de la vôtre. Oui, j'en crois votre cœur;
Il ne s'armera pas d'une vaine rigueur!
Il n'exigera pas de moi l'effort suprême
De supporter le coup qui m'arrache à moi-même:
Je sais qu'à mon amour on prétend vous ravir;
Que vous y consentez, que vous voulez partir;
Et, libre des tourments où mon ame se livre,
Que seule, et loin de moi, vous croyez pouvoir vivre:
Je n'ai point cet espoir d'un cœur indifférent;
Votre perte pour moi des maux est le plus grand;
Cette crainte me suit; ah! daignez m'en défendre,
Ou pour m'en affranchir je puis tout entreprendre.

FÉLICIE.

Je n'ai point de famille, et n'entrerai jamais
Dans celle dont mes vœux pourraient troubler la paix:
La vôtre contre moi dès long-temps prévenue....

AMÉDÉE.

Pardonnez à mon oncle, il ne vous a pas vue;
Il n'a pas éprouvé cet ascendant si doux
Que d'un regard, d'un mot, vous exercez sur tous.

FÉLICIE.

Il sait que je suis pauvre, inconnue, orpheline;
Que vous avez des droits à la main d'Ernestine.

AMÉDÉE.

Ah! ne m'outragez pas par ce cruel détour.
Si vous saviez pour vous jusqu'où va mon amour!
Vous tenez en vos mains ma fortune, ma gloire,
Toute ma destinée!....

FÉLICIE.

Il est aisé de croire
A tous les sentiments que l'on retrouve en soi;
Et vous seriez injuste envers vous, envers moi,
Si vous ne lisiez pas, dans mon ame sans feinte,
L'amour que votre bouche exprime sans contrainte;....
Mais plus vous m'êtes cher, plus mon cœur est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous:
Je n'en veux perdre aucun; et je dois sur tout autre
Conserver mon estime et m'assurer la vôtre.
Cesser de vous aimer n'est pas en mon pouvoir:
Nous fuir, en nous aimant, tel est notre devoir.

AMÉDÉE, *avec ironie.*

C'est le mien, je le vois.... Faut-il que Félicie
A mes obscurs destins pour jamais sacrifie
L'avenir plus brillant, plus tranquille, plus beau,
Qui l'appelle et l'attend dans un monde nouveau?
Je sens mon injustice....

FÉLICIE.

Elle a blessé mon ame....

AMÉDÉE.

Songez qu'en éteignant cet espoir qui m'enflamme,

A des regrets sans fin vous condamnez vos jours;
Vous flétrissez les miens, vous en brisez le cours;
Vous fermez à mes pas toute noble carrière;
L'amour de Félicie était ma vie entière:
Sans amis, sans parents, sans secours et sans bien,
Avec vous je suis tout, sans vous je ne suis rien.

FÉLICIE.

Ah! si votre bonheur dépend de ma constance,
Je puis vous en donner mille fois l'assurance.

AMÉDÉE.

J'en demande une preuve.

FÉLICIE.

Eh bien!.... qu'exigez-vous?

AMÉDÉE, *très vivement.*

Que vous voyiez en moi votre ami, votre époux!...
Un homme sans pitié, dont la froide tendresse
Soumet tout au calcul d'une fausse sagesse,
Impose à notre amour la plus injuste loi.
Écoutez votre cœur, livrez-vous à ma foi;
Profitons du moment; l'heure nous favorise:
La sœur la plus chérie en ce jour m'autorise
A vous offrir près d'elle un asile assuré.
Vous pleurez, Félicie!.... Et mon cœur égaré,
Tremble, desire, et craint d'interroger vos larmes.

FÉLICIE.

Leur cause contre moi peut vous donner des armes....
Par quel autre moyen combattre un fol espoir
Que soi-même un moment on a pu concevoir?....

AMÉDÉE.

Félicie!

FÉLICIE.

Eh ! pourquoi craindrai-je de le dire?
Sur tous mes sentiments, oui, tel est votre empire,
Que je pourrais, cédant au plus coupable effort,
A la foi d'Amédée abandonner mon sort....

AMÉDÉE, *avec transport.*

Je n'aurai point recours à des serments frivoles;
Je ne vous peindrai point, par de vaines paroles,
L'excès de mon amour, l'excès de mon bonheur....
Vous comblez d'un seul mot tous les vœux de mon cœur;
Vous daignez consentir...?

FÉLICIE.

Je n'en suis plus maîtresse.

AMÉDÉE.

Comment !...

FÉLICIE.

Ce doux parti qu'adoptait ma tendresse,
Que l'estime à mes yeux croyait justifier,
Au meilleur des amis j'ai dû le confier.

AMÉDÉE.

Quoi ! monsieur Maurevers....

FÉLICIE.

Il sait que je vous aime:
De tous mes sentiments instruit comme moi-même,
Il sait qu'en ce moment nous formons un projet,
Dont sa prudence active a prévenu l'effet.

AMÉDÉE.

Ainsi de vos desseins trahissant le mystère....

FÉLICIE.

Il a reçu l'aveu que je viens de vous faire,
Et sans me témoigner ni crainte ni courroux:

Je sais tout, m'a-t-il dit, et je veille sur vous.

AMÉDÉE.

Fixez l'incertitude où ce discours me laisse;
Je n'exige plus rien qu'une simple promesse:
Dites-moi, jurez-moi, quels que soient ses projets,
Que j'en serai par vous instruit....

FÉLICIE.

Je le promets.

AMÉDÉE.

Vous ne me fuirez plus, votre bouche l'assure,
Sans m'apprendre mon sort vous-même....

FÉLICIE.

Je le jure.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

AMÉDÉE, PRÉVAL, LE COMTE.

PRÉVAL.

Sors vite, et du départ va faire les apprêts,
Mon illustre rival en fera tous les frais.

AMÉDÉE, *en sortant.*

Je reste.

LE COMTE, *entrant, à Préval.*

C'est quitter brusquement la partie.

PRÉVAL.

J'aurais encor passé vingt fois, je le parie.

LE COMTE.

Oui, j'admire, en effet, par quel art merveilleux
Vous fixez dans vos mains le sort capricieux.

PRÉVAL.

Pourquoi vous étonner de sa persévérance?
Vous avez si long-temps éprouvé sa constance:
Après tout, le bonheur n'est-il fait que pour vous?

LE COMTE.

Du vôtre, en vérité, je ne suis point jaloux.

PRÉVAL.

Que voulez-vous, le jeu n'a pas de privilége:
Le plus simple écolier, en sortant du collége,
En sait autaut qu'un maître.

LE COMTE.

Oui, je m'en aperçois;
Ce talent n'était pas si commun autrefois;
Je vois qu'à l'acquérir de bonne heure on s'occupe:
Jadis on commençait du moins par être dupe.

PRÉVAL.

Monsieur, de vos débuts je ne m'informe pas.

LE COMTE.

Monsieur, de vos discours, à la fin je suis las.
Sortons.

PRÉVAL.

Oui! sur-le-champ....

LE COMTE.

Vous permettrez, je pense,
Que je prenne un témoin....

PRÉVAL.

Le hasard nous dispense
De les aller chercher: et ces messieurs....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE BAILLI, LE CHEVALIER D'ORFEUIL.

D'ORFEUIL.

Plus bas!
Vous savez comme on doit terminer ces débats.

LE BAILLI.

Oui certes, je le sais, et je puis vous l'apprendre!
Justement...!

Allant vers le comte qui allait à lui.

Avec nous voulez-vous bien descendre?

D'ORFEUIL, *à Préval.*

Monsieur, pour un moment, je réclame vos soins.

PRÉVAL.

Ces messieurs voudront bien nous servir de témoins.

LE BAILLI.

La rencontre est parbleu tout-à-fait singulière!
Nous nous faisons tous quatre une même prière.

LE COMTE.

De quoi donc s'agit-il?...

LE BAILLI.

Mais nous nous disputions
Autaut qu'il m'en souvient sur les élections.

LE COMTE.

Vous voulez deux degrés.

LE BAILLI.

Non, le diable m'emporte!
Un degré, deux degrés, plus ou moins, que m'importe?

Je n'en veux pas du tout. Monsieur le député
Prend pour lui mes discours, et se dit insulté.

D'ORFEUIL.

Mais, j'ai raison, je crois.

PRÉVAL.

La querelle est unique:
Se faire un point d'honneur d'un point de politique.
Vous n'y pensez donc pas?

LE BAILLI, *au comte.*

Mais vous?

LE COMTE.

C'est différent:
J'ai droit de me fâcher; j'ai perdu mon argent.
Je trouve très mauvais, ma foi, je vous l'avoue,
Qu'on gagne....

PRÉVAL.

N'est-ce pas pour cela que l'on joue?

D'ORFEUIL.

Allons, messieurs, allons, réfléchissez un peu
Qu'on ne fait pas grand cas des querelles du jeu.

LE BAILLI.

Non, vous ne devez pas pousser plus loin l'affaire.

LE COMTE.

Je n'y tiens pas.

PRÉVAL.

Ni moi: mais vous, messieurs, j'espère
Que vous ferez la paix.

D'ORFEUIL.

Bailli, qu'en dites vous?

LE BAILLI.

Je conviens de mon tort: et pourtant, entre nous,

Pour vos élections, même humeur me domine;
Et si j'y vais jamais, je veux qu'on m'extermine.

D'ORFEUIL.

Libre à vous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AMÉDÉE, *accourant.*

AMÉDÉE.

Qu'est-ce donc?

LE BAILLI.

Mais rien du tout.

AMÉDÉE.

Je croi
Qu'en insultant mon oncle on sait que c'est à moi....

PRÉVAL.

On n'insulte personne.

AMÉDÉE.

Et l'on fait bien sans doute.

D'ORFEUIL.

Cependant, colonel....

PRÉVAL, *à part, au colonel.*

J'étais présent.... Écoute.
(*Il lui parle bas.*)

AMÉDÉE, *à Préval.*

Je le reconnais là.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FÉLICIE, ERNESTINE,
LA BARONNE.

LA BARONNE, *en lui mettant son schall.*
Ma chère, couvrez-vous.

ERNESTINE.
Je n'ai pas chaud.

LA BARONNE, *insistant.*
Allons, par amitié pour nous.
(*au comte.*)
Comme elle danse!

LE COMTE.
Oh! oui: l'on n'a pas plus de grace.

PRÉVAL.
C'est véritablement à retenir sa place.

ERNESTINE.
La vôtre était au jeu, que vous ne quittez pas.

PRÉVAL.
Nous n'avons pas perdu le moindre de vos pas.
(*montrant le comte.*)
Demandez à monsieur, nous admirions ensemble:
Aussi galant que lui, mais plus juste, il me semble,
Qu'à cet empressement, en comptant bien les voix,
(*montrant Félicie.*)
Mademoiselle aussi peut réclamer ses droits.

FÉLICIE.
Je ne réclame rien.

LE COMTE.
Lorsque l'esprit balance,

Le cœur peut à son gré donner la préférence,
Je ne compare pas; je choisis.

PRÉVAL.

D'autant plus
Que l'une danse mieux de trois cent mille écus.

ERNESTINE, *à la baronne, à part.*

Ah! débarrassez-moi, ma chère, je vous prie,
De ce monsieur Préval et de sa Félicie.

LA BARONNE, *à part.*

(*bas.*) (*haut.*)
Restez avec le comte; eh bien! que faisons-nous?
(*a Félicie.*)
Tous vos admirateurs soupirent après vous.

FÉLICIE.

Madame, de l'avis je vous suis obligée.

PRÉVAL, *à Félicie.*

Vous savez qu'avec moi vous êtes engagée
Pour cette contre-danse.

AMÉDÉE.

Après moi; c'est mon tour.

PRÉVAL, *à part, à Amédée.*

(*à la baronne et à Ernestine.*)
Il revient bien souvent. Mais parlons sans détour;
Vous êtes tous les trois gênés par ma présence;
Eh bien! je sors; mettez à profit mon absence,
Car je vous avertis que bientôt je revien
Savoir le résultat de ce doux entretien.

SCÈNE X.

LE COMTE, ERNESTINE.

LE COMTE.

Pour profiter du temps que ce monsieur nous laisse,
Je ne donnerai pas l'essor à ma tendresse;
Et sans vous exprimer, par des mots superflus,
Des sentiments très vifs, et qui vous sont connus,
Je dois, mademoiselle, à cet amour extrême,
A votre père, à vous, je me dois à moi-même,
De presser un hymen où nous trouvons tous deux
L'espoir d'un avenir infiniment heureux.

ERNESTINE.

Monsieur, vous m'aimez donc?

LE COMTE.

Vous en doutez encore?

ERNESTINE.

Mais, ne m'ayant rien dit....

LE COMTE.

Comment! je vous adore;
Et c'est un tort peut-être entre gens comme il faut:
L'amour est un excès, et l'excès un défaut.
On ne doit pas serrer le nœud dont on se lie;
Car c'est pour être heureux enfin qu'on se marie;
Et quoi que nos penseurs en disent aujourd'hui,
Ce n'est jamais que soi qu'on aime dans autrui.

ERNESTINE.

Sur votre attachement ce mot-là me rassure;
J'en voudrais cependant une preuve plus sûre:

Nous nous connaissons peu.

LE COMTE.

Bon! tout autant qu'il faut:
Chacun de nous sait bien tout ce que l'autre vaut;
Et de mon choix du moins je puis me rendre compte.

ERNESTINE.

Entre monsieur Préval, et vous, monsieur le comte,
Je ne vous cache pas qu'un penchant plus ancien....

LE COMTE.

Un caprice d'enfant;... oui, je sais, ce n'est rien.
Dans un cercle bourgeois Préval a son mérite;
Dans le quartier d'Antin c'est toujours lui qu'on cite;
Et je ne connais pas de dames au Marais,
Près de qui ce monsieur n'ait le plus grand succès.
J'estime fort les droits où sa fierté se fonde;
Mais si l'on veut un rang, un état dans le monde,
A l'éclat de la cour si l'on veut s'exposer,
Ce n'est pas lui, je crois, que l'on doit épouser.
Vous ne m'obligez pas ici, mademoiselle,
D'établir entre nous un plaisant parallèle;
Et, tout en estimant beaucoup monsieur Préval,
Vraiment je ne saurais voir en lui mon rival.
Après cela pourtant vous ne devez pas craindre
Qu'une fois mariés, je veuille vous contraindre
D'adopter mon avis et d'épouser mes goûts.
On ne prend point un maître en prenant un époux.
Qui veut garder ses droits respecte ceux des autres.
Je verrai mes amis, et vous verrez les vôtres,
Avec l'attention de ne point réunir
Des gens qui ne sauraient jamais se convenir.
Le bon ton a ses lois que l'on ne brave guères.

Une femme de cour, de mœurs un peu sevères,
Peut admettre tel homme à son intimité,
Qu'elle ne reçoit pas dans sa société;
Ce sont de ces devoirs qu'on apprend par l'usage;
Mais revenons au fait de notre mariage.
Votre père consent, vous acceptez ma main.

ERNESTINE.

Monsieur....

LE COMTE.

Et nous signons le contrat dès demain.

ERNESTINE.

Demain!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PRÉVAL.

PRÉVAL.

Je suis en règle avec les convenances;
Je viens savoir mon sort entre deux contre-danses:
La baronne prétend qu'il est désespéré,
Et que décidément monsieur est préféré:
Il a pour lui son nom, son rang, et sa noblesse;
Il vous mène à la cour, il vous nomme comtesse;
Je ne puis opposer à ces titres puissants
Que les vœux de l'amour et les droits du bon sens;
Je conviens avec vous que c'est bien peu de chose,
Et que devant l'hymen je dois perdre ma cause.

ERNESTINE.

Par ce ton dégagé chacun est averti
Que vous prenez du moins gaiement votre parti.

PRÉVAL.

Si je vous adressais une plainte plus tendre,
Monsieur sur le motif pourrait bien se méprendre,
Et nous sommes au point où l'on doit parler clair;
Je ne me prévaux pas de promesses en l'air,
Je veux une réponse et précise et formelle.

LE COMTE.

Oui, monsieur a raison; je crois, mademoiselle,
Que l'instant est venu d'avouer hautement
Que vous m'avez donné votre consentement.

PRÉVAL.

Ah! déja! c'est aller un peu vite en affaire....
Quoi! vous auriez promis?....

ERNESTINE.

D'obéir à mon père.
La richesse et l'amour embarrassent mon choix;
Ils me livrent tous deux à de contraires lois;
Je voudrais, échappant à la règle commune,
Donner à l'un ma main, à l'autre ma fortune.

LE COMTE.

Le plus riche serait le moins avantagé.

PRÉVAL, *au comte.*

Vous seriez bien fâché d'être mieux partagé.
J'ai reçu mon arrêt, je m'y soumets moi-même.
C'est vous que l'on épouse, et c'est moi que l'on aime.
(*à Solivard qui entre.*)
Accourez donc, baron, les futurs sont d'accord,
Et sont prêts à signer sur votre coffre-fort.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

SOLIVARD, LE COMTE, ERNESTINE, LA BARONNE.

SOLIVARD.

Encore un soupirant, à ce que j'imagine,
Qui reçoit son congé; c'est fort bien, Ernestine.

LA BARONNE.

De notre colonel il partage l'affront.

ERNESTINE.

Avec leur Félicie ils se consoleront.

LA BARONNE.

A tous nos jeunes gens elle tourne la tête;
Monsieur le comte seul échappe à sa conquête;
Encor se flattait-elle, à l'instant, devant moi,
De le ranger bientôt sous la commune loi.

LE COMTE, *à Ernestine.*

Je ne conteste pas le pouvoir de ses charmes;
Mais contre eux, près de vous, je trouverai des armes.

ERNESTINE.

Je ne répondrais pas d'un combat incertain.
(*à la baronne, à part.*)
Il faut absolument qu'elle sorte demain.

LA BARONNE, *à Ernestine.*

Cela n'est pas possible avant le mariage.
(*à part, à Solivard.*)
On ne peut, sans danger, différer davantage.

SOLIVARD.

Puisque l'on est d'accord, voyons, qu'attendons-nous

Pour prendre jour?

ERNESTINE, *à part, à Solivard.*

Monsieur...

LE COMTE, *à Solivard.*

Je m'en rapporte à vous.

SOLIVARD.

La baronne, je crois, ne nous est pas suspecte;
Chacun de nous l'estime...

ERNESTINE.

Et l'aime...

SOLIVARD.

Et la respecte.

LE COMTE.

Eh bien! promettons-nous de suivre son avis?
Qu'elle fixe le jour.... le moment....

SOLIVARD.

J'y souscris;
Je donne mes pouvoirs à la chère baronne.

LE COMTE.

Moi, les miens.

ERNESTINE, *à la baronne.*

Ernestine à vos soins s'abandonne.

LA BARONNE.

J'ai carte blanche : eh bien! pour premier résultat,
Demain à déjeuner nous signons le contrat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LA BARONNE, ERNESTINE, FÉLICIE.

FÉLICIE, *à Ernestine.*

Je ne vous entends pas du tout, mademoiselle.

LA BARONNE.

Il faut plus clairement s'expliquer avec elle:
On a beaucoup blâmé votre conduite au bal.

FÉLICIE.

Ma conduite! madame; eh! qu'ai-je fait de mal?

LA BARONNE.

Vous avez oublié, puisqu'il faut qu'on le dise,
A quel titre en ces lieux on vous avait admise.
Qui vous aurait jugée à ce ton protecteur,
A l'affectation de vos airs de grandeur,
Aurait pu s'y méprendre, et sans impolitesse,
Croire que du logis vous étiez la maîtresse.

FÉLICIE, *à la baronne.*

J'ai vu d'une autre erreur des gens préoccupés,
Qui, même auprès de vous, ne sont pas détrompés.

ERNESTINE.

De vos petits succès vous pensez bien, ma chère,
Que la baronne et moi ne nous informons guère;
Qu'il m'importe fort peu qu'on offre à vos appas

L'hommage rebuté des cœurs qu'on ne veut pas :
Vous pouvez, de vos yeux vantant le charme extrême,
Essayer leur pouvoir sur le comte lui-même;
Je vous permets d'agir en toute liberté :
Je ne m'offense pas de la rivalité;
Je ne m'oppose à rien.

FÉLICIE.

Et moi, mademoiselle,
Je ne repousse pas une injure cruelle;
Elle ne peut m'atteindre, et j'en connais l'auteur.

LA BARONNE.

Vous entendrez peut-être avec moins de hauteur
Un reproche plus grave, et que je dois vous faire
Dans l'intérêt de celle à qui je sers de mère :
Épris de vos attraits, portant par-tout ses vœux,
Qu'un jeune colonel de vous soit amoureux;
C'est dans l'ordre; à cela je ne vois rien à dire;
Mais ce que la décence aurait dû vous prescrire,
C'est de moins afficher un semblable penchant,
Et d'éloigner de nous un tableau si touchant.

FÉLICIE.

Madame...

LA BARONNE.

Pour revoir un objet trop aimable,
Vous auriez pu choisir un temps plus convenable;
Et de ces rendez-vous, donnés dans sa maison,
Monsieur de Sonovard s'offense avec raison.

FÉLICIE, *à la baronne.*

Un langage pareil a droit de me confondre,
Madame; je ne sais qu'un moyen d'y répondre;
Je sors, en promettant de ne plus m'exposer

A rougir de l'effort que je dois m'imposer.
(*Elle sort.*)

ERNESTINE, *la suivant.*

Félicie, écoutez....

SCÈNE II.

LA BARONNE, SOLIVARD.

SOLIVARD.

Où vont-elles, baronne?

LA BARONNE.

C'est, il faut l'avouer, une aimable personne
Que votre Félicie! oh oui, c'est un trésor;
Votre fille avait-là vraiment un beau mentor;
Mais en se mariant, puisque notre Ernestine
Congédie en ce jour l'innocente orpheline,
Nous avons à causer d'un objet plus pressant.

SOLIVARD.

Je venais vous parler du plus intéressant,
Du contrat; à l'instant j'en reçois le modèle.
Savez-vous qu'à mon tour on me met en tutelle?
A ma fille, comment! je donne tout mon bien.

LA BARONNE.

Vous confondez, baron: vous lui rendez le sien;
Et vous le lui rendez entre les mains du comte
Qui vous dispensera de rendre certain compte
Dont souvent l'examen embarrasse un tuteur.

SOLIVARD.

Je suis en règle...

LA BARONNE.

Allons...

SOLIVARD.

Oui, foi d'homme d'honneur
Le contrat porte encor dans les clauses secrètes
Que du gendre futur je dois payer les dettes.

LA BARONNE.

Sur la dot, où d'abord, avant tous autres frais,
Vous vous rembourserez capital, intérêts.

SOLIVARD.

Sur la dot? mais enfin cette dot je la donne,
Et je ne reçois rien.

LA BARONNE.

La remarque est fort bonne!
Vous ne comptez pour rien un gendre grand seigneur,
Qui va mettre à couvert vos biens et votre honneur;
Et qui, prenant sur lui le procès qu'on intente,
Vous garantit encor dix mille écus de rente?

SOLIVARD.

Sur la dot?

LA BARONNE.

Non, monsieur, non; sur ses propres biens;
Pour plus de sûreté, si l'on veut, sur les miens.

SOLIVARD.

Soit; je vous prends au mot, et j'accepte ce gage
Où je vois le garant d'un autre mariage.

LA BARONNE.

Chaque chose en son temps; allons au plus pressé:
D'un procès ruineux vous êtes menacé.

SOLIVARD.

Je viens d'en recevoir l'exploit à l'instant même.

Pouvez-vous concevoir cette insolence extrême?

LA BARONNE.

Effrayé d'un hymen qui vous offre un soutien,
Quelque intrigant voudrait le rompre, c'est fort bien.

SOLIVARD.

Notre sieur Maurevers m'intimide et m'impose;
Dans toute cette intrigue il est pour quelque chose;
Je ne le vois jamais sans être mécontent;
Et je me crois toujours moins riche en le quittant.

LA BARONNE.

C'est singulier....

SOLIVARD.

Je tiens le fil de sa conduite.

LA BARONNE.

D'un semblable procès vous craignez peu la suite,
Mais contre les fripons il est prudent, je crois,
D'ajouter le crédit à la force des lois:
Je connais bien le comte, et sa délicatesse
L'empêchera, je crois, de trahir sa promesse....

SOLIVARD.

Le notaire est mandé, le comte va venir,
Et sans plus de délai nous allons en finir.

LA BARONNE.

Sans doute.

UN LAQUAIS.

Un homme noir, à la mine sévère,
Demande à vous parler.

SOLIVARD.

Encore un émissaire.

LA BARONNE, *à Fortin, après avoir écrit.*

Fortin.... donnez ces noms au suisse, et dites-lui
Qu'à tout autre la porte est fermée aujourd'hui.

SCÈNE III.

LA BARONNE, LE COMTE.

LE COMTE.

Baronne, vous voyez... contre mon habitude,
Je fais en ce moment preuve d'exactitude;
Pour moi le mariage est un si vif desir,
Que je ne puis trop tôt m'en passer le plaisir.
Maurevers, de tout cœur, à nos vœux s'associe,
Et veut jusques au bout pousser l'espiéglerie;
Un exploit apocryphe, à l'instant apporté,
Est la suite du plan entre nous concerté.

LA BARONNE.

Il était inutile; et l'illustre beau-père
Se montre si pressé de terminer l'affaire....

LE COMTE.

Quand vous vous oubliez pour servir vos amis,
Ils ont de la mémoire, et je me suis permis
D'acquitter à mon tour une dette impayable
Dont mon cœur envers vous restera redevable;
Vous apprendrez bientôt par quel arrangement....

LA BARONNE.

Non, votre bonheur seul m'occupe en ce moment;
Il échappe souvent, pour peu qu'on le diffère.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOLIVARD.

SOLIVARD, *en colère, un papier à la main, et parlant en dehors.*

C'est un aventurier, un insigne faussaire....

LE COMTE.

Oui, je sais; entre nous, monsieur de Solivard,
D'un pareil incident on me prévient bien tard;
C'est un point arrêté, j'épouse votre fille,
Je suis le protecteur, l'appui de sa famille;
Je réponds de ses droits, je réponds de ses biens;
Mais encore faut-il pourtant qu'ils soient les siens;
On parle d'un parrain, d'un neveu, d'une mère,
Que sais-je, moi?

SOLIVARD.

Madame a percé le mystère.

LA BARONNE.

Eh! oui, j'en tiens le fil, et vous allez d'un mot
Déjouer, en signant, un risible complot.

UN LAQUAIS.

Monsieur, c'est le notaire.

LA BARONNE, *au notaire.*

(*aux gens.*)

Allons donc. Qu'on nous laisse.
Et moi je vais chercher notre jeune comtesse.

SCÈNE V.

SOLIVARD, LE COMTE, LE NOTAIRE.

LE COMTE.

Pressez-vous donc un peu, mon cher monsieur Durand;
Depuis une grande heure ici l'on vous attend.

DURAND.

J'ai fait preuve de zèle, et preuve très exacte;
Ne m'a-t-il pas fallu dresser le second acte
(*montrant Solivard.*)
Qu'un ami de monsieur est venu me dicter,
Et sur lequel je dois d'abord vous consulter ?

LE COMTE.

C'est une chose à part.

DURAND.

Je croyais au contraire
Que sous des noms divers c'était la même affaire.

SOLIVARD.

Eh! non; c'est d'un contrat maintenant qu'il s'agit.

DURAND.

Fort bien: mais ce contrat, que le code régit....
(*Il étale ses papiers sur la table.*)

LE COMTE.

Grands dieux! que de papiers!

DURAND.

L'affaire est compliquée;
Mais dans un testament on la trouve expliquée:
(*à Solivard.*)
Il est entre vos mains.

SOLIVARD.

Monsieur, dans ce moment,
C'est de noce qu'on parle, et non de testament.

DURAND.

Cela revient au même.... ah! voici la future.

LE COMTE, *en voyant entrer Ernestine et la baronne.*

L'acte est connu, passons vite à la signature.

DURAND.

Mais j'ai laissé des blancs, remplissons-les du moins.

ERNESTINE, *à part, à son père.*

Je voudrais vous parler.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAUREVERS, AMÉDÉE, PRÉVAL, LE BAILLI.

MAUREVERS.

J'amène les témoins.

LA BARONNE.

Messieurs, votre présence à bon droit nous étonne.
Il est inconvenant....

MAUREVERS.

Madame la baronne,
De cette inconvenance excusant l'apropos,
Je vais en expliquer le motif en deux mots;
Quand on veut être clair, on parle avec franchise:
Chacun de vous ici va faire une sottise,
(*montrant la baronne.*)
Excepté cependant madame; écoutez bien:
Sans preuve devant vous je n'avancerai rien.

(*à Solivard.*)
Vous cherchez un appui dans le nom de Servière,
(*au comte.*)
Vous croyez épouser une riche héritière,
(*à Ernestine.*)
Dupe d'une autre erreur, vous vous trompez aussi.

LE COMTE, *à Maurevers, à part.*

Vous allez tout gâter.

SOLIVARD.

Qu'est-ce que tout ceci?
Voulez-vous m'empêcher de marier ma fille?

MAUREVERS.

Non: je veux empêcher que d'une autre famille
Elle porte les biens en dot à son époux....
Montrez le testament!

LE COMTE, *à part, à Maurevers.*

Que diable faites-vous?

MAUREVERS.

Il porte en termes clairs que l'héritage immense,
Avec qui monseigneur croyait faire alliance,
Doit revenir aux mains d'un héritier réel.

SOLIVARD.

C'est ma fille....

MAUREVERS.

A défaut d'héritier naturel.
S'il existe un enfant de la dame Neuville?...

SOLIVARD.

Vieille histoire!

LE COMTE, *à part, à Maurevers.*

Mon dieu, la ruse est inutile,
Puisqu'il consent à tout.

SOLIVARD.

Mais quand cela serait;
Je vais même plus loin, quand cet enfant vivrait,
Il faudrait qu'avant tout monsieur le légataire
Voulût bien nous montrer son extrait baptistaire.

MAUREVERS, *déposant un papier sur la table.*

C'est juste; le voici.

SOLIVARD.

Nous connaissons la loi:
Deux cent soixante jours à la veuve; après quoi
Je suis le serviteur de l'enfant légitime.

DURAND, *après avoir lu.*

La pièce est bien en régle, et quant à moi j'estime,
Que, sans rien préjuger sur cette question,
Nous devons procéder avec précaution.

LE COMTE, *à Maurevers.*

Quoi! sérieusement?

MAUREVERS.

Oui; vous devez m'en croire.

LE COMTE.

C'est un conte, monsieur.

MAUREVERS.

Non pas, c'est une histoire;
Mais sans vous, mes efforts, je dois en convenir,
Jamais à la prouver n'auraient pu parvenir.
A vous tout le mérite, à moi seul tout le blâme.

LE COMTE, *à la baronne.*

Nous nous croyons bien fins; qu'en dites-vous, madame?
Cet homme si naïf, avec sa bonne foi,
A bien l'air d'en savoir autant que vous et moi.

SOLIVARD, *à Maurevers.*

Sur des écrits en l'air pensez-vous qu'on vous croie?
Cet héritier postiche il faudra qu'on le voie;
Et que, de l'Amérique amenant ce témoin,
Vous alliez le chercher.

MAUREVERS, *sortant.*

Je n'irai pas si loin.

LE COMTE, *à Solivard.*

Mais, monsieur, qu'est-ce donc que cela signifie?

LA BARONNE.

Nous verrons l'héritier.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAUREVERS, FÉLICIE.

MAUREVERS.

Approchez, Félicie.

TOUS.

Félicie!

MAUREVERS.

Oui messieurs, je viens la présenter;
Et par-devant notaire à vos yeux constater
Que cette demoiselle est héritière habile
De la succession de son oncle Neuville.

SOLIVARD, *mettant le testament sur la table.*

Notre droit est acquis, voici le testament.

MAUREVERS, *au notaire qui le lit.*

Voyez, examinez.

LE NOTAIRE.

On lit expressément

Page deux, ligne sept, après le préambule,
Et les considérants que prescrit la formule;
(*Il lit.*)

« Attendu que mon frère, Édouard de Neuville, mon « héritier naturel et légitime, est mort sans laisser de « postérité, *et par cette raison seule*, je donne et lègue à « la demoiselle Ernestine Solivard, ma filleule, etc., « etc., etc., etc. »

MAUREVERS.

Par cette raison seule; or l'enfant Solivard
N'héritait qu'à défaut de l'enfant d'Édouard,
Cette enfant, la voici!

SOLIVARD.

Monsieur nous en assure;
Et dans plus d'un roman j'ai lu cette aventure:
Heureusement les lois y regardent de près.

LE COMTE.

Je vois dans tout ceci matière à vingt procès.

DURAND.

Pas le moindre.

SOLIVARD.

Après tout, le crédit de mon gendre....

LE COMTE.

A ce titre, monsieur, sans cesser de prétendre,
Je crains, je vous l'avoue avec sincérité,
Tous ces fâcheux débats de légitimité!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHAMPELÉ.

CHAMPELÉ.

Au moment de former une illustre alliance,
On m'attendait sans doute avec impatience.
(*A Solivard.*)
Je viens donc sans tarder remettre entre vos mains
Tous vos titres nouveaux sur de vieux parchemins,
Dûment enregistrés à la chambre héraldique;
Plus de vingt-huit portraits, une suite authentique;
De vos nobles aïeux, le premier, Jean Hubert,
Était archi-piqueur sous le roi Dagobert,
Par quoi deux levriers pour support d'armoirie,
Voyez....

SOLIVARD.

Allez au diable avec vos friperies:
J'ai perdu ma noblesse, et qui plus est mon bien.

CHAMPELÉ, *à la baronne.*

Quoi! votre parent?...

LA BARONNE, *à part, à Champelé.*

Lui! c'est un homme de rien.

CHAMPELÉ.

Nous avons un dédit, vous m'en devez la somme;
Malgré vous, s'il le faut, je vous fais gentilhomme.
(*Il sort.*)

MAUREVERS.

Par vos soins, l'orpheline a recouvré ses droits,
Et j'invoque en son nom la nature et les lois.

FÉLICIE.

C'est vous seul que j'invoque en mon bonheur insigne,
Et je n'ai qu'un desir, c'est de m'en rendre digne.
(*A Ernestine.*)
Si d'un sort imprévu j'acceptais la faveur,
Ernestine avec moi partagerait en sœur:
J'aurai doublé les biens qui seront mon partage
Si l'amitié.... l'amour, en reçoivent l'hommage.

LE COMTE, *à part, à la baronne.*

Baronne, croyez-vous qu'ils daignent l'accepter?

LA BARONNE, *avec humeur.*

Je crois que vous avez sujet de plaisanter.

LE COMTE, *au bailli.*

Envers vous, cher bailli, la fortune s'acquitte.

LE BAILLI.

Elle a fait son devoir, et je l'en félicite.

AMÉDÉE, *à Félicie.*

Que d'amour je vous dois!

MAUREVERS.

Allons, point de procès.

ERNESTINE, *à Félicie.*

Votre cœur a dicté mes vœux et mes regrets:
(*En regardant Préval.*)
Et s'il m'était permis de jeter sur un autre
Un tort dont je m'accuse....

PRÉVAL.

Il n'était pas le vôtre:
Et je ne me souviens, amant tendre et soumis,
Que de l'espoir si doux que vous m'aviez permis.

ERNESTINE.

Si mon père consent....

SOLIVARD.

A rien je ne m'oppose:
De mon bien, de ma fille, est-ce moi qui dispose?
Je n'en sais rien, ma foi.

MAUREVERS.

Je consens de grand cœur
A prendre encor sur moi le soin de leur bonheur.

LE COMTE, *à la baronne.*

Vous voyez, on n'est pas meilleur, plus serviable;
Tout s'arrange avec lui.

LA BARONNE, *avec humeur.*

C'est un homme adorable.

SOLIVARD, *au comte.*

Mais il veut qu'on le paie....

LE COMTE.

Il a raison, ma foi.

MAUREVERS, *au comte.*

J'attendrai.... quinze jours.

LE COMTE, *à la baronne.*

J'ai du temps devant moi.

AMÉDÉE, *à Félicie.*

Je crains de me livrer à toute ma tendresse :
Nos destins sont changés....

FÉLICIE.

Non, j'ai votre promesse:
Et vous ne voudrez pas, en alarmant mon cœur,
Me forcer aujourd'hui de haïr mon bonheur.

AMÉDÉE.

Je ne tromperai pas votre ame généreuse;
Je veux tout vous devoir.

FÉLICIE.

Je suis la plus heureuse.

LE BAILLI.

J'approuve votre hymen.

LE COMTE.

On en voit de plus fou.

LE BAILLI.

Mais on se mariera dans ma terre d'Anjou.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

M. BEAUFILS,

OU

LA CONVERSATION

FAITE D'AVANCE.

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 14 OCTOBRE 1806.

Si j'osais rappeler Montesquieu à propos d'une farce de théâtre, je dirais que l'auteur des Lettres Persanes m'a fourni la première idée du ridicule dont j'ai essayé la *caricature* dans la petite pièce de *Beaufils*.

Le besoin d'avoir, ou plutôt de montrer de l'esprit, l'un des travers que les peuples étrangers ont reproché le plus souvent à notre caractère national, ne devait pas échapper à ce peintre original et satirique, qui, dans un ouvrage frivole, trouva le moyen de faire deviner l'auteur de l'*Esprit des Lois*, et de soumettre son siècle à la puissance de la raillerie et de la raison.

Tout le monde a lu, dans les Lettres Persanes, cette conversation de deux hommes qui font le matin leur conversation du soir, et qui préparent ainsi en famille leurs succès mutuels. On sait aussi que le même ridicule fut attribué à deux *gentilshommes de lettres*, célèbres à différents titres vers la fin du dix-huitième siècle, et dont l'un avait coutume de dire : « Qu'il bourrait l'autre d'esprit. »

Telle est la donnée première de cette petite pièce, où le comique est porté jusqu'à la bouffonnerie et la bouffonnerie jusqu'à la charge. Je ne prétends ni excuser cette folie, ni m'excuser de l'avoir faite, j'ai ri en la faisant; les juges ont ri en l'écoutant.

Je crois que l'idée première en est juste et piquante : la vanité mêlée à la sottise; la niaiserie avide de briller, achetant au poids de l'or ses idées toutes faites, son éloquence toute prête, et son esprit tout arrangé, offrent une extravagance très forte, mais qui tient encore à l'histoire de nos mœurs.

PERSONNAGES.

MADAME DE VERSEC.	Mme Molé-S.-Léger.
M. DORVAL, son frère.	M. Picard, aîné.
FOLVILLE, amant d'Henriette.	M. Barbier.
HENRIETTE, fille de M. Dorval.	Mlle Adeline.
M. BEAUFILS, caricature de petit-maître provincial.	M. Closel.
FIRMIN, valet de Folville.	M. Picard, jeune.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Dorval.

M. BEAUFILS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

MADAME DE VERSEC, DORVAL, HENRIETTE, FIRMIN.

MADAME DE VERSEC.

Firmin, dis à ton maître que nous l'attendons ici. (*Firmin sort.*) (*A Henriette.*) Allons, ma nièce, prenez l'air qui convient à la circonstance, et souvenez-vous que dans notre famille les femmes ont du caractère.

DORVAL.

Beaucoup de caractère! Il est bien décidé que tu ne l'aimes plus, ainsi....

MADAME DE VERSEC.

Le voici lui-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FOLVILLE.

FOLVILLE.

J'accours plein de joie et d'impatience.

DORVAL.

Il n'y a pas de quoi : mon ami, nous venons....

FOLVILLE.

Et vous, ma cousine?

HENRIETTE.

Je n'ai pas d'autre volonté.

FOLVILLE.

Ainsi, me voilà condamné?

DORVAL.

Sans appel.

FOLVILLE.

Et sans preuves, ce qui me donne mon recours vers votre justice; car enfin, si je vous démontrais que j'ai tenu mes engagements?

MADAME DE VERSEC.

En contractant pour deux mille écus de dettes nouvelles.

FOLVILLE.

Pourvu que je les paie.

DORVAL.

En continuant à rimailler.

FOLVILLE.

Cela n'est pas prouvé, mon oncle.

HENRIETTE.

En multipliant vos visites chez une femme....

MADAME DE VERSEC.

Dont la maison est le rendez-vous de tous les ridicules.

FOLVILLE.

Vous n'y allez pas, ma tante... comment pouvez-vous savoir que j'y retourne?

MADAME DE VERSEC.

J'ai pris mes informations, monsieur, et c'est aussi

par ce moyen que j'ai fait connaissance avec vos créanciers.

FOLVILLE.

Venons au fait, ma chère tante: jusqu'ici l'on m'accuse sans preuves; je me défends de même: prenons le reste de la journée pour fournir chacun les nôtres, et jusque-là ne condamnons personne.

DORVAL.

Qu'en dites-vous, ma sœur?

MADAME DE VERSEC.

J'y consens volontiers. A tantôt, mon neveu; puisque vous voulez des preuves, on vous en fournira.

DORVAL.

Mon pauvre garçon, j'en suis fâché: mais tes affaires vont bien mal.

FOLVILLE.

Elles n'ont jamais été meilleures.

HENRIETTE.

Monsieur peut avoir ses raisons, mon père; nous ne connaissons pas toutes ses ressources.

FOLVILLE.

Mon amour et vos bontés sont les seules dont je veuille faire usage; elles me suffiront, j'espère.

MADAME DE VERSEC.

Vous ferez bien d'en chercher d'autres. Allons, venez, ma nièce.

DORVAL, *à Folville.*

Adieu, mon ami; travaille, imagine: vous autres auteurs comiques vous n'êtes jamais embarrassés.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

FOLVILLE, FIRMIN.

FIRMIN.

(*Pendant la scène précédente il a prêté l'oreille à la conversation, en feignant de ranger dans cette salle. Il s'approche, regarde son maître d'un air triste, et celui-ci lui rit au nez.*)

Riez, monsieur, vous en avez sujet, et notre position est vraiment très joviale.

FOLVILLE.

Je t'ai laissé le droit de sermonner à ta manière aux jours de mon opulence, et je ne veux pas t'en priver, lorsque c'est à cela que se bornent tes profits: mais laisse-moi achever mon plan.

FIRMIN.

Encore des plans! Ah! monsieur, pendant que vous y êtes, si vous pouviez en faire un de conduite dont le dénouement fût de payer vos dettes.

FOLVILLE.

C'est précisément de quoi je m'occupe.

FIRMIN.

Songez que les créanciers nous harcèlent, et qu'à moins de trouver des gens qui veuillent aller en prison pour nous....

FOLVILLE.

Pourquoi n'irions-nous pas nous-mêmes?

FIRMIN.

Il est vrai que nous avons toujours cette ressource;

mais si vous aviez voulu vous abstenir, seulement pendant six mois, de faire des comédies et des dettes, nous n'en serions pas réduits à cette extrémité.

FOLVILLE.

Voilà ce que c'est que d'être un sot, on ne voit qu'un côté des objets : d'abord il ne faut qu'un instant pour payer ses dettes.

FIRMIN.

Pardonnez-moi, il faut encore de l'argent.

FOLVILLE.

Nous en trouverons. Quant à ma pièce, elle était faite avant nos conventions; je n'ai pas dit positivement que j'en fusse l'auteur en la faisant recevoir, et mon oncle, enterré dans le fond du Marais, ne sait pas seulement pour quel théâtre je travaille.

FIRMIN.

Il le découvrira.

FOLVILLE.

Trop tard, puisque j'épouse aujourd'hui.

FIRMIN.

Il est vrai que ce mariage est très probable, et très prochain sur-tout; car, excepté votre tante dont vous dépendez, le père de la demoiselle et la demoiselle elle-même, tout le monde y consent.

FOLVILLE.

Tu t'amuses à compter les obstacles, et moi je les franchis.

FIRMIN.

Mais enfin, si vos folles espérances ne se réalisent pas, que ferez-vous?

FOLVILLE.

Alors je ferai.... des comédies.

FIRMIN.

Dans ce cas, monsieur, donnez-moi mon compte, c'est-à-dire un certificat; dans l'état où sont vos finances, il y aurait conscience à rien exiger de plus.

FOLVILLE.

Comment! tu veux me quitter? Je n'entends pas cela; et je prétends bien que tu continues à vivre avec moi.

FIRMIN.

A mourir, dites donc: car au régime où vous m'avez réduit, je veux être pendu si j'ai plus de temps à vivre qu'une pièce nouvelle.

FOLVILLE.

Tu as un fonds d'esprit naturel; tu m'aideras, et je veux t'apprendre à rimer une ariette, comme nos faiseurs d'opéra-comiques.

FIRMIN.

Moi, poëte!

FOLVILLE.

Je ne dis pas cela.

FIRMIN.

Et moi, je dis que vous auriez dû laisser là toutes ces balivernes où il n'y pas de l'eau à boire....

FOLVILLE.

Il n'y a que cela, au contraire.

FIRMIN.

Tenez, monsieur, vous avez beaucoup d'esprit, à ce qu'ils disent; car pour moi....

FOLVILLE.

Tu ne m'en parais pas bien convaincu.

FIRMIN.

Entendons-nous.

FOLVILLE, *écoutant.*

Une voiture!.... C'est M. Beaufils, sans doute.

FIRMIN.

Que diable pouvez-vous avoir à faire avec cet original?

FOLVILLE.

N'en dis pas de mal, c'est mon élève, et j'en veux faire un homme d'esprit.

FIRMIN.

Je ne mourrai donc pas sans avoir vu un miracle.

FOLVILLE.

Je traite avec lui une opération de finance d'un genre tout-à-fait neuf.

FIRMIN.

Prenez-y garde: dans ce genre, les plus bêtes sont ordinairement les plus fins. (*Il annonce.*) Monsieur Beaufils.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FOLVILLE, BEAUFILS, *dans un costume d'une élégance ridicule.*

FOLVILLE.

Bonjour, mon cher Beaufils.

BEAUFILS.

Salut à monsieur de Folville.

FOLVILLE, *le regardant.*

Je vous fais mon compliment: vous vous formez tous les jours; et je vois avec plaisir que vous profitez de mes leçons.

BEAUFILS.

Comment trouvez-vous le costume?

FOLVILLE, *l'examinant.*

De très bon goût.... votre chapeau comme ça.... vos coudes un peu plus en arrière.... le menton dans la cravate.... à merveille.

BEAUFILS.

Pour la tournure, je suis assez tranquille: la nature a tout fait; c'est l'esprit qui m'embarrasse.

FOLVILLE.

Point du tout: d'ailleurs vous savez la proposition que je vous ai faite hier.

BEAUFILS.

J'y ai bien réfléchi.

FOLVILLE.

Je dois vous communiquer un secret au moyen duquel vous pouvez dès demain être cité pour un des hommes les plus spirituels de Paris.

BEAUFILS.

Vous en êtes sûr?

FOLVILLE.

Le moyen est infaillible.

BEAUFILS.

Mais c'est qu'il est un peu cher, le moyen: deux mille écus....

FOLVILLE.

Remarquez donc qu'il ne s'agit que d'un emprunt pour le remboursement duquel je vous offre toutes les sûretés nécessaires.

BEAUFILS.

Eh bien! je me décide: vous aurez l'argent.

FOLVILLE.

Et vous le secret.

BEAUFILS.

Et je pourrai m'en servir?

FOLVILLE.

Sur-le-champ.

BEAUFILS.

Ce que j'en fais, c'est pour vous rendre service, entendez-vous; car, pour de l'esprit, j'en ai assez... sans qu'on s'en doute: mais comme je suis à la veille de me marier avec une demoiselle qui en a beaucoup, je ne serais pas fâché d'en avoir trop.

FOLVILLE.

Vous n'aurez besoin que d'une seule leçon; et, puisque notre marché est conclu, je puis d'avance vous dire en quoi mon secret consiste.

BEAUFILS.

Voyons un peu cela.

FOLVILLE.

D'abord, comme vous dites fort bien, vous avez plus d'esprit qu'on ne pense.

BEAUFILS.

Beaucoup plus; et je dois le savoir mieux qu'un autre, puisque je suis toujours là pour m'écouter.

FOLVILLE.

Il ne vous manque que des idées, de la réflexion, et du jugement.

BEAUFILS.

Voilà tout.

FOLVILLE.

Et, pour peu que vous eussiez avec cela une manière de vous exprimer à-la-fois pure, élégante et facile....

BEAUFILS.

Je passerais tout de suite pour un homme d'esprit, j'en suis sûr.

FOLVILLE.

Je ne puis rien vous donner de tout cela, parceque c'est uniquement l'affaire de la nature et de l'éducation; mais je puis vous offrir un moyen de vous en passer.

BEAUFILS

Beau secret vraiment! il y a trente ans que je le possède.

FOLVILLE.

Oui, mais tout le monde est dans la confidence, et c'est ce qu'il s'agit d'éviter.

BEAUFILS.

Comment faire?

FOLVILLE.

A Paris, écoutez-moi bien, les réputations ne s'acquièrent pas, il faut les conquérir; une seule conversation où vous aurez brillé, dans un cercle choisi, quelques traits de vous que l'on puisse citer, en voilà plus qu'il ne faut pour vous faire un nom.... Vous avez de la mémoire?

BEAUFILS.

J'apprendrais par cœur le Code civil.

FOLVILLE.

Dans ce cas le succès est immanquable, puisqu'il ne s'agit plus que de retenir une conversation que je vous ai faite d'avance.

BEAUFILS.

Il faudra donc que je fasse les demandes et les réponses?

FOLVILLE.

Pas du tout, en vous la remettant par écrit, je vous indiquerai en deux mots les moyens de vous en servir.

BEAUFILS.

C'est fort bien : maintenant voyons un peu quelle garantie vous m'offrez pour le remboursement.

FOLVILLE.

Une hypothèque bien solide.

BEAUFILS.

Sur une maison?

FOLVILLE.

Fi donc! le feu peut y prendre.

BEAUFILS.

C'est vrai : sur une terre peut-être?

FOLVILLE.

Non ; ma fortune est en portefeuille.

BEAUFILS.

J'entends : quelques bons papiers à terme?

FOLVILLE.

Justement! des papiers sur une maison bien connue.

BEAUFILS.

Marché conclu : je cours chercher votre argent.... A propos.... je vais me marier, comme je vous disais, et je voudrais bien avoir par-dessus le marché un petit compliment en forme de déclaration.

FOLVILLE.

Vous l'aurez.

BEAUFILS.

Faites-moi une déclaration sentimentale, entendez-vous : mon vrai genre c'est le pathétique ; les dames de Beaugenci assurent que j'ai des larmes dans la voix.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

FOLVILLE, *seul.*

Voilà ce qui s'appelle un coup de partie : mes dettes étaient le seul obstacle difficile à vaincre, le voilà surmonté... mais Beaufils se contentera-t-il d'une délégation sur le produit de mes ouvrages?... en tous cas, j'ai la ressource de mon oncle; une fois persuadé que j'ai renoncé au théâtre, il sera ma caution, je le connais : à moins pourtant qu'il ne découvrît.... Bah! c'est impossible.

SCÈNE VI.

FOLVILLE, MADAME DE VERSEC, DORVAL.

DORVAL.

Eh bien! mon ami, tu es encore là? le jour s'avance cependant; et tu ne songes pas qu'il ne te reste qu'une heure pour faire tes preuves de sagesse.

FOLVILLE.

C'est plus qu'il n'en faut, mon oncle; vous me verrez bientôt dans l'arène, armé de toutes pièces; mes adversaires seront battus, l'innocence triomphera, et ma chère Henriette sera le prix du vainqueur.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME DE VERSEC, DORVAL.

DORVAL.

Le coquin se moque de nous.

MADAME DE VERSEC.

De vous, mon frère, c'est probable; mais de moi, je voudrais qu'on s'en avisât.

DORVAL.

Il y a des gens qui s'avisent de tout : quoi qu'il en soit, ma sœur, vous voilà tout-à-fait prononcée contre ce pauvre Victor.

MADAME DE VERSEC.

Êtes-vous déja d'un autre avis? cela ne m'étonnerait pas, vous avez tant de caractère!

DORVAL.

Je tiens à mon opinion aussi long-temps que je la crois bonne; et si véritablement il allait nous prouver....

MADAME DE VERSEC.

Qu'il ne fait plus de dettes, quand j'ai en main la note de ses créanciers; qu'il ne va plus chez cette dame de Fintal, quand je viens de surprendre un billet d'elle, que j'ai remis à ma nièce; qu'il ne fait plus de comédie, quand à l'instant même on vient de vous dire le titre de sa pièce, et de vous indiquer le théâtre où l'on doit incessamment la jouer.

DORVAL.

Si le fait est vrai, je le saurai bientôt de la manière la plus positive, et je tiendrai ma parole; Folville n'aura

pas ma fille; mais ne peut-on la lui refuser sans la donner à ce M. Beaufils dont vous vous êtes mis en tête de faire mon gendre?

MADAME DE VERSEC.

Mon dieu, mon frère, je sais mieux que vous ce qu'il faut à ma nièce; j'ai été mariée trois fois, et je puis répondre par expérience qu'une femme en mariage est d'autant plus heureuse que son époux....

DORVAL.

Est plus sot peut-être....

MADAME DE VERSEC.

Pas précisément, mais plus simple du moins; rappelez-vous combien votre femme était heureuse avec vous.

DORVAL.

Je m'en souviens avec plaisir, mais vous me permettrez de n'en pas tirer la même conséquence : après tout, je n'ai vu votre protégé qu'une fois.

MADAME DE VERSEC.

C'est un garçon d'une naissance très distinguée; son père était receveur des tailles à Vendôme; il est très riche, encore plus économe; il a un ton parfait; et je ne le proposerais pas à ma nièce, si je n'étais pas décidée pour mon compte à renoncer à l'hymen.

DORVAL.

Tudieu, quel sacrifice!

MADAME DE VERSEC.

Vous me trouveriez donc bien téméraire d'oser prétendre à me remarier?

DORVAL.

Non; c'est votre mari, ma sœur, que je trouverais téméraire.

MADAME DE VERSEC.

Cette réflexion est de bien bon goût, il faut en convenir.... Mais que veut madame? (*Entre une marchande de modes.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UNE MARCHANDE DE MODES.

LA MARCHANDE.

Je desirerais parler à M. de Folville.

MADAME DE VERSEC, *à son frère, à part.*

C'est quelque créancier. (*Haut.*) Il est sorti: de quoi s'agit-il, madame?

LA MARCHANDE.

Je venais lui présenter la note des fournitures que je lui ai faites.

MADAME DE VERSEC.

Mais madame n'est-elle pas marchande de modes?

LA MARCHANDE.

Pour vous servir, madame.

MADAME DE VERSEC.

Alors je ne vois pas bien quelles fournitures....

LA MARCHANDE.

Toutes choses du dernier goût: des chapeaux, des voiles, des schals.

DORVAL.

Pour monsieur de Folville?

LA MARCHANDE, *finement.*

Pour son compte.

MADAME DE VERSEC.

Ah! oui, j'entends.... et vous, mon frère?

DORVAL.

Je devine à-peu-près.

LA MARCHANDE, *avec volubilité.*

On peut se dispenser de regarder mon mémoire, je ne surferais pas à un enfant : d'ailleurs ma maison est connue, et pour le goût, la nouveauté, sur-tout pour l'invention, j'ose me vanter de n'avoir pas de rivales.

DORVAL.

Pour l'invention?

LA MARCHANDE.

Oui, monsieur; je suis l'auteur du rézil vénitien, du corset à la valaisanne, du bonnet à la créole : il n'est pas que vous n'ayez vu des capotes à l'invisible.

DORVAL.

Oui, j'ai vu la caricature.

LA MARCHANDE.

Eh bien! c'est à moi que l'on doit cette idée.

DORVAL.

La laideur vous doit des remerciements.

LA MARCHANDE.

L'amour m'en doit peut-être davantage. La beauté ne cherche pas toujours les regards; et vous m'avouerez qu'il est quelquefois très agréable de pouvoir passer sans être vue.

MADAME DE VERSEC.

Vous songez à tout, madame la marchande.

LA MARCHANDE.

Avec un peu d'expérience....

MADAME DE VERSEC, *à la marchande.*

Revenons à votre affaire: M. de Folville est sorti pour l'instant, et comme il est possible qu'il ne rentre pas de

la journée, si vous voulez me suivre, j'acquitterai votre mémoire.

LA MARCHANDE.

Madame est trop bonne; je ne venais pas pour cela; mais comme on a toujours besoin de ses fonds dans le commerce....

MADAME DE VERSEC.

Sans doute. (*Bas à son frère.*) Cette pièce est convaincante, et je veux, pour raison, qu'elle reste entre mes mains.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE IX.

DORVAL, *seul.*

Allons, il n'y a plus moyen de penser à donner sa fille à ce garçon-là; poëte, prodigue, et libertin! c'est aussi trop de défauts à-la-fois. Voici ma fille: affermissons-la dans sa résolution.

SCÈNE X.

DORVAL, HENRIETTE.

DORVAL.

Te voilà bien rêveuse, mon enfant; tu ne parais pas encore bien décidée... Folville...

HENRIETTE.

Je l'abhorre.

DORVAL.

Tant pis! c'est encore là une manière d'aimer.

HENRIETTE.

Non pas pour moi, je vous en assure, mon père; et, s'il faut vous parler franchement, je vous dirai qu'il y a long-temps que j'aurais rompu avec mon cousin, si je n'avais craint de vous déplaire.

DORVAL.

Ah! c'est pour moi....

HENRIETTE.

Tout-à-fait, mon père: je vous entends toujours faire son éloge; vous ne vous plaisez qu'avec lui; vous ne riez qu'avec lui; vous le citez à tout propos comme un modèle d'esprit, de franchise, de courage; je voyais bien que je vous désobligerais en y renonçant.

DORVAL.

C'est une attention bien délicate, bien généreuse; mais entendons-nous pourtant. Ton cousin est un fort aimable garçon, et, pour mon compte, je l'aime assez parce-qu'il m'amuse, ne doute de rien, et se moque de tout le monde; tout cela est fort bien pour moi, qui ne veux pas l'épouser : mais je n'en suis pas moins tout prêt de convenir avec toi que cet aimable garçon-là ferait un très mauvais mari; d'abord, il ne t'aime pas.

HENRIETTE.

Pardonnez-moi: la haine ne me rend point injuste; je sais fort bien qu'il m'aime, mais sa conduite....

DORVAL.

Ah! pour sa conduite, elle est détestable.

HENRIETTE.

Très légère au moins: on aura beau me dire qu'il aime ses parents, qu'il a des amis....

DORVAL.

A la bonne heure! mais cette humeur querelleuse qui lui a valu certaines affaires....

HENRIETTE.

Sur cet article-là, mon père, vous n'êtes pas de bonne foi; et vous oubliez que vous m'avez dit cent fois qu'à sa place vous en eussiez fait autant.

DORVAL.

Oui morbleu! mais il est sans ordre, criblé de dettes.

HENRIETTE.

Tous les jeunes gens ont ce malheureux défaut.

DORVAL.

Et pis que tout cela; cette manie de rimailler, cette rage de comédie.

HENRIETTE.

Voilà ce qui est affreux, puisqu'il sait que cela vous déplaît; il assure, il est vrai, qu'il y a renoncé.

DORVAL.

C'est là où je t'attendais; car je ne sais pas si tu t'aperçois que nous avons insensiblement changé de rôle, et que je l'attaque, moi qui l'aime, tandis que tu le défends, toi qui l'abhorres.

HENRIETTE.

Je le défends! vous m'avez donc bien mal entendue.

DORVAL.

Quoi qu'il en soit, tu seras plus sûre de ton fait, quand tu sauras que ce mauvais sujet à qui j'avais promis ta main sous la seule condition de renoncer à sa théâtromanie, en est plus entiché que jamais.

HENRIETTE.

Cela est-il bien vrai, mon père?

DORVAL.

Dans une heure je t'en fournirai la preuve.... Je ne te parle pas du billet de madame de Fintal.

HENRIETTE.

Le voilà, et je dois....

DORVAL.

Tu ne sais pas ce qu'il contient?

HENRIETTE.

Je le devine trop bien : et c'est en présence de vous et de ma tante que je veux le confondre; en attendant, mon père, je vous prie de lui signifier....

DORVAL.

Le voici, annonce-lui toi-même ta résolution; en auras-tu le courage?

HENRIETTE.

Sans doute je l'aurai, mon père.

DORVAL.

Je vais de mon côté procéder en forme contre le coupable. (*Il sort.*)

HENRIETTE, *seule.*

Affectons une indifférence dont mon cœur est encore si loin!

SCÈNE XI.

FOLVILLE, HENRIETTE.

FOLVILLE.

Ah! vous voilà, ma chère Henriette?

HENRIETTE.

Votre chère Henriette! je vous prie, monsieur, de prendre avec moi un ton plus convenable.

FOLVILLE.

Eh! quel autre ton peut me convenir mieux que celui de l'amant le plus tendre?

HENRIETTE.

Mais celui de l'homme le plus indifférent, par exemple, afin de ne pas donner plus qu'on ne vous accorde.

FOLVILLE.

Je vois, ma cousine, que vous vous rangez du côté de l'injustice: vous me condamnez aussi sans m'entendre; mais je vous attends aux preuves.

HENRIETTE.

Épargnez-vous la peine d'en chercher; je me contente de celles que j'ai acquises: et, pour terminer un entretien qui me fatigue, je vous préviens que j'ai promis à mon père et à ma tante, que je me suis promis à moi-même d'accepter la main de M. Beaufils.

FOLVILLE.

Beaufils!... Impossible.... Vous voulez rire?

HENRIETTE.

Rien n'est plus sérieux.

FOLVILLE.

Ma petite cousine n'en fera rien.

HENRIETTE.

Mon petit cousin pourra s'en convaincre aujourd'hui même.

FOLVILLE.

Vous ne savez donc pas que ce Beaufils.... (*à part.*) (Ne manquons point à notre parole.) Mais d'ailleurs la promesse que vous m'avez faite!...

HENRIETTE.

Je la tiens.

FOLVILLE.

Je vois que votre père....

HENRIETTE.

Je laisse là vos torts avec mon père ; ils auraient pu m'empêcher d'être à vous : c'est votre conduite envers moi qui me décide à en épouser un autre.

FOLVILLE.

Ma conduite envers vous?.... Que voulez-vous dire?

HENRIETTE, *en sortant.*

Que je dois vous épargner une conversation moins intéressante pour vous que certaines correspondances.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

FIRMIN, FOLVILLE.

FOLVILLE.

Que certaines correspondances !.... Qu'est-ce que cela signifie? Et ce rival ! c'est le dernier que j'aurais soupçonné... Elle a beau dire, elle ne l'épousera pas, et je l'attends comme les autres à l'explication.

FIRMIN, *d'un air effaré.*

Eh ! monsieur, pour cette fois nous pouvons plier bagage ; tout est perdu : votre oncle sait que vous avez fait une comédie, comment on la nomme, à quel théâtre on la joue; il connaît le directeur, et lui écrit en ce moment pour avoir des informations secrètes.

FOLVILLE.

De qui sais-tu cela?

FIRMIN.

D'André, son valet-de-chambre, qui doit lui-même porter la lettre.

FOLVILLE.

Diable! cela devient sérieux... Après tout je n'ai pas dit que la pièce fût de moi.

FIRMIN.

Votre bouche ne l'a dit à personne, mais votre amour-propre l'a fait deviner à tout le monde.

FOLVILLE.

C'est que, vois-tu, mon ami, c'est une pièce en trois actes et en vers... un vrai diamant.

FIRMIN.

Vous voilà bien riche avec un pareil bijou.

FOLVILLE.

Tout peut s'arranger encore; tu vas suivre André, tu lui escamoteras la lettre.

FIRMIN.

Ah! bien oui: il est aussi fin que moi.

FOLVILLE.

Ne peux-tu l'arrêter quelque part?

FIRMIN.

Dans un cabaret, c'est possible; mais il faudrait payer la dépense, et je n'ai pas le sou.

FOLVILLE.

Va toujours, empare-toi d'André, fais-lui grande chère; j'enverrai ou j'irai moi-même te tirer d'embarras.

FIRMIN.

Vous m'y laisserez, j'en suis sûr.

FOLVILLE.

Réponds-moi d'André pendant une demi-heure, et je me charge du reste.

FIRMIN.

Allons, je me dévoue; je vais le conduire ici près, au Cerceau d'or, et j'en sortirai quand il plaira à Dieu.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

FOLVILLE, *seul.*

Quelle crise! et comment s'en tirer? ce Beaufils est mon rival; s'il refuse de me prêter de l'argent, impossible de remplir mon engagement avec ma tante : si mon oncle découvre mon secret, il ne me pardonnera pas; ma cousine elle-même prend parti contre moi... Ne perdons pas courage... j'aperçois notre homme, le sac sous le bras, c'est déja bon signe.

SCÈNE XIV.

BEAUFILS, FOLVILLE

BEAUFILS.

J'apporte les six mille francs, en bons louis bien pesés.

FOLVILLE.

Mille remerciements, M. Beaufils. *(Il va pour prendre le sac que l'autre retire.)*

BEAUFILS.

Voyons d'abord vos effets pour le remboursement.

FOLVILLE.

Les voici. (*lui présentant un cahier roulé.*)

BEAUFIS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

FOLVILLE.

Une comédie de moi, que l'on joue dans quelques jours, et sur le produit de laquelle je vous rembourserai.

BEAUFILS.

Si ça vous est égal, j'aime mieux l'hypothéque d'une maison, au risque du feu.

FOLVILLE.

Songez donc...

BEAUFILS.

Je songe que si vous n'avez pas d'autre garantie à me donner, je remporte mon sac. D'ailleurs j'y ai bien réfléchi; la conversation peut manquer son effet, et je me trouverais plus pauvre en espèces, sans être plus riche en esprit.

FOLVILLE, *après avoir réfléchi avec inquiétude.*

Eh bien! écoutez; je vais vous faire une proposition superbe: ce n'est plus le produit de la pièce que je vous propose, c'est la pièce elle-même; l'auteur n'est pas connu, je puis vous mettre en nom, et vous assurer par là toute la gloire d'un succès, qui mettra le comble à la réputation d'esprit que je me suis engagé à vous faire.

BEAUFILS.

Eh! mais cela se présente mieux.

FOLVILLE.

Sans compter qu'en qualité d'auteur, vous avez dès aujourd'hui vos entrées au spectacle.

BEAUFILS.

Attendez donc: j'aurai le produit, les entrées, et la réputation... Touchez là, mon cher, le sac est à vous, et la comédie est à moi: voyons maintenant la conversation.

FOLVILLE.

Je vais la chercher. (*à part en sortant.*) Envoyons délivrer Firmin, payer mes créanciers, et prévenir bien vite au théâtre.

SCÈNE XV.

BEAUFILS, *seul.*

Je ne suis pas fâché d'être auteur; ça va me donner dans le monde un fier relief... Oui, mais si, par malheur, ma comédie... Ça c'est vu quelquefois; qu'on y prenne garde, je ne plaisante pas moi; et si l'on s'avisait de siffler ma piéce, le public ne périrait que de ma main.

SCÈNE XVI.

FOLVILLE, BEAUFILS.

FOLVILLE.

Voici votre conversation, bien lisiblement écrite.

BEAUFILS, *regardant les papiers l'un après l'autre.*

Je saurai cela sur le bout de mon doigt, dans un quart d'heure; mais, comme je vous disais, je ne peux pas faire à moi tout seul les demandes et les réponses.

FOLVILLE.

Deux mots d'instructions vont vous mettre au fait:

dans un cercle on ne parle guère que de trois choses, de la pluie et du beau temps, des spectacles, et des femmes. De la pluie et du beau temps, vous vous en tirerez aussi bien qu'un autre.

BEAUFILS.

Bien mieux même, car j'ai chez moi un baromètre.

FOLVILLE.

Seulement, pour fixer tout d'un coup l'attention sur vous, et vous donner un air d'instruction, vous pourrez ajouter, en parlant de la chaleur qu'il fait depuis quelques jours: Vraiment, il ne fait pas plus chaud sous l'équateur.

BEAUFILS.

Sous quoi?

FOLVILLE.

Sous l'équateur ou sous la ligne équinoxiale; c'est un terme de géographie.

BEAUFILS.

A qui le dites-vous? je ne sais que cela.

FOLVILLE.

Venons aux spectacles.

BEAUFILS.

Voilà le difficile.

FOLVILLE.

Rien de plus aisé, au contraire. Tout ce que vous avez à dire, dans ce cas, se borne à deux mots: de quelque ouvrage, de quelque acteur que l'on parle, prononcez hardiment: C'est divin! ou bien: C'est détestable! A votre choix; et ne sortez pas de là.

BEAUFILS.

Je n'en sortirai pas.

FOLVILLE.

Quant aux femmes...

BEAUFILS.

Ah! pour les femmes, il n'y a pas besoin de me souffler; c'est moi qui en remontre aux autres. Demandez comment on m'appelle à Beaugenci : l'Irrésistible.

FOLVILLE.

Fort bien ; mais on ne réussit pas par les mêmes moyens auprès des belles de tous les pays. Voici, près des nôtres, la marche que vous avez à suivre. Quand la conversation tombera sur cet intéressant sujet, saisissez le moment; et si vous pouvez débiter, sans vous laisser interrompre, la tirade que je vous ai transcrite, votre succès est sûr.

BEAUFILS.

Qu'est-ce que vous avez donc mis dans cette tirade?

FOLVILLE.

C'est un petit résumé de nos romans les plus à la mode.

BEAUFILS.

Allons donc; il n'y a pas douze lignes.

FOLVILLE.

C'est que j'ai ôté les avant-propos, les préfaces, les notes, les descriptions, les invraisemblances, le pathos, et le galimatias; mais les pensées y sont toutes, soyez tranquille.

BEAUFILS.

Avec ces manières-là, les imprimeurs ne feraient pas fortune.

FOLVILLE.

Il faut encore vous prévenir d'une chose; si par ha-

sard la conversation se prolonge et sort de son cadre ordinaire...

BEAUFILS.

Je m'en irai.

FOLVILLE.

Point du tout : dans ce cas, vous avez la ressource du trait.

BEAUFILS.

Du trait?

FOLVILLE.

On appelle trait une repartie vive et piquante. Dans les grandes extrémités, c'est un moyen de salut. J'ai un de mes amis, un jeune homme un peu... comme vous, qui vit sur un bon mot depuis dix ans.

BEAUFILS.

Avec trois ou quatre, j'en aurai pour toute ma vie

FOLVILLE.

Vous en trouverez là plusieurs qui ne sont point encore connus au Marais; quant à la manière de les amener, rien de plus aisé; il ne s'agit que d'attendre ou de placer dans la conversation le mot qui doit amener le trait.

BEAUFILS.

J'entends; c'est comme au vaudeville.

FOLVILLE.

Justement: par exemple, le mot *parvenu* revient à tout moment dans la conversation; sitôt qu'on le prononcera, vous prendrez la parole, et vous placerez, sur *les parvenus*, la plaisanterie charmante qui se trouve sous le nº 3, et ainsi des autres.

BEAUFILS.

Me voilà au fait; soyez tranquille... Mais à propos, et ma déclaration?

FOLVILLE.

Vous la trouverez au bas de cet écrit.

BEAUFILS.

Bon! (*à part.*) Je m'en vais bien vite étudier ma conversation, et je reviens faire une visite à ma prétendue. (*revenant.*) Ah çà, j'ai mes entrées au théâtre?

FOLVILLE.

Le directeur est prévenu; vous n'aurez qu'à vous nommer.

BEAUFILS.

Beaufils de Baugenci, et je passe... c'est commode.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

FOLVILLE, *seul.*

Et nous, allons de ce pas dresser nos dernières batteries.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

DORVAL, MADAME DE VERSEC, HENRIETTE.

MADAME DE VERSEC.

M. Beaufils m'a fait annoncer sa visite; je suis sûre, ma nièce, que vous en serez charmée.

HENRIETTE.

Je ne crois pas, ma tante.

MADAME DE VERSEC.

Il n'a rien de commun avec votre cousin, je vous en avertis.

DORVAL.

Rien du tout, c'est bien vrai.

MADAME DE VERSEC.

Un esprit simple, ingénu, un maintien noble et décent, une tournure...

DORVAL.

Tout-à-fait originale.

MADAME DE VERSEC.

Faites-y bien attention; vous verrez qu'il ne dit rien comme un autre; je ne vous parle pas de sa personne, vous allez en juger.

DORVAL.

Pour sa personne, je n'en réponds pas; mais du reste...

MADAME DE VERSEC.

On voit bien, mon frère, que vous n'avez pas la moindre idée de la beauté antique; consultez les artistes, ils vous diront que M. Beaufils a le plus beau profil grec...

DORVAL.

Je ne lui trouve pas l'air grec, du tout, du tout.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, FIRMIN.

MADAME DE VERSEC.

Que nous veut mons Firmin?

FIRMIN.

Je venais rendre compte à mon maître des commissions qu'il m'a données.

DORVAL.

Et quelles sont ces commissions?

FIRMIN.

De rassembler ses créanciers, et de lui amener un notaire.

MADAME DE VERSEC.

Assembler ses créanciers! à quoi bon?

FIRMIN.

C'est ce que j'ai dit.

DORVAL.

Il veut se donner le plaisir de les voir en masse: et ce notaire?

FIRMIN.

Il sera ici dans un moment.

MADAME DE VERSEC.

Vous verrez qu'il s'agit de quelque arrangement usuraire avec ses créanciers.

FIRMIN, *annonçant.*

M. Beaufils.

HENRIETTE.

Quelle entrevue!

DORVAL.

De la résolution, ma fille!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, BEAUFILS.

BEAUFILS, *se donnant des airs ridicules.*

Mademoiselle, puis-je me flatter que vous daignerez encourager l'espoir que l'on a donné à mon amour, et que vous ne repousserez pas l'offre d'une main que je mets à vos genoux?

MADAME DE VERSEC, *à Dorval, à part.*

N'est-ce pas très joliment tourné?

DORVAL.

Je n'aime pas trop cette main qu'il met aux genoux.

HENRIETTE.

Mais, monsieur...

DORVAL

Pour éviter à ma fille une première réponse, je vous dirai, monsieur, qu'elle m'a laissé le maître de lui choisir un époux, et qu'en conséquence je vous accepte pour gendre.

BEAUFILS, *à part.*

Ah diable! je ne m'attendais pas que le beau-père... N'importe. (*haut.*) Certainement, cher beau-père, l'aveu de votre amour...

DORVAL.

Tout au plus celui de ma fille.

BEAUFILS,

Ça va sans dire... l'aveu, dis-je, de cet amour va me

permettre tous les sentiments avec lesquels... avec lesquels...

DORVAL.

J'ai l'honneur d'être...

BEAUFILS.

Ça peut finir comme ça.

HENRIETTE, *à part, à sa tante.*

Ah! ma tante, j'aurai bien de la peine à me décider.

MADAME DE VERSEC, *à part, à Henriette.*

Ne voyez-vous pas qu'il est timide? (*haut.*) Donnez des siéges.

BEAUFILS, *à part; il tire sa conversation, qu'il regarde à la dérobée.*

Si je pouvais amener ma conversation.

MADAME DE VERSEC.

Depuis que monsieur est à Paris, il va sans doute fréquemment aux spectacles.

BEAUFILS, *à part.*

Elle va m'embrouiller; çà ne commence pas par-là.

DORVAL.

Comment! que dites-vous?

BEAUFILS, *embarrassé.*

Ce n'est rien... c'est qu'il fait si chaud.

DORVAL.

Mais non, le temps me semble bien rafraîchi.

BEAUFILS.

C'est votre âge qui fait ça. Ah! mon dieu, je suis sûr que vous trembleriez sous la barre équinoxiale. (*à part.*) J'ai bien ramené cela.

DORVAL, *riant.*

Sous la ligne, vous voulez dire?

BEAUFILS.

La ligne, la barre, c'est bien la peine de disputer... Vous me parliez de spectacles tout-à-l'heure.

DORVAL.

Ma sœur vous demandoit si vous y alliez souvent?

BEAUFILS, *à part.*

M'y revoilà. (*haut.*) Je n'en sors pas.

MADAME DE VERSEC.

C'est le passe-temps des gens d'esprit.

BEAUFILS.

C'est le mien.

DORVAL.

On a donné dernièrement Athalie, vous y étiez, sans doute; que pensez-vous de cet ouvrage?

BEAUFILS.

Détestable!

DORVAL.

Comment! détestable? le chef-d'œuvre de Racine.

BEAUFILS.

Il n'y a pas de Racine qui tienne; détestable, vous dis-je, et je ne sors pas de là.

DORVAL.

Quand vous parleriez d'un mélodrame, vous ne vous expliqueriez pas avec plus de légèreté.

BEAUFILS.

Le mélodrame, ah! c'est différent, divin, monsieur, divin!

DORVAL.

Comment pourrez-vous prouver?...

BEAUFILS.

Je ne prouve rien; divin, et je ne sors pas de là.

MADAME DE VERSEC.

Cette opinion, mon frère, est celle de beaucoup de gens comme il faut. Chaque siècle brille d'un éclat différent; le nôtre est le siècle du calembourg et du mélodrame.

DORVAL.

Je lui en fais mon compliment.

MADAME DE VERSEC.

Votre père, M. Beaufils, vous a recommandé à mes soins; ils vous seront utiles dans ce pays, pour vous mettre en garde contre un sexe qu'il est si difficile et si nécessaire de connaître.

BEAUFILS, *à part.*

Je tiens ma tirade. (*Haut, du ton d'un homme qui récite.*) Je la connais cette belle moitié du genre humain, chargée par la nature d'effeuiller des roses sur le chemin de la vie.

MADAME DE VERSEC.

Charmant!...

BEAUFILS.

De la vie.... on s'est long-temps trompé sur sa véritable destination.... Mais, grace au ciel, sur ce point, comme sur tant d'autres, nous avons redressé les idées de nos pères; les femmes, en vivant dans les souterrains, en méditant sur le bord des torrents, en faisant ensuite quelques campagnes chez les Musulmans, en apprendront bien mieux tous les devoirs de filles, d'épouses, et de mères, et la société recueillera les fruits de l'éducation sensitive.

DORVAL.

Ce qu'il dit là n'a pas le sens commun; mais ce n'est pourtant pas bête.

HENRIETTE.

C'est bien pis.

MADAME DE VERSEC, *à Henriette.*

Comment trouves-tu qu'il parle?

HENRIETTE.

Comme un roman, ma tante.

BEAUFILS, *à part.*

Les voilà dans l'admiration!

DORVAL.

Ce que vous me dites là me semble admirable; mais je voudrais savoir comment vous êtes parvenu à vous former?...

BEAUFILS.

Parvenu! avez-vous dit; arrêtez donc: j'ai quelque chose là-dessus.

DORVAL.

Sur quoi?

BEAUFILS.

Sur *parvenu;* je m'en vais lancer le trait: recommencez un peu votre phrase, et restez sur *parvenu....*

DORVAL, *bas à sa sœur, on se lève.*

Mais, ma sœur, c'est décidément un sot que ce monsieur, et de la pire espèce encore.

MADAME DE VERSEC.

Mon Dieu, mon frère, il faut l'entendre.

DORVAL.

Ce n'est pas facile.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Monsieur, je me rends à vos ordres.

DORVAL.

De quoi s'agit-il?

LE NOTAIRE.

De votre contrat de mariage.

DORVAL.

De mon contrat?

LE NOTAIRE.

Voilà sans doute la future? elle est un peu jeune, n'importe.

(*Il chante.*)

Ne savons-nous pas que Titon
Rajeunit auprès de l'Aurore.

DORVAL.

Vous chantez fort bien pour un notaire, mais vous ne savez ce que vous dites. Qui vous envoie?

LE NOTAIRE.

Firmin, votre laquais.

MADAME DE VERSEC, *à Dorval.*

Ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie tout-à-fait aimable de votre neveu.

HENRIETTE.

C'est à moi directement que l'insulte s'adresse.

BEAUFILS.

Il n'y a pas d'insulte à cela: c'est une petite attention

de sa part; et puisque mademoiselle m'aime, que je l'aime, que nous avons le consentement mutuel de nos parents réciproques, je ne vois pas ce qui empêcherait...

MADAME DE VERSEC.

Il a raison, ma nièce; et, si vous voulez, nous commencerons à l'instant même.

HENRIETTE.

Sans ce dernier trait, je n'aurais jamais pu m'y résoudre; mais cet indigne procédé a fixé ma résolution.

DORVAL.

Moi, je suis d'avis qu'on l'entende: nous l'avons promis.

MADAME DE VERSEC.

Tout est entendu. M. le notaire, achevez le contrat.

LE NOTAIRE.

Remplissons d'abord les blancs: la demoiselle se nomme?

MADAME DE VERSEC.

Louise-Henriette Dorval.

LE NOTAIRE.

Et le futur?...

(*Beaufils s'approche et va parler, lorsque Folville paraît, passe devant lui, et dicte au notaire.*)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, FOLVILLE, FIRMIN.

FOLVILLE, *au notaire.*

Victor de Folville.

BEAUFILS.

N'écrivez pas cela: c'est moi qui me marie, et je m'appelle Raoul-Sigismond.

FOLVILLE.

Vous avez là des noms superbes?

MADAME DE VERSEC.

Ah çà, monsieur, voulez-vous bien vous retirer d'ici?

DORVAL.

A moins qu'il ne veuille signer comme parent de la future.

FOLVILLE.

Comme époux.

HENRIETTE.

D'une autre, j'y consens.

FOLVILLE.

Je ne demande qu'un moment d'explication, et si tout le monde ici (monsieur excepté) n'est pas content de ce que j'ai à dire, je laisse le champ libre à Raoul-Sigismond.

DORVAL.

On ne peut guère lui refuser sa demande; qu'en dis-tu, ma fille?

HENRIETTE.

Si tout le monde le veut....

BEAUFILS.

Pas du tout; je m'y oppose.

FOLVILLE, *l'écartant vigoureusement.*

J'écarte l'opposition.... tout le monde est ici contre moi; et je vais prouver que j'ai raison contre tout le monde, ce qui d'ailleurs m'arrive assez souvent.

DORVAL.

Il est modeste, c'est toujours ça!

FOLVILLE, *à M. Dorval.*

A quelle condition, mon oncle, m'avez-vous promis la main de ma cousine?

DORVAL.

A une condition que tu n'as pas remplie; et ta pièce que l'on répète en ce moment?

BEAUFILS.

Ah! bien oui, sa pièce: elle n'est pas de lui.

DORVAL.

Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir: j'ai écrit au directeur.

FOLVILLE.

Je vous apporte sa réponse.

DORVAL, *lisant.*

Hum!... Hum!... la pièce en répétition à notre théâtre, dont vous desirez connaître l'auteur, est de M. Beaufils de Beaugenei.... De vous?

BEAUFILS.

De qui donc?

DORVAL.

Vous avez fait une comédie?

BEAUFILS.

En trois actes et en vers, seulement: du Corneille tout pur.

DORVAL.

Dans le genre du *Menteur*, peut-être?

BEAUFILS.

Il n'y a point de mensonge; la pièce est à moi, vous me verrez sur l'affiche.

DORVAL.

A la bonne heure.

HENRIETTE.

Expliquez-nous aussi, mon cousin, le but de votre correspondance journalière avec madame Fintal.

FOLVILLE.

Moi, je ne lui écris jamais.

HENRIETTE.

Vous répondrez du moins à ce billet.

FOLVILLE, *à Henriette.*

Daignez l'ouvrir.

DORVAL.

Tu n'oses pas..... donne! (*il lit.*) Me direz-vous, mon cher Folville, pourquoi, depuis trois semaines, je n'entends plus parler de vous, même par écrit? Je conçois tout le charme de la société de la petite cousine du Marais, du bon homme Dorval, et de haute et puissante dame de Versec....

MADAME DE VERSEC.

C'est assez, mon frère: les impertinences de cette coquette ne font rien à l'affaire; (*à Folville*) mais nous avons des dettes?

FOLVILLE, *lui remettant des papiers.*

Dont voici les quittances.

MADAME DE VERSEC, *après examen.*

Il en manque une?

FOLVILLE.

Impossible.

MADAME DE VERSEC.

Pas même celle d'une certaine marchande de modes, dont j'ai moi-même ce matin acquitté le mémoire?

FOLVILLE.

Quoi! vous avez payé? je ne le souffrirai pas; non vraiment! ce n'est pas dans l'ordre; et la corbeille de noces regarde le futur.

HENRIETTE.

Comment?

FOLVILLE.

Pardonnez à ma confiance fondée sur mon amour et sur votre justice; mais j'étais si sûr de mon fait, que j'avais fait d'avance toutes mes dispositions.

HENRIETTE.

Il faut en convenir, mon père, il avait raison contre nous tous.

DORVAL.

Je suis esclave de ma parole, je donne mon consentement.

MADAME DE VERSEC.

Je ne puis refuser le mien; mais, pour mon compte, j'aimerais mieux M. Beaufils pour époux.

FOLVILLE.

Et vous, ma cousine?

HENRIETTE, *tendrement.*

Je ne veux pas être la plus entêtée.

FOLVILLE, *au notaire.*

Écrivez M. le notaire : Victor de Folville.

BEAUFILS.

C'est fort agréable en vérité (*à Folville*). Je vais dire...

FOLVILLE, *à part, à Beaufils.*

Si vous dites que vous m'avez prêté de l'argent, je dirai à quelle condition.

BEAUFILS.

Je vois bien qu'il faut en passer par là : ce qui me console, c'est qu'il me rendra l'argent, et que je suis bien sûr de ne jamais rendre l'esprit.

(*Pendant que Beaufils se consulte, tous les acteurs ont quitté la scène.*)

(*Se retournant pour parler à Dorval.*)

Je veux bien consentir... Eh bien! où sont-ils donc?... c'est honnête, en vérité! allons, c'est décidé, je quitte Paris immédiatement après le succès de ma pièce : je ne puis décemment pas partir avant; car il est probable que le public voudra me voir : les acteurs m'amèneront de force sur la scène ; alors je prendrai la parole, et je dirai: Messieurs, la pièce que vous avez eu le bon esprit d'applaudir est mon premier ouvrage. Vos suffrages m'encouragent à en acheter :... je veux dire à en mériter de nouveaux; et si, comme je le pense, vous êtes satisfaits... faites-en part à vos connaissances.

FIN DE M. BEAUFILS.

NOTE.

Estimez les ouvrages par les succès! cette farce a eu plus de représentations que les plus belles compositions dramatiques de l'époque. Il est vrai que Closel, sous la figure de *Beaufils*, offrait dans ce rôle une caricature si folle, si burlesque de la bêtise provinciale, qu'il était aisé de prévoir que la pièce, achevée une première fois, obtiendrait tous les honneurs, ou plutôt toutes les faveurs de la vogue.

LE MARIAGE

DE M. BEAUFILS,

OU

LES RÉPUTATIONS D'EMPRUNT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 27 AOUT 1807.

M. Beaufils avait obtenu un succès de vogue qu'une centaine de représentations n'avait pas épuisé. *Le Mariage de M. Beaufils*, que l'on va lire, fut loin d'être aussi heureux. Je suis fâché de n'être pas ici de l'avis du grand maître, le public; mais il me semble que dans le jugement qu'il a porté sur ces deux ouvrages, il n'a pas distribué sa justice avec toute l'impartialité qui le caractérise: la pièce à laquelle il a fait l'accueil le plus flatteur est la moins bonne à tous égards.

L'intrigue du *Mariage de M. Beaufils* est beaucoup moins faible que celle de la première pièce que j'ai donnée sous ce nom: le caractère de *Cécilia-Régina-Desroches*, caractère commun à l'époque où cette comédie fut écrite, n'était point, comme celui de Beaufils, la folle caricature d'un personnage imaginaire: et le ridicule de cette *sensiblerie* que je traduisais sur la scène, avait ses modèles connus dans la société.

Le *Mariage de M. Beaufils* était la suite de *la Conversation faite d'avance*. En général, les *suites* ne réussissent pas sur notre théâtre; soit que le premier ouvrage ait enlevé la fleur du sujet, soit que la curiosité publique ait besoin d'être excitée par des caractères et par des personnages nouveaux. Je ne connais dans les annales du théâtre que le *Mariage de Figaro*, suite du *Barbier de Séville*, qui ait été mieux accueilli que l'ouvrage premier du nom. Il est vrai d'ajouter que le Mariage de Figaro est le chef-d'œuvre de l'Aristophane français.

PERSONNAGES.

M. BEAUFILS.	M. Closel.
MADAME CÉCILIA-RÉGINA-DESROCHES.	Mlle Molière.
FOLVILLE, neveu de madame de Versec.	M. Firmin.
MADAME DE VERSEC.	Mme Pélicier.
FIRMIN, valet de Folville.	M. Armand.
DORIMOND, directeur de théâtre.	M. Walville.
Un notaire, personnage muet.	

La scène se passe chez madame de Versec.

LE MARIAGE

DE Mr BEAUFILS.

COMÉDIE.

SCÈNE I.

MADAME DE VERSEC, FOLVILLE, FIRMIN.

MADAME DE VERSEC.

Mon neveu, je vous ai fait prier de passer chez moi, pour vous parler d'un projet au succès duquel j'attache beaucoup d'importance.

FOLVILLE.

Parlez, ma chère tante, je vous écoute.

MADAME DE VERSEC.

Vous connaissez l'intérêt que je prends à M. Beaufils?

FOLVILLE.

Il est tout naturel.

MADAME DE VERSEC.

Je voulais qu'il épousât ma nièce; vous l'avez emporté sur lui, et je ne m'en plains pas, puisqu'il est vrai que vous rendez votre femme très heureuse; je ne l'aurais pas cru.

FOLVILLE.

Avec le temps, on me rendra justice.

MADAME DE VERSEC.

Je n'en tiens pas moins à l'idée de marier notre jeune homme, et je suis à la veille d'y réussir.

FOLVILLE.

A quelle heureuse mortelle destinez-vous sa main?

MADAME DE VERSEC.

A une femme de votre connaissance, envers qui vous avez de grands torts à réparer.

FOLVILLE.

Je cherche.... Devines-tu, Firmin?

FIRMIN.

Non, monsieur; madame désigne trop de monde, on ne peut y reconnaître personne.

FOLVILLE.

Tu fais de l'esprit, je crois?

MADAME DE VERSEC.

En un mot, il est question de madame Cécilia-Régina Desroches.

FOLVILLE.

Comment! elle se plaint de moi?... L'ingrate! Mais, ma tante, autant qu'il m'en souvient, vous ne pouviez pas la souffrir, cette dame Régina.

MADAME DE VERSEC.

Votre femme m'avait inspiré des préventions contre elle; mais j'ai lu son roman de l'*Éducation mélancolique*, et l'ouvrage m'a réconcilié avec l'auteur.

FOLVILLE.

C'est un bien bon livre.... (*à part*, *à Firmin.*) je m'en vante.

MADAME DE VERSEC.

Je me suis liée avec elle, Beaufils l'a vue; la gloire

littéraire qu'ils se sont acquise, l'un par sa comédie, et l'autre par son roman, ont commencé une liaison que l'hymen couronnera bientôt, si vous n'y mettez obstacle.

FOLVILLE.

Moi, ma tante, m'opposer au mariage de M. Beaufils et de madame Régina! je paierais pour le voir.

MADAME DE VERSEC.

Votre femme a ses raisons pour le desirer, et moi j'ai les miennes. Ainsi je puis espérer, mon neveu, que vous servirez Beaufils auprès de celle que je lui destine, et que vous m'aiderez dans le dessein que j'ai formé de conclure leur mariage aujourd'hui même.

FOLVILLE.

Ma tante, dussé-je étouffer de rire une heure après, je m'y emploierai de tout mon pouvoir.

MADAME DE VERSEC, *en sortant.*

Madame Desroches est chez moi, je vais la disposer à recevoir l'aveu que Beaufils se prépare à lui faire.

SCÈNE II.

FOLVILLE, FIRMIN.

FOLVILLE.

Connais-tu rien de plus divertissant, Raoul Sigismond Beaufils épousant Cécilia-Régina Desroches, et chacun d'eux apportant à l'autre, pour dot, un ouvrage et une réputation d'emprunt?

FIRMIN.

Cela serait gai, si c'était connu; mais vous ne voulez pas.

FOLVILLE.

J'ai promis le secret, je dois le garder; mais tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûte.

FIRMIN.

Je sais qu'avec votre délicatesse vous me faites perdre mes billets de spectacle, qui ont fait jusqu'ici la meilleure partie de mes gages.

FOLVILLE.

Plains-toi, je te le conseille, lorsque moi-même, pour ne pas manquer à la parole que j'ai donnée, je suis menacé de perdre quinze ou vingt mille livres de rente.

FIRMIN.

Comment cela?

FOLVILLE.

Tu sais que pour faire consentir mon oncle Dorval à mon mariage avec sa fille, j'ai été forcé de renoncer à mon titre d'auteur.

FIRMIN.

Eh bien! vous voilà marié, votre but est rempli.

FOLVILLE.

Tu sais aussi que M. Folville, mon autre oncle, est arrivé d'Espagne; mais ce que tu ne sais pas, c'est que ce M. Folville a pour les réputations littéraires autant de passion que son frère a d'antipathie, et qu'il a déclaré qu'il laisserait sa riche succession à celui de ses parents qui ferait, dans cette carrière, le plus d'honneur à la famille.

FIRMIN.

Vous portez son nom, vous n'avez qu'un cousin pour rival, et vos derniers succès vous assurent une victoire complète.

FOLVILLE.

Oui, s'il m'était permis de m'en prévaloir. Examine un peu ma position. J'ai fait dans ma vie cinq ou six comédies plus ou moins tombées, dix volumes de romans qui n'ont eu de réputation qu'à la foire de Leipsick et dans les Colonies. Je fais donner une pièce sous le nom d'un sot, elle est prônée comme un prodige. Amoureux un moment, sans trop savoir pourquoi, de la femme de Paris la plus riche en ridicules, je cède au desir de lui en donner un de plus, et je mets son nom à la tête d'un roman que je publie; on crie au chef-d'œuvre, et l'ouvrage, en six mois, est à la troisième édition; tu m'avoueras que c'est jouer de malheur.

FIRMIN.

Vous n'aimez plus la dame, vous avez payé Beaufils; ma foi, monsieur, à votre place, je rentrerais dans mes propriétés.

FOLVILLE.

Cela ne peut se faire que de leur aveu: le moyen de l'obtenir?

FIRMIN.

Le moyen?.... il s'agit de le chercher: quinze ou vingt mille livres de rente en valent bien la peine.

FOLVILLE.

Mon oncle Folville m'aime déja beaucoup, et s'il me voyait l'objet de la faveur publique, il est bien certain...

FIRMIN *rêve pendant que Folville parle.*

Voulez-vous me donner carte blanche, je m'engage à déterminer M. Beaufils et sa tendre future à résigner entre vos mains leurs prétentions littéraires?

FOLVILLE.

Oui, si tu peux en venir à bout sans rompre leur mariage, car j'y tiens beaucoup.

FIRMIN.

En l'accélérant au contraire.

FOLVILLE.

Et sans rien exiger de moi qui compromette ma discrétion.

FIRMIN.

Rien, que de vous rendre à leur prière. J'entends, je crois, M. Beaufils; il ne m'a pas vu souvent, et il est utile à mes projets qu'il ne fasse pas avec ma figure une plus ample connaissance.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

FOLVILLE, BEAUFILS, *un gros bouquet à la main.*

FOLVILLE.

Comme vous voilà fleuri, mon cher Beaufils!

BEAUFILS.

C'est un bouquet que les garçons de théâtre viennent de m'apporter en l'honneur de mon succès.

FOLVILLE.

Je vous en fais mon compliment.

BEAUFILS.

Je ne m'aveugle pas; je sais qu'au fond vous êtes pour quelque chose dans l'ouvrage; mais, sans vanité, c'est à moi seul que la réussite en est due; je vous le dis entre nous, sans les changements que j'ai faits dans les noms

des personnages, la pièce n'allait pas au second acte.

FOLVILLE.

Vous croyez?

BEAUFILS.

J'en suis sûr: demandez-le au public en particulier. Mais cela ne m'empêche pasde convenir que vous avez ajouté, par-ci par-là, quelques petites choses dont la pièce avait besoin.

FOLVILLE.

Entre autres l'action, l'intrigue, le nœud, le dialogue et les vers.

BEAUFILS.

A la bonne heure; mais vous avouerez que le reste m'appartient.

FOLVILLE.

Je dois en convenir. C'est une terrible chose qu'une première représentation! vous avez dû beaucoup souffrir?

BEAUFILS.

Moi! point du tout; j'étais si sûr de mon affaire, que je me suis mis au balcon pour voir passer ma pièce. Il est vrai que j'ai fait quelques petits sacrifices pécuniaires.

FOLVILLE.

Avec un ouvrage comme le mien, comme le vôtre je veux dire, vous pouviez vous épargner ces précautions.

BEAUFILS.

Tenez, mon ami, il n'y a rien de mieux que de bien payer pour être bien servi; je voulais aller aux nues, m'y voilà.

FOLVILLE.

Depuis quelque temps bien des auteurs en tombent.

BEAUFILS, *finement.*

Voulant dire par-là qu'on ne sait d'où ils viennent! mais on ne dira jamais ça de moi; on sait toujours d'où vient un homme qui a de l'argent.

FOLVILLE.

A propos.... j'ai encore un compliment à vous faire: vous allez, dit-on, vous marier?

BEAUFILS.

Mon père me tourmente; il craint de voir s'éteindre en moi l'espoir de sa race.

FOLVILLE.

Ce serait un meurtre; celle que vous avez choisie fait le plus grand honneur à votre jugement.

BEAUFILS.

Comme je suis décidé à suivre la carrière des lettres, j'ai vu tout de suite qu'il fallait m'associer à une femme qui fût dans le cas de m'entendre et de m'aider dans l'occasion. Vous connaissez l'ouvrage de madame Régina?

FOLVILLE.

Un peu, et l'auteur aussi.

BEAUFILS.

C'est là ce que j'appelle du sentiment; j'ai pleuré à verse dès la préface.

FOLVILLE.

Diable! prenez-y garde; il est dangereux d'être aussi sensible.

BEAUFILS.

Puisque vous connaissez mon amante, dites-moi un peu, pour réussir auprès d'elle, comment dois-je m'y prendre?

FOLVILLE.

Mais.... il n'y a qu'une manière! Madame Régina, pour le moment, a deux grandes passions, les arts et la mélancolie; ayez toujours l'exclamation à la bouche et la larme à l'œil.

BEAUFILS.

C'est convenu: j'aurai toujours l'exclamation à l'œil et la larme à la bouche; mais pour plus de sûreté, parlez-lui de moi; vous savez mieux qu'un autre ce que je vaux: on m'a long-temps pris....

FOLVILLE.

Sans doute.

BEAUFILS.

Et sans vous la méprise durerait encore.

FOLVILLE.

Je n'ai d'autre mérite que d'avoir développé le vôtre: la poudre était là, je n'ai fait qu'approcher l'étincelle.

BEAUFILS.

Voulant dire par-là que j'ai inventé la poudre.... De quoi riez-vous?

FOLVILLE.

Je ris de votre nouveau tic: depuis quelques jours votre mot favori n'est plus, *je ne sors pas de là;* c'est, *voulant dire par-là.*

BEAUFILS.

On est bien aise de faire voir qu'on a de la pénétration.

FOLVILLE.

Qui est-ce qui doute de la vôtre?... Mais je ne perds point de temps pour vous servir, et je vais presser de tout mon pouvoir un hymen sur lequel tout Paris a les yeux.

SCÈNE IV.

BEAUFILS, *seul.*

J'avais bien raison de répéter depuis dix ans à mon père : Envoyez-moi à Paris, je suis fait pour Paris, mon vrai cadre c'est Paris; il balançait, le bon homme : il n'y a pas six mois que j'y suis arrivé, ma réputation est faite, et je suis au moment d'épouser une femme... Que dis-je, une femme !...

SCÈNE V.

BEAUFILS, DORIMOND.

DORIMOND.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

BEAUFILS.

Ah ! c'est vous, mon cher directeur; eh bien ! nous avons eu un assez beau succès, j'espère, et je ne vous plaindrais pas, si vous aviez beaucoup d'ouvrages comme celui-là.

DORIMOND.

La pièce a fait plaisir; mais il y a eu des murmures dans quelques endroits que j'ai notés.

BEAUFILS.

Pas du tout, pas du tout; ces murmures-là c'était de l'admiration concentrée, je m'y connais.

DORIMOND.

Cependant, monsieur, j'ai entendu deux ou trois coups de sifflet.

BEAUFILS.

Vous l'avez rêvé: je n'ai rien entendu, et je me vante d'avoir des oreilles.

DORIMOND.

Quoi qu'il en soit, je viens vous demander quelques petits changements que je crois très nécessaires.

BEAUFILS, *avec un grand embarras.*

Plait-il?... Que dites vous?... A moi des changements? (*à part.*) Ah! mon dieu, Folville est parti.... (*haut.*) Je ne change jamais, monsieur; ce qui est dit est dit.

DORIMOND.

Mais il y a des fautes matérielles qui nous ont échappé aux répétitions; par exemple, dans la première scène vous mettez dans la bouche de la comtesse quatre vers féminins de suite.

BEAUFILS.

Comment! vous ne voyez pas? Je l'ai fait exprès; c'est une femme qui parle, il est bien naturel qu'elle dise des vers féminins.

DORIMOND.

C'est une plaisanterie, et vous savez que les lois de la poésie exigent....

BEAUFILS.

J'ai fait mon droit, et je connais les lois mieux que vous; mais la poésie a ses licences, n'est-il pas vrai? Eh bien! j'en use.

DORIMOND, *montrant le manuscrit.*

Est-ce par licence aussi que vous avez laissé ce vers qui n'a point de rime?

BEAUFILS.

Cherchez bien, la rime est quelque part.

DORIMOND.

Et deux autres qui n'ont pas la mesure?

BEAUFILS.

C'est possible, voyez-vous; depuis qu'on se sert de nouvelles mesures, ça m'embrouille.

DORIMOND.

De ces deux-ci.... l'un est trop long et l'autre trop court.

BEAUFILS.

Eh bien! l'un va pour l'autre, et à la fin le compte s'y trouve.

DORIMOND.

Je vois que vous vous amusez; mais j'ai à vous faire une demande plus sérieuse: j'ai consulté un de mes amis, un médecin de notre comité, homme d'un goût parfait, il est d'avis qu'il faut absolument que vous consentiez à une coupure.

BEAUFILS, *s'éloignant avec effroi.*

Qu'appelez-vous une coupure?

DORIMOND.

Elle est indispensable.

BEAUFILS.

Votre médecin est un sot avec sa proposition.

DORIMOND.

La suppression qu'il propose ne nuira pas du tout à l'action.

BEAUFILS.

A l'action de qui, à l'action de quoi?

DORIMOND.

De la pièce.

BEAUFILS.

Parlez donc!.... Je verrai tout cela à tête reposée.... laissez-moi le manuscrit.

DORIMOND.

Je vous engage, M. Beaufils, à cultiver le beau talent que vous avez reçu de la nature et à vous consacrer entièrement à Thalie.

BEAUFILS.

Encore Athalie! Détestable, vous dis-je, je ne sortirai jamais de là.

DORIMOND.

Le mot est plaisant; avec votre permission j'en ferai cadeau à un de mes confrères qui en fait provision pour son théâtre, et qui est à la veille de manquer, attendu qu'il n'a plus que trois calembourgs en caisse.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

BEAUFILS, RÉGINA, MADAME DE VERSEC.

BEAUFILS, *d'abord seul.*

Il m'embarrasse avec ses changements; comment faire?.... Il me vient une idée.

MADAME DE VERSEC, *à Régina.*

Allons, ma chère, un peu de courage.

RÉGINA, *avec affectation et minauderie dans tout le cours du rôle.*

Ne me quittez pas, je vous prie; je suis d'une timidité! L'idée de me trouver un instant seule avec un jeune homme bouleverse tout mon être.

BEAUFILS.

C'est elle! pourvu que je n'aille pas encore manquer ma déclaration. (*Il marmotte entre ses dents.*)

MADAME DE VERSEC, *à Régina.*

Avancez quelques pas.

RÉGINA.

Voyez comme je suis tremblante!

MADAME DE VERSEC, *à Beaufils.*

Courez au-devant d'elle.

BEAUFILS.

Attendez donc que je prenne mon bouquet. (*à part, à madame de Versec.*) Si je me jetais à genoux, ça ne ferait-il pas bien?

MADAME DE VERSEC.

A merveille!

BEAUFILS, *se jetant brusquement aux pieds de Régina.*

Ce m'est bien doux, madame!...

RÉGINA, *effrayée.*

O ciel!

BEAUFILS.

N'ayez pas peur, c'est moi!... Ce m'est bien doux, dis-je, madame, d'abaisser devant vos appas un front tout rayonnant de lauriers, et d'offrir à la plus aimable des muses, des fleurs cueillies sur cette montagne d'Hippocrène qu'arrose le Parnasse. (*Il se relève tout content.*) Voilà une bonne affaire de faite.

RÉGINA.

Comment répondre dignement à un discours où règne à-la-fois la sensibilité la plus profonde et l'érudition la plus exquise!

Quel que soit l'espoir qui m'anime,
Ah! je l'éprouve en ce moment;
On doit toujours sentir ce qu'on exprime;
Mais on ne peut toujours exprimer ce qu'on sent.

BEAUFILS, *avec enthousiasme.*

Dieu, quelle délicatesse! (*à Régina.*) Mais, entre nous, vous les aviez faits d'avance, pas vrai?

RÉGINA.

C'est l'impromptu du cœur.

BEAUFILS.

Voulant dire par-là que le cœur compose.... charmant!

MADAME DE VERSEC.

Vous ne pouvez plus vous en dédire ni l'un ni l'autre, la déclaration est commencée, vous l'achèverez bien sans moi.

BEAUFILS, *allant à elle, à part.*

Ne vous en allez pas; c'est trop dangereux.

MADAME DE VERSEC.

L'amour n'a rien à craindre entre le respect et l'inno cence.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

BEAUFILS, RÉGINA.

BEAUFILS.

Quoi! madame, vous faites aussi des vers?

RÉGINA.

Hélas! tous les arts ont entouré mon berceau, et je soupirais des romances en essayant la vie.

BEAUFILS.

Si j'osais vous prier de m'en soupirer une.

RÉGINA.

Peut-être devrais-je craindre de hasarder mes faibles essais devant un homme de votre mérite; mais l'amitié a quelques droits de compter sur l'indulgence.

BEAUFILS.

J'en ai beaucoup, comme tous les hommes supérieurs.

RÉGINA.

Pour bien entendre cette romance, il faut me permettre de vous associer un moment à la douloureuse position qui la fit naître.

BEAUFILS, *à part.*

La larme et l'exclamation!.... j'y suis.

RÉGINA.

C'était par une longue soirée d'automne, j'étais seule dans un de ces vieux châteaux....

BEAUFILS.

D'Udoff, de Montenero, je les connais tous.

RÉGINA.

Mon ame était absorbée dans cette vague mélancolie dont les nuages fantastiques pèsent sur l'existence ; vous concevez?....

BEAUFILS.

Dieu, si je conçois !

RÉGINA.

L'oiseau de Minerve semblait m'adresser ses plaintes funèbres à travers ma croisée frémissante, qu'agitaient les noirs autans, et l'astre aimé de la douleur y laissait filtrer ses rayons ; j'inondais de mes larmes le piano dont ma main inattentive faisait lentement retentir les touches mélancoliques.... Tout-à-coup, saisie par une inspiration doublement créatrice, ma voix et ma pensée exhalèrent à-la-fois ces soupirs harmonieux....

BEAUFILS.

Ouf!

RÉGINA.

Premier couplet.

Fiers aquilons, noirs autans
Qui désolez cette rive,
De la fille des torrents
Écoutez la voix plaintive :
Cherchant des sentiers nouveaux
Où je ne sois pas suivie,
C'est au milieu des tombeaux
Que je traverse la vie.

BEAUFILS.

La jolie promenade! et quel plaisir de faire route avec vous! (*Il chante.*)

Heureux, si vous voyez en moi
Votre compagnon de voyage!

RÉGINA.

Deuxième couplet.

Du soleil à mes regards
La lumière est importune ;
Je n'aime que les brouillards,
La nuit, et le clair de lune.
Insensible dans le jour,
Le soir l'ame est attendrie,
Et, sur la foi de l'amour,
Je m'abandonne à la vie.

BEAUFILS.

Quels accents! Je crois entendre l'oiseau des ténèbres.

RÉGINA.

Je me tais et soupire.

BEAUFILS.

Je soupire et me tais. Voyez-vous la larme sympathique? la voyez-vous?

RÉGINA.

Oui, nos ames s'entendent, je le crois, je le sens;.... mais, mon jeune ami, détournons un entretien où mon cœur trouve trop de charmes pour que ma raison n'en soit pas effrayée. Au terme où nous en sommes, monsieur Beaufils, je crois pouvoir vous donner une marque de confiance qui vous prouvera le cas que je fais de vos talents. Mon libraire vient de m'envoyer à corriger cette épreuve de la troisième édition de mon roman; il me demande quelques additions, quelques notes; mais je ferais dix ouvrages nouveaux plutôt que d'ajouter une ligne à ceux que j'ai faits; je compte sur vous pour me rendre ce service; c'est l'affaire d'un moment.

BEAUFILS, *avec embarras.*

A l'autre! maintenant. (*haut.*) Sans doute, madame, vous ne pouviez mieux vous adresser; mais, à mon tour, (*Il prend son manuscrit.*) j'ai la même prière à vous faire: on me demande d'ajouter, de corriger quelques vers à ma pièce; vous qui les faites si bien et si vite....

RÉGINA.

Très volontiers.

BEAUFILS.

Faisons en même temps l'échange de nos ouvrages et de nos cœurs. (*à part.*) Je m'adresserai à Folville.

RÉGINA.

Mettons en commun la gloire et l'amour. (*à part.*) Heureusement Folville est ici. (*Ils échangent leurs ouvrages.*)

BEAUFILS.

L'échange est fait. Permettez, sensible Régina, que, par un baiser sur cette main divine, j'appuie le sceau.... j'appuie le sceau....

RÉGINA.

Ah! mon dieu, comme vous appuyez! Mais, monsieur Beaufils, je le sens à mon trouble, il faut nous séparer.... Adieu.

BEAUFILS.

Hélas! quand je m'éloigne de la fille des torrents, je me crois l'enfant des déserts.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FOLVILLE, RÉGINA.

RÉGINA, *d'abord seule.*

Oui, sans doute, voilà l'époux qu'il me faut. Tout à-la-fois de la simplicité et du génie, tandis que ce Folville.... mais le voici.

FOLVILLE, *à part, mettant une brochure dans sa poche.*

La drôle d'occupation que me donne là M. Beaufils.

RÉGINA.

Ah! c'est vous, monsieur?

FOLVILLE.

Je vous cherchais, madame.

RÉGINA.

Il est bien temps!

FOLVILLE.

Vous ne sauriez croire avec quelle satisfaction j'ai appris votre union prochaine avec M. Beaufils; c'est l'homme du monde qui vous convient le plus.

RÉGINA.

C'est celui qui vous ressemble le moins.

FOLVILLE.

Vous m'en voulez donc toujours?

RÉGINA.

Je serais bien ingrate, lorsque vous m'avez sauvée du malheur de vous appartenir.

FOLVILLE.

Soyons de bonne foi, je ne vous en ai jamais menacée; mais n'importe, revenons à ce qui vous intéresse. Ma

tante, qui aime beaucoup M. Beaufils, croit ne pouvoir jamais assez tôt lui assurer le don de votre main; elle voudrait qu'aujourd'hui même l'hymen....

RÉGINA.

Je ne me décide pas avec cette précipitation. Il ne m'a fallu qu'un moment pour apprécier l'esprit, le mérite, et l'instruction de ce charmant jeune homme; mais son cœur....

FOLVILLE.

C'est par là qu'il brille. Vous pouvez m'en croire; c'est le garçon le plus sentimental que je connaisse.

RÉGINA.

Excellent juge en fait de sensibilité!

FOLVILLE.

Vous avez vu sa pièce; croyez-vous qu'on puisse peindre le sentiment avec cette vérité, sans en avoir le germe au fond du cœur?

RÉGINA.

Il est vrai que cet ouvrage fait beaucoup d'honneur à son ame.... Vous me faites songer qu'il vient de m'en remettre le manuscrit, en me priant d'y corriger quelques vers; je n'ai pu le refuser; mais je suis si peu maîtresse de mes idées en ce moment....

FOLVILLE.

(*A part.*) Je m'en doutais. (*haut.*) Si vous aviez assez de confiance en mon talent, je pourrais vous éviter....

RÉGINA.

Je ne sais si je dois....

FOLVILLE.

Douteriez-vous de ma discrétion? Il y aurait de l'injustice, j'ai fait mes preuves.

RÉGINA, *lui remettant le manuscrit.*

Tenez, je n'ai point de rancune.

FOLVILLE, *à part.*

Chacun se repose sur l'autre d'un soin dont ils me chargent tous deux; reste à savoir pour qui je travaille.

UN LAQUAIS.

Un huissier demande à parler à madame.

RÉGINA.

Qu'il entre.

FOLVILLE.

Je sors, pour m'occuper de vous.

SCÈNE IX.

RÉGINA, FIRMIN, *en avocat.*

FIRMIN, *d'une voix de fausset.*

Madame ne se nomme-t-elle pas Cécilia-Régina Des... Des.... Des....

RÉGINA.

Desroches.... C'est moi, que demandez-vous?

FIRMIN.

Dans ce cas, à la requête du sieur Bernard Laumont, homme de lettres, je vous somme de comparaître en justice, comme prévenue de violation en matière de dépôt.

RÉGINA.

Je n'entends rien à votre langage.

FIRMIN.

Voici le fait: Mondit sieur Laumont, partant il y a deux ans pour la Russie, déposa chez un notaire le ma-

nuscrit autographe du roman de l'*Éducation mélancolique*, dont il est l'auteur, et dont le sieur Folville et moi, seuls, avons eu connaissance. A son retour il se trouve que le susdit ouvrage a été publié sous votre nom : l'auteur veut avoir justice de ce larcin, et, à ces causes, il a recours au tribunal chargé d'en connaître.

RÉGINA, *troublée.*

Comment, monsieur! il se pourrait.... votre client réclame....

FIRMIN.

La question se réduit à ce point de fait : Êtes-vous ou non l'auteur de l'*Éducation mélancolique?*

RÉGINA.

Certainement je suis....

FIRMIN.

Je vous déclare que voici le manuscrit original que j'ai retiré des mains du notaire, et que je vais de ce pas le déposer au greffe.

RÉGINA, *à part, regardant le manuscrit.*

C'est bien cela! (*haut.*) Je dois vous avouer, monsieur, que je ne suis pas positivement l'auteur de ce livre, et qu'un ami l'a publié sous mon nom.

FIRMIN.

Vous n'en restez pas moins garant envers l'auteur véritable, à moins que par une renonciation publique.... Voyez, madame, décidez-vous : dans une heure je viendrai chercher votre réponse. Je suis votre très humble serviteur. (*à part, en s'en allant.*) Le roman nous reviendra : avisons au moyen de ravoir la comédie.

SCÈNE X.

RÉGINA, *seule.*

Je ne puis en douter, ce Folville m'aura fait cadeau de l'ouvrage d'un autre.... cette aventure va me donner dans le monde un ridicule.... passe encore; mais M. Beaufils.... Il recherche une femme de lettres; il tient sur-tout à ma réputation d'auteur; si j'y renonce, cet époux-là pourra bien m'échapper encore. J'ai eu grand tort de différer....

SCÈNE XI.

RÉGINA, BEAUFILS, MADAME DE VERSEC.

MADAME DE VERSEC.

Ma chère Régina, je vous ramène un homme que vos délais mettent au désespoir.

BEAUFILS.

Madame, il est trop vrai, mon amour ne sait plus où donner de la tête, et j'ai besoin d'éteindre dans l'hymen tous les feux dont je suis susceptible.

RÉGINA.

Que vous êtes pressant!

MADAME DE VERSEC.

Pourquoi retarder son bonheur?

BEAUFILS.

Pourquoi le retarder?

MADAME DE VERSEC.

Vous vous aimez.

BEAUFILS.

Nous nous aimons.

RÉGINA.

Nous nous aimons.

MADAME DE VERSEC.

Rien ne s'oppose à vos vœux.

BEAUFILS.

Nous pouvons disposer de nos deux mains.

RÉGINA.

Si j'étais aussi sûre de votre cœur que de votre esprit...

BEAUFILS.

Jugez de l'un par l'autre!

MADAME DE VERSEC.

J'ai mandé le notaire, je vous en préviens.

BEAUFILS, *à part, à madame de Versec.*

Eh! mais, madame de Versec, vous y allez un peu vite, je ne suis pas prêt encore; il faut connaître les gens avant de les épouser tout-à-fait.

RÉGINA.

Puisqu'on ne peut arrêter vos transports, et que votre amour ne veut pas laisser respirer ma pudeur, il faut bien consentir.

FIRMIN *entre travesti en marin.*

Pardon, si j'entre sans me faire annoncer. Avec la permission de ces dames, j'aurais un mot à dire à monsieur Beaufils.

BEAUFILS.

A moi?

MADAME DE VERSEC, *sortant avec Régina.*
Très-volontiers. Nous vous attendons chez moi.

SCÈNE XII.

FIRMIN, BEAUFILS.

FIRMIN, *d'un ton brutal qu'il conserve dans toute la scène.*
Me connaissez-vous, monsieur?

BEAUFILS.
J'ai vu votre figure quelque part; mais je ne suis pas bien sûr de l'endroit.

FIRMIN.
Je vais aider votre mémoire : je me nomme Courmer; je suis capitaine de brûlot, et je viens vous demander raison de l'insulte que vous m'avez faite.

BEAUFILS.
Prenez-garde à ce que vous dites, monsieur; je n'insulte que les gens à qui je parle, et voilà les premiers mots que je vous adresse de ma vie.

FIRMIN.
Vous m'avez insulté en mettant sur le théâtre un personnage de mon nom, de mon état, et de mon caractère.

BEAUFILS.
Il est vrai qu'il y a dans ma pièce un pirate qui s'appelle comme vous.

FIRMIN.
C'est moi.

BEAUFILS.
Un écumeur de mer, ivrogne et brutal.

FIRMIN.

C'est moi.

BEAUFILS.

Un aventurier, qui vient on ne sait d'où, et qui vit Dieu sait comment.

FIRMIN.

C'est moi, vous dis-je, tout le monde m'a reconnu.

BEAUFILS.

Écoutez donc, monsieur; ce n'est pas ma faute si vous ressemblez à un mauvais sujet; je vous assure que je ne savais pas....

FIRMIN.

Terminons: l'insulte est faite, vous savez la réparation qu'elle exige.

BEAUFILS.

Dites-le franchement, j'aime mieux m'arranger que d'avoir un procès.

FIRMIN.

Point d'arrangement. Choisissez vos armes, l'épée, le sabre ou le pistolet.

BEAUFILS.

Vous osez me provoquer en duel!... Ah! si j'avais des témoins.

FIRMIN.

Vous choisirez les vôtres, c'est l'usage; mais convenons d'abord de nos faits: à quelle arme vous battez-vous?

BEAUFILS.

Apprenez, monsieur, que je me bats.... quand je me bats.... Mais je ne me bats qu'avec mes amis.

FIRMIN.

Dans ce cas, touchez là, je suis des vôtres; et comme,

après tout, en ma qualité d'offensé j'ai le droit d'imposer les conditions du combat, je vous déclare que je serai dans une heure au bois de Vincennes.

BEAUFILS.

Vous irez donc en voiture?

FIRMIN.

Si ce délai vous paraît trop court, mettons deux heures; vous seriez peut-être bien aise de faire quelques dispositions testamentaires.

BEAUFILS.

Faire mon testament!.... Qu'est-ce que ça signifie? Veut-on m'assassiner?

FIRMIN.

Dieu m'en préserve! mais comme il faut absolument qu'un de nous deux n'en revienne pas.

BEAUFILS.

Ce sera moi, parbleu; car je veux être pendu si j'y vais.

FIRMIN.

Dans ce cas, vous m'obligerez de venir vous chercher moi-même. Je serai ici dans une heure avec mes armes et mes témoins.

BEAUFILS.

Puisque vous le prenez sur ce ton, je m'en vas vous prouver....

FIRMIN.

La menace ne m'épouvante pas.

BEAUFILS.

Je ne vous menace pas du tout; je veux seulement que vous sachiez....

FIRMIN.

Je sais que l'honneur exige que je vous tue, et cela dans une heure ; voilà mon dernier mot.

BEAUFILS.

Il est joli votre dernier mot.... Quand je vous dis....

FIRMIN, *sortant.*

Je ne vous écoute plus que les armes à la main.

BEAUFILS.

Dans ce cas vous êtes sûr de ne jamais m'entendre.

SCÈNE XIII.

BEAUFILS, FOLVILLE.

BEAUFILS, *d'abord seul.*

C'est un enragé qu'un homme comme ça !.... mais qu'est-ce que ça me fait ?.... Ce n'est pas moi.... (*à Folville qui entre.*) Mon cher ami, vous savez que vous êtes l'auteur de ma pièce ?

FOLVILLE.

J'ai fourni quelques idées ; mais au fond elle vous appartient.

BEAUFILS.

Non vraiment ! elle est à vous tout entière.

FOLVILLE.

Je vous l'ai promis, je n'en conviendrai jamais.

BEAUFILS.

Si fait, si fait, il faut en convenir, entre nous du moins : je m'en vas vous dire pourquoi. Vous savez bien qu'il y a un marin dans votre pièce ?

FOLVILLE.

Oui vraiment; c'est un caractère parfait et d'après nature; j'en connais le modèle.

BEAUFILS.

Et moi aussi je le connais; il sort d'ici.

FOLVILLE.

Ah! c'est drôle!

BEAUFILS.

Pas du tout.

FOLVILLE.

Qu'est-il venu faire?

BEAUFILS.

Il est venu me demander raison.

FOLVILLE.

C'est juste, et je m'y attendais; il faut la lui rendre.

BEAUFILS.

Vous sentez bien, mon cher Folville, que cela vous regarde, car enfin vous êtes l'auteur?

FOLVILLE.

Non pas! je vous ai cédé l'ouvrage, et vous devez en avoir les charges et les bénéfices: vous avez du courage?

BEAUFILS.

Infiniment. Il n'a tenu qu'à moi d'avoir dix affaires dans ma vie; mais, voyez-vous, j'ai de la répugnance à verser le sang humain; cela tient à mes principes. D'ailleurs la justice veut que vous vous battiez pour moi: mais, quoique vous ayez tort, je prendrai l'événement en mon nom et sur mon compte.

FOLVILLE.

C'est impossible! si je suis blessé?

BEAUFILS.

Je me mettrai au lit jusqu'à ce que vous soyez rétabli.

FOLVILLE.

Mais si je suis tué?

BEAUFILS.

Impossible, vous tirez si bien le pistolet!

FOLVILLE.

J'enlève un œuf à cinquante pas.

BEAUFILS.

Jugez donc! notre homme est gros comme ça. Vous le tuerez dix fois pour une, et ça me fera beaucoup d'honneur.

FOLVILLE.

Sans doute, avec un peu d'aide, on peut se faire une réputation de bravoure, comme une réputation d'esprit; mais cette fois je ferais un marché de dupe. Vous êtes connu pour l'auteur de la pièce, vous avez eu la gloire du succès, vous devez avoir l'honneur de vous battre.

BEAUFILS.

Partageons: je garde la gloire, et je vous cède l'honneur.

FOLVILLE.

Je suis revenu des vanités de ce monde.

BEAUFILS.

Vous avez beau dire, je prouverai devant témoins que je ne suis pas l'auteur de la pièce.

FOLVILLE.

Comment ferez-vous?

BEAUFILS.

Je parlerai.

FOLVILLE.

C'est bien quelque chose; mais on croira que vous le faites exprès, et l'on dira que vous jouez bien votre rôle.

BEAUFILS.

Je ferai voir que je ne sais seulement pas l'orthographe.

FOLVILLE.

Belle preuve! On vous citera beaucoup de confrères qui n'en savent pas davantage.

BEAUFILS.

Je ferai demain ma déclaration dans tous les journaux.

FOLVILLE.

Je verrai alors ce que j'aurai à faire. (*à part.*) C'est quelque tour de Firmin, allons nous consulter avec lui. (*haut.*) Si vous m'en croyez, mon cher Beaufils, vous vous tirerez de cette affaire en galant homme; voici madame Régina. Je vous laisse avec elle; la présence de la beauté qu'on aime est le présage de la victoire.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

RÉGINA, BEAUFILS.

RÉGINA.

M. Beaufils, je viens de voir entrer le notaire chez madame de Versec: tandis qu'ils préparent ensemble cette chaîne indissoluble qui doit unir nos belles destinées, j'ai voulu vous pressentir sur une résolution....

BEAUFILS.

J'ai aussi à vous faire part d'une réflexion que j'ai faite.

RÉGINA.

La carrière des lettres que nous courons tous deux est bien brillante.

BEAUFILS.

On ne peut pas plus brillante.

RÉGINA.

Mais, pour une femme, elle est semée d'épines.

BEAUFILS.

Vous en êtes quitte pour quelques piqûres.

RÉGINA.

(*A part.*) Il ne consentira pas. (*haut.*) Les épigrammes, les bons mots, pleuvent sur nous de toutes parts.

BEAUFILS.

Ça ne tue pas, les bons mots; mais pour nous autres hommes....

RÉGINA.

Vous pouvez repousser le ridicule par le succès, et l'insulte par le courage.

BEAUFILS, *à part.*

C'est clair, elle n'aime que ma réputation.

RÉGINA.

Je vous l'avouerai, M. Beaufils, depuis que je vois en vous l'homme de ma vie, toutes mes idées sont devenues des sentiments; ce qu'en moi l'on appelle esprit me paraît la chose la plus ridicule du monde; et je suis décidée à me démettre entièrement de ma qualité d'auteur.

BEAUFILS.

Quelle heureuse sympathie! Apprenez, sensible Régina, que votre projet est le mien, et que je suis décidé à rayer pour jamais mon nom de la liste des hommes célèbres.

RÉGINA.

Renonçons à la postérité.

BEAUFILS.

Entendons nous; il y a postérité et postérité. Voulant dire par-là....

RÉGINA.

Taisez-vous, méchant.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME DE VERSEC, UN NOTAIRE.

MADAME DE VERSEC.

Voici votre contrat: signez, et que le ciel protège, pour la première fois, l'union de deux beaux esprits.

BEAUFILS, *signant.*

Le ciel peut bénir notre mariage sans faire d'exception en notre faveur.

RÉGINA, *signant.*

En prenant votre nom, j'ose vous répondre, M. Beaufils, qu'il ne sera jamais imprimé... que dans mon cœur...

BEAUFILS.

Comme c'est délicat.... Voulant dire....

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, FOLVILLE.

MADAME DE VERSEC.

Arrivez donc, mon neveu; vous devez signer aussi comme témoin.

FOLVILLE.

Très volontiers, je n'ai jamais rien écrit pour monsieur et pour madame avec plus de plaisir.

RÉGINA.

M. Folville, j'ai encore une grace à vous demander.

BEAUFILS.

J'ai la même prière à vous faire.

FOLVILLE.

De quoi s'agit-il?

RÉGINA.

En prenant le titre d'épouse, je renonce à celui d'auteur.

BEAUFILS.

Le génie a trop d'envieux et je crains les beaux esprits.

FOLVILLE.

On ne dira pas que vous avez peur de votre ombre.

BEAUFILS.

Voulant dire par-là....

FOLVILLE.

Tout ce que vous voudrez.

RÉGINA.

Vous avez beaucoup écrit, M. de Folville: un roman de plus ou de moins ne peut vous faire aucun tort, prenez le mien sur votre compte.

FOLVILLE.

Madame, en vérité....

BEAUFILS.

Vous n'êtes pas à cela près d'une comédie, la mienne est charmante; avouez que vous l'avez faite.

FOLVILLE, *à part, à Beaufils.*

C'est fort bien! Mais ce diable d'homme....

BEAUFILS.

Songez donc que vous enlevez un œuf à cinquante pas.

RÉGINA.

Je doutais si peu de votre obligeance, que j'ai déja fait passer aux journaux ma déclaration.

BEAUFILS, *écrivant.*

Et voici la mienne en bon français. On se tue à faire de l'esprit, et moi tout bêtement je veux vivre. (*il lui remet un écrit.*)

FOLVILLE, *regardant l'écrit.*

En bon français! Vous vous vantez; n'importe, me voilà décidé.

MADAME DE VERSEC.

Mais expliquez-moi donc pourquoi vous renoncez tous deux....

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, FIRMIN, *entrant.*

FIRMIN.

Il y a là-bas un homme noir qui demande madame, et un homme à moustaches qui demande monsieur.

RÉGINA, *à Folville.*

C'est un monsieur Laumont; vous entendez: il s'agit du roman; c'est maintenant votre affaire, monsieur de Folville.

BEAUFILS, *à Folville.*

C'est le capitaine Courmer; allez vite, mon cher; mettez-lui deux balles dans la cervelle, pour qu'il se souvienne de moi.

FOLVILLE.

Firmin, dis à ces messieurs qu'ils peuvent s'en retourner; nous n'avons plus besoin d'eux.

FIRMIN.

C'est une affaire faite, les voilà partis. (*Il fait un geste vers la porte.*)

BEAUFILS.

Comment donc! est-ce que par hasard?....

FOLVILLE.

De quoi servirait une explication; nous savons tous trois à quoi nous en tenir, n'est-il pas vrai? Quelques jours de renommée, achetée peut-être par des années de chagrin, voilà tout ce que vous perdez en me rendant mes droits, tandis que, par le même moyen, j'acquiers un peu de gloire, beaucoup de fortune, et, ce qui vaut mieux que

tout cela, l'affection d'un bon parent qui veut, pour la rareté du fait, enrichir un poëte. Croyez-moi, rien de plus aisé que de se faire une réputation d'emprunt; mais rien de plus difficile que de la soutenir.

BEAUFILS.

A la bonne heure; tout ce que j'y vois, adorable Régina, c'est que nous sommes bien faits l'un pour l'autre, et que nous allons nous offrir à l'hymen dans le modeste éclat de notre candeur primitive.

FIN DU MARIAGE DE M. BEAUFILS.

NOTE.

On se souvient encore de l'imitation parfaite avec laquelle mademoiselle Molière reproduisit, dans le rôle de Maria-Régina Desroches, l'affectation de sensibilité, le Marivaudage romantique, et le jargon doulourcux qui régnaient alors dans une certaine classe de femmes, dont quelques hommes solitaires ne perpétueront pas l'espèce. Telle était l'illusion produite par l'excellente comédienne de l'Odéon, que chacun croyait encore voir agir et parler sur la scène le modèle sentimental dont l'auteur avait ébauché le portrait.

L'HOMME
AUX CONVENANCES.
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 13 AVRIL 1808.

Saisir un simple ridicule au moment où l'Europe retentissait de nos victoires; chercher ce ridicule dans les nuances les plus déliées des mœurs sociales; exiger d'hommes qui ne connaissaient plus qu'une brillante servitude, et pliaient la tête sous le joug glorieux qu'ils chérissaient; exiger, dis-je, qu'ils vissent avec intérêt et avec plaisir l'imitation dramatique d'un travers qui appartient à une société paisible et à une monarchie tempérée par des chansons, c'était une faute; et j'ai dû apprendre, par le peu de succès de *l'Homme aux convenances*, que le premier devoir de l'auteur dramatique est d'observer son siècle, de connaître ce qu'il estime ou ce qu'il rejette.

Cette pièce n'obtint de succès qu'à la lecture: à la scène, le caractère principal, celui d'un homme entièrement asservi à l'usage, disparaissait au milieu de ces grands mouvements de l'Europe, où toutes les coutumes se bouleversaient, où tout prenait une nouvelle forme, où les ambitions étaient trop hautes et les jeux de la fortune trop communs, pour que les convenances minutieuses de la vie sociale ne parussent pas sans vérité et conséquemment sans intérêt.

Le besoin de *faire comme les autres* a donné naissance, en France, à ce ridicule, très réel, dont j'ai eu la maladresse d'offrir l'image à la seule époque où il avait presque entièrement disparu. Dans aucune société on n'a vu un aussi

grand nombre d'hommes sacrifier aux convenances leurs opinions, leurs devoirs, leurs plaisirs, et leurs affections. Peuple imitateur, sociable et facile, nous étions et nous sommes redevenus féconds en individus effacés, comme dit Sterne, en hommes qui vivent dans autrui et pour autrui, et qui réduisent toute leur existence à l'observation exacte de ces convenances qui remplacent trop souvent les passions, les pensées, et les vertus.

Je persiste à croire que cette pièce, qui ne convenait pas à l'époque où elle a été jouée, pouvait obtenir du succès vingt ans avant ou dix ans après.

PERSONNAGES.

GERFEUIL.	M. FLEURY.
MADAME DE SURVILLE.	Mme TALMA.
ADÈLE DE SURVILLE, sa fille.	Mlle VOLNAIS.
FRANVAL, frère de madame de Surville.	M. MICHOT.
VICTOR D'OLBREUSE, amant d'Adèle.	M. ARMAND.
DUBOIS, valet-de-chambre de Gerfeuil.	M. DAZINCOURT.
UN LAQUAIS.	

La scène se passe à Paris, dans un salon de l'hôtel de Gerfeuil.

L'HOMME
AUX CONVENANCES,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

GERFEUIL, *seul, en robe de chambre de soie, assis devant une table où il écrit.*

Arrangeons mon souper.... Damis près de Valère....
Ce voisinage-là pourra bien leur déplaire,
Mais de l'état, du rang, je cherche le rapport,
Et sans s'aimer beaucoup ils se conviennent fort;
C'est tout ce qu'il me faut.... Voilà ma liste faite;
Chaque place est marquée, et la table est complète.
(*Il se lève.*)
Mes parents y sont tous. Ils seront bien surpris,
Quand ils sauront pourquoi je les ai réunis.
Oui, ce soir à souper, sans tarder davantage,
J'annonce hautement mon prochain mariage.
De ces dames le deuil doit finir en ce jour,
Je puis donc à minuit déclarer mon amour....
Quel oubli! quel exemple en ce moment je donne!
Paraître ainsi vêtu dans le salon! Personne
A cette heure, il est vrai, ne peut s'y présenter;
Je n'en ai pas moins tort, il faut se respecter.

(*Il appelle.*)

Sachons pourtant.... Dubois! quel embarras extrême,
D'avoir le même jour un souper, un baptême,
Dix visites du soir :... Dubois!... Dubois! Dubois!

SCÈNE II.

GERFEUIL, DUBOIS.

DUBOIS.

J'accours, c'est que j'étais....

GERFEUIL.

A jouer, je le vois,
Dans l'antichambre, avec des laquais, je parie?

DUBOIS.

On n'a pas là le choix d'une autre compagnie.

GERFEUIL.

Ce n'est pas votre place; on doit tenir son rang.
Pour un valet-de-chambre il est inconvenant
Que parmi la livrée on puisse vous surprendre.

DUBOIS.

De mon rang quelquefois je me plais à descendre
Et du poids des honneurs sachant me dégager,
Pour éviter l'ennui je veux bien déroger.

GERFEUIL.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire.

DUBOIS.

Monsieur sait pourtant bien....

GERFEUIL.

Je sais qu'il faut vous taire.
A-t-on soin chaque jour d'envoyer chez Valsain?

DUBOIS.

Oui, monsieur; j'ai parlé moi-même au médecin:
Il dit que le malade....

GERFEUIL, *l'interrompant.*

Et monsieur Villeneuve?

DUBOIS.

Est mort.

GERFEUIL.

Vous me ferez écrire chez sa veuve.
La liste du portier?

DUBOIS.

La voici.

GERFEUIL *lit.*

Montléard!
Ma visite est du cinq, il la rend un peu tard.
Sur la règle avec lui c'est à tort qu'on insiste:
On sait trop qu'un marin n'est pas grand formaliste.
L'ex-inspecteur Verseuil!... J'irai, j'irai le voir.
Le général Lormond! je le verrai ce soir.
C'est tout?

DUBOIS.

Votre avocat ne s'est pas fait écrire;
Mais hier soir il vint, et, si j'ose le dire,
C'était pour annoncer....

GERFEUIL.

Tout ce que je savais.
Contre moi Dormainville a gagné son procès.

DUBOIS.

On dit que vous pouviez arranger cette affaire.

GERFEUIL.

Oui, sans doute, en allant trouver mon adversaire.

DUBOIS.

Mais en tout temps, je crois, il faut prendre le soin
D'aller trouver les gens quand on en a besoin.

GERFEUIL.

Ce monsieur Dormainville est homme de finances:
Ses richesses n'ont point rapproché nos distances,
Et la forme exigeait qu'il vînt me prévenir.

DUBOIS.

Écoutez donc, monsieur, à ne vous point mentir,
La forme s'est montrée un peu trop exigeante;
Elle vous coûte au moins deux mille écus de rente;
Et du train qu'elle y va, quelque jour, j'en réponds,
La forme finira par emporter le fonds.

GERFEUIL.

Nous verrons en appel; je ne l'en tiens pas quitte.
A-t-on été chercher mes cartes de visite?

DUBOIS *les lui remet.*

Je les apporte.

GERFEUIL, *les regardant.*

Eh bien! n'avais-je pas raison?
Ce butord de graveur défigure mon nom.
Le *de* qui le précède est une particule,
Et ne doit pas s'écrire avec la majuscule.
Le bel effet que font ces deux mots réunis!
Il écrit de Gerfeuil comme on écrit *Denis.*
Et ma lettre à Victor?

DUBOIS.

Monsieur, je l'ai remise,
Et pour toute réponse, à ma grande surprise,
Il m'a dit que chez vous il se rendrait ce soir.

GERFEUIL.

C'est bien.

DUBOIS.

Ainsi monsieur consent à le revoir?

GERFEUIL.

Sans doute.

DUBOIS, *à part.*

C'est à quoi je ne m'attendais guères.

SCÈNE III.

GERFEUIL, MADAME DE SURVILLE, DUBOIS.

MADAME DE SURVILLE.

Mon cher Gerfeuil, je viens pour vous parler d'affaires.

GERFEUIL.

C'est vous! mille pardons; je suis vraiment honteux,
Madame, en cet état de paraître à vos yeux.

MADAME DE SURVILLE.

N'êtes-vous pas chez vous?

GERFEUIL.

Permettez, je vous prie....

MADAME DE SURVILLE.

Je suis de la maison.... quelle cérémonie!
Vous devriez....

GERFEUIL.

Passer un habit plus décent.

MADAME DE SURVILLE.

Eh! non, vous êtes bien.

GERFEUIL.

Il ne faut qu'un instant.

(*à madame de Surville.*)

Allons vite, Dubois!.... Je suis à vous.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME DE SURVILLE, *seule.*

Quel homme!
De ses civilités toujours il vous assomme.
Après tout, cependant, en blâmant cet excès,
Je le préfère encore à ces airs indiscrets,
A ce ton familier qu'un usage commode
Parmi nos jeunes gens cherche à mettre à la mode.
L'abus des deux côtés a des écueils divers,
Mais enfin je crains plus un défaut qu'un travers.
Oui, de tous les partis qui s'offrent pour Adèle,
Gerfeuil, à tous égards, est le plus digne d'elle.

SCÈNE V.

MADAME DE SURVILLE, GERFEUIL, *en habit demi-paré.*

GERFEUIL.

Me voilà maintenant prêt à vous écouter.

MADAME DE SURVILLE.

D'après ce que je vois, je commence à douter
Si je ne devrais pas, dans l'exacte étiquette,
Pour causer avec vous faire une autre toilette.

GERFEUIL.

Vous plaisantez, madame.

MADAME DE SURVILLE.

Eh bien! l'aimez-vous mieux?
Je vous dirai, mon cher, d'un ton plus sérieux,
Que l'amitié toujours voit avec quelque peine
Ce qui sent trop l'apprêt, la contrainte, ou la gêne,
Qu'elle ne compte point chaque pas qu'elle fait,
Et qu'un peu moins poli vous deviendrez parfait.

GERFEUIL.

Je ne puis m'offenser d'un reproche semblable,
Et je ne vois pas bien en quoi je suis blâmable
D'observer avec soin des usages reçus;
De rendre et d'exiger les égards qui sont dus,
De me montrer en tout fidèle aux bienséances;
D'asservir ma conduite au joug des convenances;
Et lorsque du bon ton chacun brave les lois,
De me croire permis d'en soutenir les droits.

MADAME DE SURVILLE.

D'accord! mais de ces droits qu'à tort sans doute on brave,
Moi, je ne voudrais pas qu'on se rendît esclave;
Qu'on leur sacrifiât de vrais engagements,
De plus chers intérêts, de plus doux sentiments:
Je pense que souvent il faut que l'on néglige
Mille petits détails, lorsque le cœur l'exige;
Pour la rendre plus forte, enfin qu'il faut savoir
N'étendre pas trop loin la chaîne du devoir.
Cela dit en passant, et parlons d'autre chose:
De mon séjour ici la véritable cause
De vous seul est connue; à tout autre je dis,
Comme vous le savez, que je suis à Paris
Exprès pour recueillir un brillant héritage,
(Où je n'ai pas trouvé les frais de mon voyage.)

Ce détour mal-adroit ne saurait plus long-temps
Dérober mon projet à des yeux pénétrants;
Et rien n'empêche enfin que je ne le publie:
Ma fille a dix-sept ans; elle est riche, jolie.
On demande sa main; et je veux, entre nous,
Avant de m'éloigner lui choisir un époux.

GERFEUIL, *d'un air important.*

Si vous m'abandonnez le soin de cette affaire,
Il ne vous reste plus de recherches à faire;
J'ai trouvé pour Adèle un excellent parti,
Un homme à qui le ciel semble avoir départi
Tout ce qu'en pareil cas la mère la plus tendre
Dans l'époux de sa fille a le droit de prétendre:
Un nom assez connu, du bien, un certain rang....

MADAME DE SURVILLE, *finement.*

J'ai quelque idée aussi que les liens du sang
A cet homme déja nous unissent.

GERFEUIL.

Peut-être.

MADAME DE SURVILLE.

Ce peu de mots suffit, et je crois le connaître.
Sa recherche me plaît, j'approuve son amour;
Mais ce n'est pas assez, il faudrait qu'à son tour
Ma fille l'approuvât.

GERFEUIL.

Madame, je l'espère.

MADAME DE SURVILLE.

Et moi je le desire; ainsi plus de mystère,
Parlez-moi franchement.

GERFEUIL.

Le plus puissant motif

A pu seul retarder un aveu décisif.
Ce jour doit mettre un terme à mon impatience;
C'est demain le dix-huit, je romprai le silence.

MADAME DE SURVILLE.

Vous verrez que l'usage a désigné le jour
Où, sans se compromettre, on peut parler d'amour.

GERFEUIL.

Pourquoi pas?

MADAME DE SURVILLE.

Je veux bien pour mon compte y souscrire;
Mais, comme votre amie, il faut pourtant vous dire
Qu'au joug de l'étiquette où vous êtes soumis
D'ordinaire l'amour n'attache pas grand prix.

GERFEUIL.

L'amour a tort.

MADAME DE SURVILLE.

Oui, mais il n'est pas formaliste.

GERFEUIL.

Enfin j'ai mes raisons.... Voulez-vous voir ma liste...
Du souper de ce soir.... J'y pourrai joindre encor,
Si vous le desirez....

MADAME DE SURVILLE, *regardant la liste.*

Quel est donc ce Victor?

GERFEUIL.

C'est ce jeune cousin.... vous savez?....

MADAME DE SURVILLE.

Il me semble
Que, depuis plusieurs mois, tous deux brouillés ensemble,
Pour de bonnes raisons vous ne vous voyez plus!...

GERFEUIL.

Sans doute; mais il est des usages reçus

Que l'on doit respecter.

MADAME DE SURVILLE.

C'est fort bien; mais ma fille...

GERFEUIL.

Permettez.... il s'agit d'un souper de famille,
Et je ne pouvais pas....

MADAME DE SURVILLE.

Choisir plus gauchement
Le motif et le jour d'un raccommodement.
Adèle et ce Victor se sont vus chez mon frère;
Il s'en fit remarquer, et parvint à lui plaire:
Vous le saviez si bien, que c'est vous dans le temps
A qui je m'adressai pour les renseignements,
Et que vos seuls avis, dirigeant ma conduite,
M'ont fait de ce jeune homme éviter la poursuite.
Pourquoi donc aujourd'hui ranimer leur espoir?
Pourquoi leur procurer les moyens de se voir?

GERFEUIL.

L'usage le voulait; mais je dois vous apprendre
Que, sans aucun danger, vous pouvez condescendre
A revoir mon cousin.

MADAME DE SURVILLE.

Serait-il marié?

GERFEUIL.

Pas encor; mais du moins il est si bien lié
Qu'il ne peut maintenant faire un pas en arrière:
C'est un parti sortable, une riche héritière....

FRANVAL, *à Dubois, à la porte.*

J'entrerai bien sans toi.

DUBOIS.

Mais, monsieur....

FRANVAL.

Quel ennui!

MADAME DE SURVILLE.

Mon frère! se peut-il?

GERFEUIL, *sortant.*

Je vous laisse avec lui.

SCÈNE VI.

MADAME DE SURVILLE, FRANVAL, *en habit de gentilhomme campagnard.*

FRANVAL.

Bonjour, ma chère sœur!

(*Il l'embrasse.*)

MADAME DE SURVILLE.

Quel dessein vous amène?

FRANVAL.

Toi seule; et du plus loin, ma foi, qu'il me souvienne,
Retiré dans mon gîte, à Montfort-Lamauri,
Depuis plus de quinze ans je n'en suis pas sorti.

MADAME DE SURVILLE.

C'est un triste séjour.

FRANVAL.

Ma foi, ne t'en déplaise,
On y vit bien, très bien, sur-tout fort à son aise.
Notre ville est jolie, et tous les habitants,
Tous, sans exception, sont de fort bonnes gens:
Ils ne forment entre eux qu'une même famille.
A propos d'union, parlons donc de ta fille:
Tu vas la marier; elle est bien jeune encor,

Et je regrette, moi, notre petit Victor.

MADAME DE SURVILLE.

Votre amitié pour lui m'avait presque séduite;
Mais j'ai pris sur ses mœurs, son bien, et sa conduite
Des informations près d'un de ses parents;
Les résultats n'ont pas été satisfaisants.

FRANVAL.

Du parent le rapport est peut-être infidèle!

MADAME DE SURVILLE.

Il me vient de Gerfeuil à qui je donne Adèle.

FRANVAL.

De Victor il est clair qu'il aura dit du mal,
Et tu ne devais pas consulter un rival.

MADAME DE SURVILLE.

Lorsque sur son cousin, Gerfeuil en confidence,
Et par pure amitié, m'écrivit ce qu'il pense,
Il n'avait sur ma fille encore aucun projet;
Après tout, ce parti convient mieux en effet;
Un beau nom, de grands biens...

FRANVAL.

Allons, c'est ton affaire;
Et tu dois mieux que moi savoir ce qu'il faut faire.
A quand la noce?

MADAME DE SURVILLE.

Mais, je ne puis l'indiquer;
Notre amant jusqu'ici ne veut pas s'expliquer.

FRANVAL.

La raison?

MADAME DE SURVILLE.

Oh! mon Dieu! sans en être certaine,
A quelques mots déja j'ai deviné sans peine

Le bizarre motif qui fait taire Gerfeuil.
Il attend, pour parler, la fin de notre deuil:
Et comme c'est, je crois, aujourd'hui qu'il expire,
Je pense qu'à souper....

FRANVAL.

Allons donc, tu veux rire.

MADAME DE SURVILLE.

Non, sérieusement.

FRANVAL.

C'est une chose à voir;
Parbleu! pour le souper je m'invite ce soir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GERFEUIL.

GERFEUIL.

Suis-je de trop?

MADAME DE SURVILLE, *présentant Gerfeuil à son frère.*

Jamais... Monsieur Gerfeuil, mon frère,
Dont je vous ai parlé, notre ami bien sincère,
Qui peut-être bientôt nous tiendra de plus près,
Et qui veut bien chez lui nous loger.

FRANVAL.

Si jamais
Monsieur vient à Montfort, nous lui ferons justice:
Le maître et le château sont à votre service.
Ma sœur m'a tout conté.

(*Il lui prend la main.*)

GERFEUIL, *d'un ton froid.*

Mille remerciements.

FRANVAL.

Ce ne sont pas ici de fades compliments :
Il faut venir me voir ; si vous aimez la chasse,
Vous ne voudrez jamais abandonner la place :
Équipage complet, des chevaux excellents,
Gibier de toute espèce, et trente chiens courants
D'une race admirable et tellement choisie
Qu'ils n'ont pas pris le change une fois en leur vie.

GERFEUIL.

Je ne chasse jamais.

FRANVAL.

Je vous plains de bon cœur.
Vivre et ne pas chasser !... Ah çà, dis-moi, ma sœur,
Je viens pour t'embrasser, pour embrasser ma nièce,
Et demain je m'en vas.

MADAME DE SURVILLE.

Qu'est-ce donc qui vous presse ?

FRANVAL.

Le besoin de revoir mes pénates chéris :
On ne respire pas à son aise à Paris.
Admire qui voudra cette masse de pierre,
Ce labyrinthe obscur de boue et de poussière ;
C'est peut-être fort beau, mais j'aime mieux les champs.

GERFEUIL.

La campagne, sans doute, a bien ses agréments ;
Pendant deux ou trois mois sans peine on peut y vivre.

FRANVAL.

Pendant deux ou trois mois ?...

GERFEUIL.

Oui, quand on se fait suivre
De tout ce qu'on n'a pas dans ce séjour vanté :

Par exemple, à Gerfeuil je passe tout l'été;
Mais j'ai soin d'y mener nombreuse compagnie;
Nous avons des concerts, des bals, la comédie;
Si bien qu'en oubliant qu'on a fait le chemin,
On peut se croire encore au faubourg Saint-Germain.

FRANVAL.

Mais que n'y restez-vous? cela serait plus sage;
Vous gagneriez au moins tous les frais du voyage.
Quant à moi, de Gerfeuil me voilà revenu.

GERFEUIL, *à part.*

Je ne me souviens pas de l'avoir retenu.

FRANVAL, *à Gerfeuil.*

Ma sœur de vos projets m'a touché quelque chose.

GERFEUIL.

Je n'ai rien dit, je crois....

FRANVAL.

Non, et j'en sais la cause.
Mais tout peut s'arranger cependant entre nous,
Ma nièce est, à vrai dire, un peu jeune pour vous.

GERFEUIL.

Mais mon âge, monsieur....

FRANVAL.

Se devine sans peine;
Oui, vous devez avoir au moins la quarantaine;
On est plus respecté, si l'on est moins chéri,
Et c'est un très bel âge encor pour un mari,
Surtout s'il a du bien; vous en aurez de reste,
Je le crois fermement, mais on vous le conteste:
On parle de plaider; quel qu'en soit le succès,
Le plus riche n'a rien la veille d'un procès.
Pour prévenir le mal je sais ce qu'il faut faire.

Le ministre, de qui dépend seul votre affaire,
Est mon intime ami: j'irai dès aujourd'hui,
Et j'espère pour vous terminer avec lui.

GERFEUIL.

Monsieur...

FRANVAL.

C'est entendu.... Je ne vois pas Adèle.

MADAME DE SURVILLE.

Je vais l'appeler.

FRANVAL.

Non, non, conduis-moi près d'elle,
Et de là nous irons....

GERFEUIL.

Je desire savoir
Où demeure monsieur.

FRANVAL.

Pourquoi?

GERFEUIL.

Mais pour vous voir
Chez vous.

FRANVAL.

Bah! dès demain puisqu'il faut que je parte;
Je courrai tout le jour.

GERFEUIL.

Je laisserai ma carte.

FRANVAL.

Je la tiens pour reçue et la visite aussi:
Franchement, voulez-vous que je revienne ici?
Trêve de compliments, je ne les aime guère;
Je n'en demande pas, et je n'en sais pas faire;
Rendons à nos amis de véritables soins,

Servons-les davantage, et visitons-les moins;
Je reviendrai souper.

(*Madame de Surville et Franval sortent.*)

SCÈNE VIII.

GERFEUIL, *seul.*

Voilà ce qu'on appelle
Des seigneurs campagnards le plus parfait modèle,
De ces hommes tout ronds, qu'en termes obligeants
Nous sommes convenus de nommer bonnes gens:
Bonnes gens, soit, pourvu que le ciel m'en préserve!
Depuis qu'il est entré de sang froid je l'observe,
Et dans moins d'un quart d'heure, il a, tout bien compté,
Manqué cinq fois de suite à la civilité.
Sans se faire annoncer, monsieur fait sa visite;
A souper sans façon de lui-même il s'invite;
Il me prend par la main, quoique ami fort nouveau,
Et devant une femme il garde son chapeau;
Enfin, pour dernier trait...

DUBOIS.

Monsieur Victor Dalbreuse.

SCÈNE IX.

GERFEUIL, VICTOR.

VICTOR.

Je saisis, mon cousin, la circonstance heureuse
D'une invitation dont je sens tout le prix,
Pour revoir un parent que j'honore et chéris.

GERFEUIL.

Un tel empressement doit sans doute me plaire,
Et sur vos torts passés il me rend moins sévère.

VICTOR.

Mon Dieu! vous me voyez prêt à les réparer;
Mais avant tout pourtant, je dois le déclarer,
Je ne sais vraiment pas de quoi je suis coupable.

GERFEUIL.

Ah! vous ne savez pas! l'excuse est admirable;
Je suis l'aîné, je crois?

VICTOR.

Je n'en suis pas jaloux.

GERFEUIL.

Dans le monde je tiens un autre rang que vous?

VICTOR.

Sans doute.

GERFEUIL.

Il est reçu qu'en toutes circonstances
C'est à l'inférieur à faire les avances?

VICTOR.

Je le sais.

GERFEUIL.

Dans ce cas vous me direz pourquoi

Je ne vous ai pas vu le jour de l'an chez moi,
Ou la veille plutôt, car la régle est formelle
Entre parents!

VICTOR.

Quoi! c'est pour cette bagatelle?....

GERFEUIL.

Pour un tribut, monsieur, que j'ai droit d'exiger.

VICTOR.

Je ne m'attendais pas qu'un motif si léger....

GERFEUIL.

Léger! vous parlez bien en homme de votre âge,
Qui n'a point réfléchi que les formes, l'usage,
Que tous ces petits soins, négligés aujourd'hui,
De la société sont le plus ferme appui.

VICTOR.

Quoi que vous en disiez, j'aurai peine à me croire
Coupable, en y songeant, d'une action bien noire,
Pour n'être pas venu, par un oubli fatal,
Vous faire, à certain jour, un compliment banal;
C'est aussi, mon cousin, se montrer trop sévère:
Mon cœur, vous le savez, vous aime, vous révère:
Les sentiments sont bons; que vous faut-il de plus?...
L'amitié doit savoir dédaigner un abus.

GERFEUIL.

Tous ces grands mots vraiment ne m'en imposent guère.
C'est à l'abus d'abord qu'on déclare la guerre;
Mais l'usage y tenait, on le laisse déchoir;
Et l'usage détruit entraîne le devoir.
Voilà, monsieur, comment avec de belles phrases
De la société l'on sappe enfin les bases.

VICTOR.

Je ne soupçonnais pas un si terrible effet.

GERFEUIL.

On ne sait jamais bien tout le mal que l'on fait.

SCÈNE X.

GERFEUIL, VICTOR, ADÈLE.

ADÈLE, *sans voir Victor.*

Maman vient de sortir, monsieur, et....

VICTOR, *avec la plus grande surprise.*

C'est Adèle!

ADÈLE, *à part, reconnaissant Victor.*

Je ne me trompe pas? c'est lui.

GERFEUIL, *regardant Adèle avec attention.*

Mademoiselle,

Me pardonnerez-vous si j'ose critiquer
Ce qu'en vous, à l'instant, je viens de remarquer;
Monsieur, tout comme moi, l'a vu, je le parie?

VICTOR, *avec embarras.*

Moi! non vraiment.

ADÈLE, *à part.*

Je sens que je me suis trahie.

GERFEUIL.

Je n'ai pas eu besoin de faire un grand effort:
Le contraste est choquant, et m'a frappé d'abord.

ADÈLE, *avec un grand embarras.*

Je ne m'en cache pas, monsieur; je suis surprise.

GERFEUIL, *à Adèle.*

Ne vous tourmentez pas; ce n'est qu'une méprise....
Mais enfin rien n'échappe à mon premier coup d'œil.

(*En s'approchant d'un air mystérieux, et lui montrant sa collerette.*)

On ne porte jamais de dentelles en deuil.

ADÈLE, *revenue de son embarras.*

Quoi !... c'est cela ?...

VICTOR.

Quel art pour saisir les nuances !

GERFEUIL.

Non ; c'est tout simplement l'instinct des convenances.

DUBOIS *entre* ; *à Gerfeuil.*

Quelqu'un vient de la part de monsieur de Franval
Pour vous parler.

GERFEUIL.

Qu'il entre.

DUBOIS.

Il ne le peut.

GERFEUIL.

Quel mal ?

DUBOIS, *gravement.*

Non, il n'est pas vêtu de manière à prétendre
Aux honneurs du salon.

GERFEUIL, *dédaigneusement.*

Eh bien ! il peut attendre.

DUBOIS.

J'en ai jugé de même en le voyant ; aussi
Depuis une grande heure il attend, Dieu merci ;
Mais il n'en démord pas.

GERFEUIL.

J'y vais.

VICTOR.

Moi, je vous laisse.

GERFEUIL, *le reconduisant.*

Je suis désespéré, mais cet homme me presse.

VICTOR.

D'excuse auprès de moi vous n'avez pas besoin.

GERFEUIL.

A ce soir à souper.

VICTOR.

N'allez donc pas plus loin.

GERFEUIL, *à Adèle, en sortant.*

Pardonnez.

SCÈNE XI.

ADÈLE, VICTOR.

ADÈLE, *regardant du côté où Victor est sorti.*

Il s'en va!

VICTOR, *revenant avec précipitation.*

Je reviens, chère Adèle.

ADÈLE, *d'un ton piqué.*

Et moi je sors, monsieur.

VICTOR, *avec surprise.*

Quelle fierté cruelle!
Quand mon cœur s'abandonne au plus flatteur espoir,
Quand un hasard heureux me permet de revoir
Celle que j'adorais en dépit de l'absence.

ADÈLE, *très piquée.*

Bénissez le hasard qui vous rend sa présence;
Mais à ce hasard-là je ne prends point de part;
Non, monsieur, je ne veux rien devoir au hasard.

VICTOR.

Cet accueil, je l'avoue, a droit de me surprendre,
Et si vous m'écoutiez....

ADÈLE.

Je ne veux rien entendre.
Vous prodiguez ici des discours superflus :
Je suis déterminée...

VICTOR, *avec humeur.*

Eh bien! n'en parlons plus....
Je conçois vos raisons; adieu, je me retire.

ADÈLE, *allant vers lui.*

Vous faites bien.... d'ailleurs que pourriez-vous me dire
Pour vous justifier?

VICTOR, *revenant avec précipitation.*

Tout ce que votre cœur,
Si vous m'aimiez encor, dirait en ma faveur :
Que j'ai fait loin de vous tout ce que j'ai pu faire :
Penser à vous sans cesse, écrire à votre mère,
De sa prévention subir l'injuste loi,
Et presque sans espoir vous conserver ma foi.

ADÈLE.

Sur vos lettres ma mère a gardé le silence.

VICTOR.

Sa réponse a détruit ma plus chère espérance.

ADÈLE.

Mais depuis plus d'un mois nous sommes à Paris,
Et chez votre cousin!

VICTOR.

Qui me l'aurait appris?
Voilà bientôt un an qu'une folle querelle
Nous avait séparés; deviez-vous croire, Adèle,

Que rien pût loin de vous retenir mon ardeur,
Si j'avais un moment soupçonné mon bonheur?

ADÈLE.

Vous m'aimez donc toujours?

VICTOR.

Jugez de ma tendresse;
Depuis plus de six mois ma famille me presse,
Me force de conclure un hymen, dont les nœuds
De tout autre, sans doute, auraient comblé les vœux:
Vous étiez loin de moi; j'avais tout lieu de craindre
Qu'à ne me voir jamais on eût pu vous contraindre.
Eh bien! j'ai résisté; d'un piége séducteur
Le souvenir d'Adèle a préservé mon cœur.
Mais vous, que dois-je enfin penser de ce voyage?

ADÈLE.

Nous venons recueillir le petit héritage
D'un parent éloigné: si j'en crois mes soupçons,
Ma mère peut encore avoir d'autres raisons....

VICTOR.

Vous m'y faites penser: c'est lui qui nous rassemble.

ADÈLE.

Qui? lui!

VICTOR.

Gerfeuil et moi nous étions mal ensemble,
Nous ne nous voyons plus.... et cependant c'est lui
Qui revient le premier.... qui m'invite aujourd'hui....
Ne se pourrait-il pas?.... rien de plus vraisemblable;
C'est un beau procédé dont il est bien capable:
Gerfeuil à votre mère aura parlé pour moi!

ADÈLE.

En y réfléchissant moi-même, je le croi:

Elle ne s'est jamais clairement expliquée,
Mais une chose sûre et que j'ai remarquée,
C'est qu'ils ont des projets... Ce bon monsieur Gerfeuil...
Moi qui ne l'aimais pas!... Sur le premier coup d'œil
Je vois bien qu'il ne faut jamais juger personne.
Une nouvelle encor qu'il faut que je vous donne,
C'est que mon oncle vient d'arriver.

VICTOR.

Quel bonheur!
Il m'aime, je le sais, il est mon protecteur.
Où puis-je en ce moment le voir?

ADÈLE.

Au ministère.
De votre ami Gerfeuil il termine l'affaire.

VICTOR.

Je vole sur ses pas.

ADÈLE.

Faites en sorte, au moins,
Que je puisse avouer le succès de vos soins.

VICTOR.

Ah! je suis bien changé! comptez sur ma prudence.

ADÈLE.

Voici ma mère!

VICTOR.

Ciel!

SCÈNE XII.

VICTOR, ADÈLE, MADAME DE SURVILLE.

MADAME DE SURVILLE, *sévèrement.*

Ma fille, en mon absence,
De pareils entretiens sont au moins déplacés.

ADÈLE.

Mais c'est monsieur Victor, maman....

MADAME DE SURVILLE.

C'en est assez.
Adèle, éloignez-vous.

(*Elle sort avec inquiétude.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DE SURVILLE, VICTOR.

VICTOR.

Je le vois avec peine;
Madame, mon aspect vous déplaît et vous gêne.

MADAME DE SURVILLE.

Il me surprend du moins.

VICTOR.

Par Gerfeuil invité,
Sur mon bonheur ici je n'avais pas compté;
C'est à lui qu'en ce lieu s'adressait ma visite;
Mais d'un hasard heureux souffrez que je profite,
Pour apprendre de vous à quels torts inconnus
Je dois attribuer le plus cruel refus.

Je ne crois pas me voir d'un œil trop favorable,
Et cependant....

MADAME DE SURVILLE.

Monsieur, vous êtes très aimable;
Pour mille dons brillants par-tout fêté, chéri....
Mais ce n'est pas assez pour faire un bon mari.
Il est des qualités qui sont le fruit de l'âge;
Elles seront peut-être un jour votre partage;
Mais ce temps-là pour vous n'est pas encor venu.

VICTOR.

Je puis désabuser votre esprit prévenu.
J'ai mes preuves....

MADAME DE SURVILLE.

Pourquoi cette tardive enquête,
Lorsque d'un autre hymen le nœud pour vous s'apprête?

VICTOR.

Ce nœud, je l'ai rompu, madame.

MADAME DE SURVILLE.

Je vous crois;
Mais pour ma fille enfin j'ai fait un autre choix.

VICTOR.

Je conserve du moins un espoir légitime;
C'est en vain qu'on voudrait m'enlever votre estime,
Je crois la mériter; mes amis, mes parents,
Près de vous sur ce point deviendront mes garants.
Vous estimez Gerfeuil?

MADAME DE SURVILLE.

Beaucoup, à plus d'un titre.

VICTOR.

Eh bien, entre nous deux prenons-le pour arbitre.

MADAME DE SURVILLE.

Vous choisissez fort bien votre médiateur.
Prenez garde pourtant, car il n'est pas flatteur.

VICTOR.

N'importe, et si madame à l'instant veut permettre
Qu'il s'explique....

MADAME DE SURVILLE.

Non pas, j'aime mieux une lettre.
On regarde à deux fois à ce qu'on écrira.

VICTOR.

Mon cousin me connaît; il me justifiera.

MADAME DE SURVILLE.

Ce qu'on m'a dit, monsieur, de votre caractère,
Ne peut effaroucher que le cœur d'une mère;
On peut être inconstant, prodigue, un peu joueur,
Sans cesser pour cela d'être un homme d'honneur.

VICTOR.

Un rival a formé le projet de me nuire.
Quel qu'en soit le succès, c'est à moi de détruire
Par des faits avérés les rapports odieux
Dont sa haine a voulu me noircir à vos yeux,
Et c'est à quoi je vais travailler sans relâche.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

MADAME DE SURVILLE, GERFEUIL.

MADAME DE SURVILLE, *d'abord seule.*

Le jeune homme s'impose une bien forte tâche!
(à Gerfeuil qui entre.)
Eh quoi! c'est encor vous? mais Franval vous attend.
Il ne finira rien si vous n'êtes présent.

GERFEUIL.

Je ne puis; ma journée est prise tout entière;
Je suis même obligé de laisser en arrière
Un service funèbre où j'étais attendu;
Mais comme à la même heure il faut être rendu
Pour le baptême, j'ai, dans cette circonstance,
A notre nouveau-né donné la préférence.

MADAME DE SURVILLE.

C'est trop juste, les morts ne sont pas exigeants,
Et l'on doit, après tout, plus d'égards aux vivants:
Mais ce qu'on doit à soi, c'est d'être raisonnable,
Et vous ne l'êtes pas.

GERFEUIL.

En matière semblable,
Il faut....

MADAME DE SURVILLE.

J'entends mon frère, et nous allons savoir
Si....

GERFEUIL.

Dans mon cabinet je vais le recevoir;
Je connais les égards.... Il ne conviendrait guères

De parler devant vous de procès et d'affaires.

MADAME DE SURVILLE.

Vraiment vous manqueriez à la civilité.
Comment! prendre avec moi pareille liberté?
D'objets intéressants causer en ma présence,
Cela serait affreux; et c'est par déférence
Que l'amitié m'exclut de ce grave entretien?

(*Elle entre chez elle.*)

SCÈNE XV.

FRANVAL, VICTOR, GERFEUIL.

GERFEUIL.

Monsieur veut-il passer?....

FRANVAL *s'assied.*

Non pas; je suis très bien.
Votre affaire est finie, on a dû vous l'écrire;
Si vous étiez venu quand je vous l'ai fait dire,
Nous pourrions dans vos bois chasser dès aujourd'hui.

GERFEUIL.

Quoi! le ministre aurait....

FRANVAL.

Je suis content de lui.
Mais très content, ma foi!

GERFEUIL.

Monsieur, je suis sensible...
Mais en si peu de temps comment est-il possible
Que vous ayez vaincu les difficultés....

FRANVAL.

Bon!

C'est que je m'y suis pris de la bonne façon.
La chance était pour nous, c'était jour d'audience.
J'entre....

GERFEUIL, *le regardant de la tête aux pieds.*

Dans cet état?

FRANVAL.

• Je suis très bien, je pense;
Et j'ai trouvé par-tout des visages riants,
Preuve que de me voir ils étaient fort contents:
La salle était remplie, on m'éloignait sans cesse.
Mais sans plus de façon, moi, j'ai fendu la presse,
Et tout droit à mon homme enfin je suis venu.
Il s'approche de moi dès qu'il m'a reconnu,
Et comme de raison, avant tout, je l'embrasse.

GERFEUIL.

Vous l'embrassez?

FRANVAL.

D'abord; après quoi sans préface
Je viens, lui dis-je, ici pour ce pauvre Gerfeuil.

GERFEUIL, *avec humeur.*

Ce pauvre!

VICTOR, *à part.*

Du cousin il va blesser l'orgueil;
Fort bien!

GERFEUIL.

Vous pouviez mieux choisir votre épithète.

FRANVAL.

Ma foi, je ne vois pas la faute que j'ai faite,
Et, ne vous en déplaise, en réclamant son bien,
On ne dit pas aux gens qu'on n'a besoin de rien.
Quoi qu'il en soit, mon cher, j'ai de votre détresse

Fait un tableau....

VICTOR.

J'étais présent, et je confesse
Qu'en votre nom monsieur parlait si bien, si haut,
Que pas un des témoins n'a dû perdre un seul mot.

FRANVAL.

J'ai tant fait par mon zèle et par mon éloquence,
Que, sans désemparer, sans quitter l'audience,
Du ministre, pour vous, j'avais tout obtenu.

GERFEUIL.

Oui, je vois clairement que vous m'avez perdu.

FRANVAL.

Eh mais, quand je vous dis que l'on va tout vous rendre.

GERFEUIL.

Vous m'avez affiché par un pareil esclandre;
Et, grace à vos discours, aux yeux de tout Paris
Ma personne et mon bien se trouvent compromis.

FRANVAL.

Comment?

GERFEUIL.

Faire en mon nom une telle équipée!
Se présenter ainsi sans bourse, sans épée!
Embrasser un ministre, et dans tous vos écarts
Me mettre de moitié?.... C'est manquer aux égards...

FRANVAL, *avec un mouvement d'impatience.*

Ah çà, mon cher monsieur, dites-moi, je vous prie,
Vous prend-elle souvent, cette étrange lubie?
On met à vous servir les soins les plus pressants,
Et c'est ainsi qu'après vous recevez les gens!

GERFEUIL.

Je rends grace au motif, monsieur, qui vous anime,

Mais à tout autre bien je préfère l'estime,
La réputation.

FRANVAL.

Je pense comme vous.

GERFEUIL.

De son honneur chacun doit se montrer jaloux.
Et pour que sur ce pied par-tout on vous renomme,
Il faut être homme honnête.

FRANVAL.

Il faut être honnête homme.

GERFEUIL.

Qui ne l'est pas?

FRANVAL.

Ma foi, j'aurai plutôt fini,
Si vous voulez savoir ceux que j'appelle ainsi;
Au temps où nous vivons le ciel en est avare.

GERFEUIL.

Le bien vivre est commun, le savoir vivre est rare.

FRANVAL.

Parbleu, je le voudrais, nous y gagnerions tous;
Et dans votre Paris on verrait moins de fous
Se croyant dans l'état d'une grande importance,
Pour savoir comme il faut faire la révérence.
On ne confondrait pas, comme on fait tous les jours,
Les bonnes actions avec les beaux discours;
On saurait préférer une honnête rudesse
A ces dehors plâtrés qu'on nomme politesse,
Et qui souvent, d'un fat couvrant la nullité,
Usurpent les égards dus à la probité.

GERFEUIL.

Vous ne prétendez pas, monsieur, me faire entendre....

FRANVAL.

Je prétends que de vous j'avais le droit d'attendre,
Quand je vous rends service, un compliment plus doux;
Si vous êtes fâché, ma foi, tant pis pour vous.

VICTOR, *à part, à Franval qui entre chez madame de Surville.*

Daignez parler pour moi.

FRANVAL, *à part, à Victor.*

Compte sur ma promesse.

(*En sortant.*)

A quel homme, bon dieu! veut-on donner ma nièce?

SCÈNE XVI.

VICTOR, GERFEUIL.

GERFEUIL.

La Fontaine a raison, mieux vaut un ennemi,
Tout dangereux qu'il est, qu'un maladroit ami.

VICTOR, *à part.*

Ah! le cher cousin veut m'enlever ma maîtresse:
Il écrit contre moi; voyons par quelle adresse....

(*Haut.*)

Il a voulu bien faire.

GERFEUIL.

Et cela m'est égal;
Ce qu'il voulait est bien, ce qu'il a fait est mal.
Ces gens-là se croiront des modèles à suivre;
Ils savent obliger, et ne savent pas vivre.

VICTOR.

Je n'ai point oublié vos dernières leçons

Et je viens sur un point vous consulter.

GERFEUIL.

Voyons.

VICTOR.

Vous avez entendu parler du mariage
Que l'on me propose?

GERFEUIL.

Oui.

VICTOR.

J'ai pensé que l'usage,
Dont je ne prétends plus braver l'autorité,
Exigeait de ma part une formalité;
Que sous tous les rapports il était convenable
Que j'allasse prier un parent respectable
De demander par lettre, au moment de finir,
La main de la personne à qui je dois m'unir.

GERFEUIL.

Cette marche est la seule, et j'en fais mon affaire:
J'écrirai, comptez-y, mon cousin.

VICTOR.

A la mère?

GERFEUIL.

A qui donc?

VICTOR.

La famille est assemblée.

GERFEUIL.

Eh bien!

(*Il regarde à sa montre.*)

Voyons si j'ai le temps. Oui vraiment.

(*Il va à son bureau.*)

VICTOR, *à part.*

Je le tien.

La preuve qu'il me faut, c'est lui qui l'administre.

GERFEUIL, *à son bureau, choisissant le papier.*

Dans ce cas on écrit sur papier à ministre.

(*Écrivant.*) (*A Victor, lui montrant la lettre.*)

Madame !.... Examinez....

VICTOR.

On vient de m'avertir
Qu'un rival en secret, voulant me desservir,
Par de méchants rapports a prévenu la mère.
Il a dit que j'avais une tête légère,
Que j'étais inconstant, quelque chose de plus;
Il sera bon, je crois, d'insister là-dessus,
Et de me disculper par votre témoignage.

GERFEUIL, *écrivant.*

Je le dois.... Par respect pour le sexe et pour l'âge,
Je laisse tout ce blanc.... et je commence.... là.

(*Il montre toutes les distances sur le papier.*)

VICTOR.

Que vous êtes heureux de savoir tout cela!

GERFEUIL.

Ce sont autant de lois que l'on doit se prescrire;
C'est là qu'on reconnaît l'homme qui sait écrire.

VICTOR.

Votre exemple pour moi ne sera pas perdu.
J'écoute et je retiens : si j'ai bien entendu,
Je vois d'abord qu'il faut bien mesurer sa marge,
Employer un papier plus étroit ou plus large,
Et placer à propos, dans les différents cas,
Telle ou telle formule, ou plus haut ou plus bas.

GERFEUIL, *parlant et écrivant.*

Il est encore un point qu'il ne faut pas omettre;

C'est de savoir plier et cacheter sa lettre,
Suivant la qualité, l'âge, et l'état des gens;
Mais cela ne s'acquiert qu'avec beaucoup de temps;
Avec un tact parfait, que l'art seul développe:
Je juge d'une lettre en voyant l'enveloppe.
Voilà ce que j'écris....

(*Il se lève et remet la lettre à Victor.*)

(*Il appelle.*)

Dubois!....

VICTOR, *à part.*

Bien!... on pourrait...

DUBOIS, *entrant.*

Monsieur!

GERFEUIL.

Une bougie, et dans mon cabinet
Mon cachet de famille.

(*Dubois sort.*)

VICTOR, *avec préoccupation et paraissant tourmenté du desir de se sauver avec la lettre qu'il tient.*

En vérité, j'admire
Comment à tant de soins votre esprit peut suffire,
Et s'occuper ainsi du plus petit détail.

GERFEUIL.

Depuis plus de dix ans je prépare un travail
Dont l'ensemble exigeait des recherches immenses;
Il est intitulé: *Traité des convenances.*
Dans ce traité je prends l'homme dans son berceau,
Et ne le quitte point même dans le tombeau;
Car la mort entre aussi dans le plan de l'ouvrage;
Et je finis par là.

VICTOR.

Mais, c'est assez l'usage.

Ainsi donc votre livre a prévu tous les cas?
Par exemple, apprend-il à sortir d'embarras,
Lorsqu'aux mains d'un fâcheux, que pourtant on révère,
En toute bienséance on voudrait se soustraire!

GERFEUIL.

C'est mon chapitre cinq.

VICTOR.

Ah! voyons, s'il vous plaît.

GERFEUIL.

D'abord très poliment on prend un air distrait:
On brise l'entretien dont la longueur nous gêne,
Par quelques demi-mots qu'on articule à peine.

VICTOR.

Ah!... oui...

GERFEUIL.

Vous faites voir dans tous vos mouvements
(*regardant Victor qui veut s'en aller.*)
Le desir de sortir. C'est bien cela.

VICTOR.

J'entends.

GERFEUIL.

Puis on tire sa montre...
(*Victor tire la sienne et regarde l'heure avec la plus visible inquiétude.*)
(*à Victor.*)
Avec plus de mystère,
On fait, tout en parlant, quelques pas en arrière,
(*Victor recule du côté de la porte de madame de Surville.*)
Puis auprès de la porte on s'arrête un moment.
(*Gerfeuil est auprès de la porte du milieu.*)

On l'ouvre à petit bruit...
(*Victor ouvre la porte de ces dames.*)
Et très profondément
(*Gerfeuil, donnant en même temps l'exemple et la leçon, salue jusqu'à terre.*)
On salue... après quoi l'on sort en prenant garde...
(*Pendant que Gerfeuil s'incline, Victor se glisse, sans être vu, dans l'appartement de madame de Surville, et dans le même moment Dubois sort avec une bougie, et prenant pour lui le salut de son maître, il le lui rend.*)

SCÈNE XVII.

DUBOIS, GERFEUIL.

GERFEUIL.

Que faites-vous là?

DUBOIS, *une bougie à la main.*

Moi, monsieur? je vous regarde.

GERFEUIL.

Victor, où donc est-il?

DUBOIS.

Eh! mais, je n'en sais rien.

GERFEUIL.

Voyez cet étourdi! je le reconnais bien;
Avant de la fermer il emporte sa lettre.
(*à Dubois.*)
Avez-vous préparé l'habit que je dois mettre?

DUBOIS.

Oui, monsieur, tout est prêt; mais je suis incertain

Sur la boîte et les gants.

GERFEUIL.

Il faut être bien fin;
Les mêmes que je prends en toilette habillée.

DUBOIS.

Ah! j'entends.

GERFEUIL.

Les gants blancs et la boîte émaillée.
Faites entrer mes gens, je veux voir par mes yeux....
(*Dubois fait entrer les laquais que Gerfeuil examine.*)
Quoi! cet homme est sans bourse?

DUBOIS.

Il n'a pas de cheveux.

GERFEUIL.

Eh bien! à son habit qu'on la lui fasse coudre.
Monsieur Dubois, pourquoi cet autre est-il sans poudre?

DUBOIS.

Il est entré d'hier.

GERFEUIL.

D'hier il doit savoir
Qu'en cet état chez moi je ne veux pas le voir.
(*aux laquais.*) (*à Dubois.*)
Allez m'attendre; et vous, venez, que l'on m'habille.
(*Il sort, et Dubois le suit.*)

SCÈNE XVIII.

VICTOR, FRANVAL, ADÈLE, MADAME DE SURVILLE.

MADAME DE SURVILLE, *la lettre de Gerfeuil à la main.*
Quoi! ce n'est pas pour lui qu'il demande ma fille?
Il m'offre son cousin!

FRANVAL.

Ma foi, tant mieux, ma sœur!
J'aime ce cher Victor, c'est un fameux chasseur.
Mais ton Gerfeuil, vois-tu, n'est qu'une pauvre espèce,
Qui vous parle toujours d'égards, de politesse,
Dont le cœur sec et froid est pauvre en sentiments,
Et qui se connaît mieux en bon ton qu'en bon sens.

MADAME DE SURVILLE.

Soit; mais sa lettre enfin ne me paraît pas claire;
Je sais bien ce qu'il pense, il m'écrit le contraire.

FRANVAL.

C'est peut-être l'usage; et l'on voit tous les jours
Des gens dont les écrits démentent les discours.

VICTOR.

Daignez à mon amour accorder, je vous prie,
Un aveu d'où dépend le bonheur de ma vie;
J'ose même ajouter, en consultant ses yeux,
Qu'Adèle s'intéresse au succès de mes vœux.

MADAME DE SURVILLE.

Ma fille, est-il bien vrai?

ADÈLE.

Maman, je le confesse,

Mon cœur voudrait pouvoir répondre à sa tendresse;
Mais comme tous mes vœux par vous me sont dictés,
Je l'aimerai beaucoup si vous le permettez.

FRANVAL.

Permets vite, ma sœur.

MADAME DE SURVILLE.

Attendons, je vous prie.

FRANVAL.

Eh, quoi? que ton Gerfeuil vienne en cérémonie
Te dire avec respect, d'un ton bien empesé,
Qu'à l'hymen de ta fille il n'a jamais pensé:
Nous le savons déja.

VICTOR.

Madame!...

FRANVAL.

Allons, ma chère,
Par un oui, bien distinct, termine cette affaire.
Notre Victor sera bon mari, c'est certain.
Et ton Gerfeuil n'est fait que pour être parrain!
Il est plus riche, soit. De mon bien je suis libre,
Et je puis entre eux deux rétablir l'équilibre:
C'est dit, n'est-il pas vrai?

MADAME DE SURVILLE.

Puisqu'il en est ainsi,
Et que Gerfeuil paraît le desirer aussi;
Qu'à son cousin lui-même il a rendu justice....

SCÈNE XIX.

VICTOR, FRANVAL, ADÈLE, MADAME DE SURVILLE, GERFEUIL *habillé en cérémonie, suivi de ses laquais portant des présents.*

GERFEUIL.

Je ne pouvais choisir un moment plus propice
Au dessein qui m'amène.

ADÈLE, *à Victor, à part.*

Il va tout découvrir.

GERFEUIL.

A mon calendrier je viens de recourir:
Du deuil que vous portez j'ai constaté la date;
Rien n'empêche aujourd'hui que mon ardeur n'éclate.
(*à Adèle.*)
Je puis, mademoiselle, aux yeux de vos parents,
Donner un libre essor à tous mes sentiments,
Vous peindre mon amour...

FRANVAL.

Que diable veut-il dire?

MADAME DE SURVILLE.

Pour un autre, à l'instant, vous venez de m'écrire?

GERFEUIL.

Qui! moi, madame?

MADAME DE SURVILLE, *lui montrant la lettre.*

Eh mais! j'en ai la preuve en main.

GERFEUIL.

Quoi, cette lettre était pour vous?

VICTOR.

Oui, mon cousin.

GERFEUIL, *à madame de Surville.*

Elle vous fut remise ouverte et sans adresse :
Vous ne m'accusez pas de cette impolitesse,
J'espère : sans entrer en explication,
(*à Victor.*)
Monsieur doit bien savoir que mon intention....

VICTOR.

Était de me servir : eh bien ! elle est remplie.

FRANVAL.

Oui, notre choix est fait.

GERFEUIL.

Doucement, je vous prie ;
Avant de prononcer, il convient de savoir
Si maintenant ce choix est en votre pouvoir.

FRANVAL.

Qu'entendez-vous par là ?

GERFEUIL.

De l'aveu de madame,
A sa fille je viens de déclarer ma flamme,
Et cet acte public est un engagement,
Qu'on ne rompt pas, monsieur, aussi légèrement.

FRANVAL.

Le scrupule est nouveau !

GERFEUIL.

Sur l'usage il se fonde ;
Que voulez-vous enfin qu'on dise dans le monde ?....

FRANVAL.

Eh, parbleu ! l'on dira, mon cher, qu'entre vous deux
Adèle a préféré le plus jeune au plus vieux.

GERFEUIL.

Mais vous devez sentir toutes les conséquences....

MADAME DE SURVILLE, *à Gerfeuil.*

Vous cherchez dans l'hymen sur-tout les convenances;
Mais c'en est un aussi que le rapport des cœurs,
De l'âge, des plaisirs, des goûts, et des humeurs;
Vous ne le trouviez pas en épousant ma fille.
Sans être son mari, soyez de la famille,
Et nous gagnerons tous à cet arrangement.

VICTOR.

Donnez à mon bonheur votre consentement.

GERFEUIL.

Si je le refusais, j'apprends à vous connaître,
Vous vous en passeriez.

FRANVAL.

Cela pourrait bien être.

GERFEUIL.

Ainsi, pour éviter un éclat scandaleux,
J'abandonne mes droits.

FRANVAL.

Rien de plus généreux.

GERFEUIL.

Et je prouve par là qu'en toutes circonstances,
Il est un guide sûr, l'amour.... des convenances.

FIN DE L'HOMME AUX CONVENANCES.

L'AVIDE HÉRITIER.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 12 AVRIL 1807.

En politique, les exceptions sont injustes; dans le monde, les exceptions sont ridicules ou sublimes; les exceptions, dans l'art dramatique, sont rarement heureuses.

J'entends par exception ces caractères qui sortent de la règle commune, et qui sont en opposition avec les mœurs habituelles de leur âge, de leur position sociale ou de leur pays. Le poëte dramatique doit donner à son siècle des leçons utiles, en lui offrant des portraits ressemblants. Avec quelque talent qu'il fasse l'éloge ou la satire d'un individu perdu dans la foule, il a manqué le but.

C'est ainsi que *Destouches*, dans sa comédie de l'*Homme Singulier*, a vainement prodigué beaucoup de vers et de situations comiques; il ne produit aucun effet. Qu'un homme soit bizarre; qu'il s'éloigne de toutes les coutumes sociales, peu importe à des spectateurs pour qui le théâtre est le miroir de la société, telle qu'ils la voient et dont ils font partie.

Térence, long-temps avant Destouches, était tombé dans la même faute. Un père humoriste, qui châtie son fils, et le force de fuir pour se châtier lui-même ensuite de sa dureté, en se retirant au fond des bois; ce caractère (l'*Héautontimorumenos*) n'est pas absolument faux, mais il appartient à cette nature d'exception à laquelle le public s'intéresse très peu.

Je pourrais apporter plusieurs exemples récents à l'appui de cette critique : je me contenterai de citer le précepte d'Horace :

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores....

« Conserve à chaque âge ses mœurs, ses habitudes ; que le jeune homme soit bouillant, étourdi, volage ; que l'homme mûr ait de l'ambition, de la sagesse, de la constance ; que le vieillard soit cupide, grondeur. »

J'aurais très mal rendu ma pensée, si l'on pouvait croire que je voulusse m'élever contre ces contrastes de position et de caractère, d'où résultent les plus grands effets comiques, lorsqu'il y a vérité dans ces contrastes, et lorsqu'ils s'adressent à des classes entières, comme dans le *Bourgeois Gentilhomme*, dans le *Bourru bienfaisant*, etc. Dufresny a tiré grand parti de ces oppositions naturelles et communes. Doué d'un talent original et d'un esprit fin, il a su habilement choisir, entre les bizarreries humaines, non celles qui étonnent par leur rareté, mais celles qui naissent communément des contrastes si fréquents entre les mœurs, les habitudes, le caractère, et la position.

Je viens de faire le procès à ma comédie. Un *avide héritier* de vingt-cinq ans est un caractère d'exception ; il est rare de rencontrer des jeunes gens avares, intéressés, avides de recueillir des héritages, et prêts à sacrifier les plaisirs de leur âge à l'ambition des richesses. Ces travers appar-

tiennent à un âge plus avancé. Malgré le défaut capital, que j'ai pris moi-même le soin de signaler, cette pièce a dû au jeu plein de naturel et d'esprit de MM. Closel et Armand un succès qui n'a été interrompu que par celui de la *Vieille Tante*, comédie de M. Picard, fondée sur un caractère à-peu-près semblable.

PERSONNAGES.

ORPHILE.	M. Closel.
MADAME HERBINE, tante d'Orphile.	Mme Pélissier.
DURFORT, oncle d'Orphile, frère de madame Herbine.	M. Bosset.
SESANNE, amant de Victorine.	M. Barbier.
VICTORINE, pupille de madame Herbine et de M. Durfort.	Mlle Adeline.
MARGUERITE, femme-de-charge chez M. Durfort.	Mme Perrin.
VALENTIN, valet d'Orphile.	M. Picard, jeune.
UN NOTAIRE.	M. Cauvin.
UN AVOCAT.	M. Walville.

La scène est à Paris,

Au premier acte, dans la maison de madame Herbine.
Au deuxième, dans la maison de M. Durfort.
Au troisième, dans celle d'un parent mort depuis peu.

L'AVIDE HÉRITIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon fermé d'un côté par un paravent. Madame Herbine, vêtue en vieille femme de l'ancien régime, joue au piquet avec Orphile; elle est assise dans un grand fauteuil près de la cheminée.

SCÈNE I.

MADAME HERBINE, ORPHILE.

MADAME HERBINE, *marquant avec des jettons.*

Je marque de soixante-quinze, c'est comme quatre-vingt. Je suis heureuse aujourd'hui.

ORPHILE, *battant les cartes.*

Vous l'êtes toujours, ma tante; mais à Dieu ne plaise que je m'en plaigne jamais.

(*Il se lève.*)

MADAME HERBINE.

Où allez-vous donc?

ORPHILE.

Chercher un coussin pour mettre sous vos pieds.

MADAME HERBINE, *d'un ton aigre qu'elle conserve toujours.*

Sans reproche, mon neveu, vous pouviez vous en aviser plus tôt.

ORPHILE *se rassied, et joue.*

C'est à vous de jouer, ma tante (*il bâille*).

MADAME HERBINE.

Vous vous ennuyez, je crois.

ORPHILE.

Moi, point du tout, au contraire.

MADAME HERBINE.

Six cartes de point, qui sont bonnes, trois as, trois dames, douze : la quinte au valet?

ORPHILE.

Elle est égale.

MADAME HERBINE, *avec humeur.*

Ces coups-là n'arrivent qu'à moi : vous étiez repic, si vous eussiez écarté comme il faut (*elle compte en jouant*); treize, quatorze, quinze... Je ne sais quel air vient de ce côté (*elle regarde autour d'elle*).

ORPHILE.

Ce paravent ferme mal; je vais aller chercher votre pelisse.

MADAME HERBINE.

C'est inutile.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

Madame prendra-t-elle aujourd'hui ses fumigations?

MADAME HERBINE, *se levant.*

Oui, sans doute; et vous auriez dû, mon neveu, m'en faire souvenir.

ORPHILE.

Mais êtes-vous bien sûre, ma tante, que ces bains de vapeurs?...

MADAME HERBINE.

Je suis sûre que je suis rajeunie de vingt ans depuis que j'en fais usage, et je ne désespère plus d'arriver à l'âge de mon père.

ORPHILE, *avec un soupir.*

On vit long-temps dans votre famille!

MADAME HERBINE.

Mon père est mort à cent deux ans, d'une chute de cheval.

VALENTIN.

Jugez donc! madame qui n'y monte pas.

MADAME HERBINE.

A propos, vous vous étiez chargé de découvrir l'adresse de ce docteur italien à qui l'on doit l'invention de ces bains balsamiques... Vous l'avez oublié; vous ne songez à rien.

ORPHILE.

Je m'en informerai aujourd'hui même.

MADAME HERBINE.

Je vous ferai prévenir pour notre lecture, si cependant cela ne vous fatigue pas?

ORPHILE.

Moi, ma tante, me fatiguer de ce qui vous amuse!

MADAME HERBINE.

J'ai fait ma provision pour cet hiver: nous avons à lire cinq poëmes descriptifs, la collection complète des drames allemands et anglais traduits par un littérateur flamand, et trente ou quarante volumes de romans historiques: c'est un genre délicieux que le roman historique.

ORPHILE.

Tout-à-fait amusant.

MADAME HERBINE, *en sortant.*

Je ne vous ferai pas attendre...

SCÈNE III.

ORPHILE, VALENTIN.

ORPHILE, *changeant de ton et de manières, lorsqu'il est avec son valet.*

Je voudrais bien savoir de quoi vous vous mêlez, de venir ici nous parler de fumigations; est-ce votre affaire? ne suis-je pas ici pour veiller à la santé de ma tante? Vous avez toujours la rage de faire l'officieux à contre-temps.

VALENTIN.

J'ai cru que monsieur s'ennuyait.

ORPHILE.

Quand cela serait, je suis ici pour cela; et la vie que je mène depuis cinq ans, est-ce pour mon plaisir?

VALENTIN.

Oh non! c'est pour votre intérêt.

ORPHILE.

Chacun cherche à s'enrichir; j'ai choisi la manière la plus innocente et la plus naturelle.

VALENTIN.

Mais non pas la plus courte; car enfin vous n'êtes pas plus avancé que le premier jour.

ORPHILE.

Comment, butor! ma tante n'a-t-elle pas cinq ans de plus? ce qui lui en fait soixante-onze; crois-tu qu'elle soit immortelle? (*reprenant le ton cafard.*) Ce n'est pas que j'arrête un instant ma pensée sur ses derniers moments; mais enfin chacun doit finir; c'est une loi générale: et les vœux que je forme pour ma tante ne changeront pas l'ordre de la nature, j'espère.

VALENTIN.

C'est certain.

ORPHILE.

Il est bien naturel encore qu'elle récompense par son héritage les soins désintéressés que je lui donne.

VALENTIN.

Sans doute; mais je remarque que madame Herbine se porte de mieux en mieux depuis que vous êtes auprès d'elle; et vous avouerez qu'il est bien malheureux qu'un galant homme ne puisse mériter un héritage que par des soins qui en éloignent la possession.

ORPHILE.

Il y a bien quelque chose de vrai dans cette réflexion; mais que veux-tu?

VALENTIN.

Si vous eussiez voulu m'en croire, nous serions restés chez cet oncle qui vous a élevé; il avait une goutte bien conditionnée, qui lui jouera quelque mauvais tour un jour ou l'autre; et, pour mon compte, il y avait là une certaine Marguerite que je me sentais la force d'épouser.

ORPHILE.

Je ne me suis décidé qu'avec connaissance de cause; et j'ai dû me fixer auprès de celle qui avait de moi un besoin plus pressant.

VALENTIN.

Je sais que nous avons examiné les extraits de baptême très attentivement; que celui de madame Herbine parlait en sa faveur; mais elle est femme à laisser passer son tour; l'âge ne règle pas toujours l'ordre de la marche, et les parents ne sont pas en coupe réglée comme les arbres des forêts.

ORPHILE.

Cela serait mieux, je l'avoue; on saurait à qui l'on doit ses premiers soins; mais en prenant les choses telles qu'elles sont, il y a des calculs de probabilité dont on doit faire usage.

VALENTIN.

Ah! monsieur, que j'ai hâte de vous voir vêtu de noir de la tête aux pieds! Vous ne vous figurez pas combien cet habillement vous sied; les pleureuses vous donnent un air de gaieté mélancolique.

ORPHILE.

Il est vrai que le deuil ne me va pas mal.

VALENTIN.

La vue d'un habit noir me représente tout de suite des terres, des châteaux, un coffre-fort... Je ne vous l'ai vu porter qu'une fois, pour ce cousin dont un maudit enfant naturel vint nous rafler la succession.

ORPHILE.

C'était une loi bien contraire aux bonnes mœurs, à la nature, que celle qui dépouillait un cousin légitime en faveur d'un fils né hors du mariage; je verrai s'il n'y a pas moyen de revenir là-dessus.

VALENTIN.

Le plus pressé, croyez-moi, est de surveiller un certain monsieur de Sesanne, qui vient très fréquemment dans la maison depuis quelque temps.

ORPHILE.

Je le soupçonne d'avoir des vues sur Victorine.

VALENTIN.

Je croirais plutôt qu'il en veut aux beaux yeux de la cassette de madame Herbine.

ORPHILE.

Quelle idée que ma tante à son âge...

VALENTIN.

Son âge? c'est justement ce qu'elle a de mieux : après trente ans, le plus bel âge d'une femme riche, c'est soixante-onze.

ORPHILE.

Impossible; ma tante m'aime trop pour songer... mais que Sesanne ait des vues sur elle ou sur sa pupille, ses projets n'en sont pas moins contraires à mes intérêts, et

dès lors, ils m'imposent également le soin de surveiller ses démarches. Le voici; essayons de le pénétrer.

VALENTIN.

Je vous conseille d'être avec lui sur vos gardes.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ORPHILE, SESANNE.

SESANNE, *d'un ton constamment ironique.*

Je cherchais madame Herbine, mais je me félicite de me rencontrer un moment avec vous: c'est un plaisir dont on jouit si rarement.

ORPHILE.

Il est vrai que tous mes moments sont employés auprès d'une tante que je chéris.

SESANNE.

Quel beau dévouement, et qu'il est bien digne de la récompense qu'il se propose!

ORPHILE.

Je la trouve dans mon cœur.

SESANNE.

Sans doute.

ORPHILE.

Est-il rien de plus doux pour une ame bien née que d'honorer ses parents, d'être l'appui de leur vieillesse?...

SESANNE.

Et l'héritier de leur fortune.

ORPHILE.

Cette basse considération est tout-à-fait au-dessous de moi.

SESANNE.

Ah! vous la rabaissez trop.

ORPHILE.

Mais quand il serait vrai, monsieur, que j'eusse l'espérance de voir récompenser un jour les soins que je donne à ma tante, où serait le mal, s'il vous plaît?

SESANNE.

Du mal! il n'y en aurait aucun; mais si, par un esprit d'avidité dont vous êtes si loin, un autre, à votre place, eût réussi à brouiller le frère avec la sœur, à éloigner de sa tante ses parents, ses amis, qu'il eût oublié ce qu'il devait à son premier bienfaiteur, et qu'il abusât d'un ascendant usurpé pour s'assurer la main et la dot d'une jeune personne qui ne l'aimerait pas, vous avouerez qu'il y aurait bien là quelque chose à redire?

ORPHILE.

Sans doute; et cette conduite serait presque aussi blâmable que celle d'un de ces hommes qui cherchent à s'introduire dans les familles, pour s'approprier par la séduction la fortune d'une jeune fille sans expérience, ou d'une vieille femme sans raison.

SESANNE.

Très bien répondu. Je vois que nous nous entendons à merveille; mais je conserve sur vous un avantage, je vous en préviens en ami; vous ne faites que soupçonner mes projets, et je connais le vôtre.

ORPHILE.

Je n'ai point de projet, monsieur; j'ai eu le bonheur de trouver une tante que j'honore...

SESANNE.

Oui, vous êtes heureux de l'avoir trouvée; vous ne

seriez pas fâché de l'avoir perdue : à la bonne heure ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

VALENTIN *entre : à Orphile.*

Madame vous attend pour sa lecture.

ORPHILE.

J'y vais.

SESANNE.

Vous avez là une terrible tâche, monsieur Orphile, car madame Herbine me disait hier qu'elle s'endort quand on lit, et qu'elle s'éveille aussitôt qu'on se tait : je suppose que vous êtes trop attentif pour interrompre son sommeil.

ORPHILE.

Je fais ce que je dois, mousieur ; mais vous voyez que ma tante ne peut vous recevoir pour le moment.

SESANNE.

Eh bien ! je ne suis pas pressé, j'attendrai (*il s'asseoit*).

ORPHILE, *bas à Valentin, en sortant.*

Ne le perds pas de vue, et rends-moi compte de tous ses pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

SESANNE, VALENTIN.

SESANNE *examine un moment Valentin, qui l'épie en feignant de ranger le salon.*

As-tu fini?

VALENTIN.

Monsieur, j'arrange le salon.

SESANNE.

Tu l'arrangeras quand je n'y serai plus.

VALENTIN.

Je suis chargé...

SESANNE.

D'épier mes démarches, n'est-il pas vrai?

VALENTIN.

Monsieur...

SESANNE.

Écoute; il y a trop long-temps que tu es au service de ton maître pour ne pas être convaincu que notre intérêt doit diriger toujours nos actions.

VALENTIN.

Tout le monde sait cela.

SESANNE.

Dans ce cas, tu vas sentir tout de suite que le tien est de me laisser seul.

VALENTIN.

Comment monsieur pourra-t-il me prouver?...

SESANNE.

Par un raisonnement tout simple : si tu t'obstines à rester, par la vertu de cette baguette (*montrant sa canne*) je t'aurai bientôt mis dehors; et si tu t'en vas de bonne grace, ce louis d'or sera le prix de ton obéissance.

VALENTIN.

Attendez un moment, cela demande réflexion.

SESANNE.

Dépêche-toi.

VALENTIN, *haut et à part.*

Je sortirai dans l'un et l'autre cas : tendrai-je en m'en allant le dos ou la main, voilà l'état de la question... Je me décide (*il tend la main*).

SESANNE.

Tu as de la logique dans l'esprit; tiens (*il lui donne de l'argent*).

VALENTIN.

Je vous tire ma révérence.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SESANNE, VICTORINE.

SESANNE, *seul d'abord.*

Victorine m'a vu entrer; elle ne descend pas. Elle arrivera dans une heure... je la reconnais bien là. (*elle paraît.*) Ah! je vous attendais avec impatience.

VICTORINE, *avec calme et sang-froid dans tout le cours du rôle.*

Il me semble qu'il n'y a pas long-temps que vous êtes seul; et je ne croyais pas qu'un tiers fût indispensable dans nos entretiens.

SESANNE.

Il est vrai; mais c'est que...

VICTORINE.

C'est que vous avez toujours le besoin de me gronder.

SESANNE.

De vous aimer, et ce sentiment rend quelquefois injuste. Vous qui savez ce qui se passe, que dites-vous d'Orphile?

VICTORINE.

Je dis que c'est un homme passionné... pour les héritages.

SESANNE.

Le fourbe ne cache plus ses desseins.

VICTORINE.

Je m'amuse à l'observer.

SESANNE.

Belle occupation!

VICTORINE.

Il a reçu du ciel toutes les graces de son état: maniéré dans ses révérences, minutieux dans ses soins, ingénieux dans ses complaisances; je ne m'étonne plus que madame Herbine en soit folle.

SESANNE.

Qui sait, vous finirez peut-être aussi par là?

VICTORINE.

Il est vrai que mon premier choix n'a pas dû vous donner une grande idée de mon jugement.

SESANNE.

Ah! pardonnez; mais ce M. Orphile m'inquiète à un point... il aspire à votre main; madame Herbine la lui a promise.

VICTORINE.

Je ne l'ai pas donnée...

SESANNE, *tendrement.*

Victorine, vous m'aimez?

VICTORINE.

Mon Dieu, oui.

SESANNE.

Vous ne céderez aux sollicitations de personne, en faveur de ce rival.

VICTORINE.

Jamais.

SESANNE.

Vous refuserez avec force?

VICTORINE.

Avec force, je n'en réponds pas; mais avec persévérance, au moins: je dirai non, faiblement peut-être, mais je le dirai toujours.

SESANNE.

Ainsi, vous jurez d'être à moi?

VICTORINE.

Je promets seulement de n'être pas à un autre.

SESANNE.

Comment?

VICTORINE.

Je vous le répète, mon cousin: ma mère en mourant nous a confiés, ma sœur et moi, aux soins de madame Herbine et de son frère: malheureuse par un mariage où tous les intérêts de la fortune avaient été sacrifiés à l'amour, elle a formellement exigé que nous ne dispossassions de notre main que du consentement de ceux à qui elle a légué ses droits. Je respecterai ses dernières volontés; d'ailleurs, je ne suis pas maîtresse du peu que je possède, et vous êtes sans biens...

SESANNE.

Que la prudence est une belle chose! Mais qui vous a dit que je fusse sans fortune? Je n'en ai pas aujourd'hui, j'en aurai demain, quand je voudrai me donner la peine d'en chercher. Ne vous ai-je pas dit cent fois que mon père, forcé de quitter la France, et mort en Amérique, m'a laissé une succession considérable? Tout cela est bien un peu embrouillé, mais j'ai pour curateur l'avocat Courval, homme d'une probité et d'un talent connus;

s'il faut l'en croire, à la paix, je me trouverai très riche. Quant aux volontés de votre mère, elles sont déja remplies à moitié : le frère de madame Herbine, M. Durfort, est aussi votre tuteur, et il consent à notre union.

VICTORINE.

Malheureusement, depuis deux ans, il ne voit plus sa sœur.

SESANNE.

Graces à M. Orphile; mais je lui ménage une double épreuve, qui ne peut manquer de détruire le sot engouement de sa tante, et de lever les obstacles qu'elle oppose à mon bonheur.

VICTORINE.

Quel est votre projet?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME HERBINE, ORPHILE.

MADAME HERBINE, *entrant appuyée sur Orphile.*

Mon neveu, j'ai deux mots à dire à M. de Sesanne: dans un moment je vous rejoins; amusez-vous, en m'attendant, à couper les brochures que nous avons à lire.

ORPHILE, *à part, avec inquiétude.*

Je crains les suites de cet entretien, et je veux... (*Il sort en passant derrière le paravent.*)

SCÈNE VIII.

LES MEMES, EXCEPTÉ ORPHILE.

MADAME HERBINE, *regardant aller Orphile.*

Charmant jeune homme! (*à Sesanne*) M. de Sesanne, il est temps de m'expliquer avec vous. (*Victorine va pour sortir.*) Restez, Victorine; la chose vous regarde, et il est nécessaire que vous connaissiez mes intentions; je pense beaucoup à ton bonheur, mon enfant.

VICTORINE.

Je voudrais contribuer au vôtre.

MADAME HERBINE.

La chose est en ton pouvoir... Je crois m'être aperçue que vous vous aimiez.

VICTORINE.

Je vous en ai fait l'aveu.

MADAME HERBINE.

Oui, à-peu-près. Peut-être avez-vous pensé que le mariage....

SESANNE.

J'attache à cet espoir le bonheur de ma vie entière.

MADAME HERBINE.

Écoutez-moi donc bien. Vous ne vous convenez pas du tout.

SESANNE.

Comment?

MADAME HERBINE.

Pas du tout.

VICTORINE.

Et par quelle raison?

MADAME HERBINE.

Par la meilleure de toutes : cela ne me convient pas, et j'ai pris pour vous, mademoiselle, d'autres engagements. Le ciel m'a donné un neveu dont la tendresse et les soins font, depuis cinq ans, ma joie et ma consolation ; c'est à lui que je vous destine.

VICTORINE.

Il peut faire votre consolation, madame, sans faire mon désespoir ; et, pour la première fois, je me verrai forcée de vous désobéir.

MADAME HERBINE.

J'ai sur vous l'autorité d'une mère, et je saurai bien vous contraindre...

VICTORINE.

Je vous assure, le plus respectueusement possible, que je ne l'épouserai pas.

MADAME HERBINE.

C'est ce que nous verrons.

SESANNE.

Vous voulez donner à votre neveu plus qu'il ne vous demande : votre pupille ne fait pas partie de votre héritage.

MADAME HERBINE.

Je sais tout ce que la malignité peut inventer de noirceurs ; mais j'en crois les actions de mon neveu plus que les rapports de ses ennemis.

SESANNE.

Si je n'avais pas personnellement à m'en plaindre, je me garderais bien de chercher à détruire l'illusion où vous êtes sur son compte ; mais puisque cette erreur a pour mon amour des suites aussi funestes, permettez-

moi de vous prouver que ce cher neveu n'aime en vous que la fortune qu'il en espère.

MADAME HERBINE.

Calomnie que tout cela.

SESANNE.

Mais, si je vous en donne la preuve à l'instant même.

MADAME HERBINE.

La preuve!

SESANNE.

La plus convaincante.

MADAME HERBINE.

Je vous prends au mot.

SESANNE.

Faites-le venir, et veuillez seulement me promettre de confirmer, pour un moment, la nouvelle que je vais lui donner, quelque ridicule qu'elle puisse vous paraître.

MADAME HERBINE.

Je vous le promets. (*elle sonne.*) Dites à Orphile de descendre.

SESANNE.

Si je réussis à dessiller vos yeux, la seule faveur que je demande est d'être admis à faire valoir auprès de vous les droits de mon amour.

MADAME HERBINE.

J'y consens, à condition que Victorine, dans le cas contraire...

VICTORINE.

Madame...

SESANNE.

Vous ne risquez rien de promettre, ma cousine; je suis sûr de mon fait.

VICTORINE.

Le voici.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ORPHILE.

SESANNE.

Monsieur Orphile, j'avais besoin de l'aveu de madame votre tante pour vous faire part de mon bonheur; elle m'autorise à vous annoncer qu'aujourd'hui même l'hymen nous unit l'un à l'autre.

MADAME HERBINE.

L'hymen!.... avec moi?

VICTORINE, *à part, à madame Herbine.*

Vous allez tout découvrir.

MADAME HERBINE.

Ah! j'entends.

ORPHILE.

Est-il bien vrai, ma tante? vous épousez M. de Sesanne?

MADAME HERBINE.

Oui, mon neveu; je suis veuve depuis trente ans, et l'hymen aura pour moi tous les charmes d'une nouvelle connaissance.

ORPHILE.

Peut-être ai-je droit de me plaindre...

MADAME HERBINE.

A mon âge, il ne faut pas se fier uniquement aux soins de l'amitié; je m'assure ceux du devoir et de la reconnaissance, en épousant M. de Sesanne, à qui je fais do-

nation entière de mes biens. (*à Sesanne, à part.*) Vous voyez que je vous sers de mon mieux.

SESANNE.

Au lieu d'un rival, M. Orphile, ne voyez plus en moi qu'un bon parent, prêt à servir votre amour auprès de mademoiselle de toute l'influence que me donne mon nouveau titre. (*Tous les trois attendent avec inquiétude la réponse d'Orphile.*)

ORPHILE, *avec une sensibilité affectée.*

Ah, ma tante! pourquoi m'avez-vous si long-temps caché votre projet? Ai-je une autre pensée que celle de votre bonheur? (*à Sesanne.*) Mon cher oncle, (*il prend sa main, qu'il met dans celle de sa tante*) rendez heureuse une tante que je chéris, et je ne demande pour prix des soins que lui a prodigués ma tendresse, que la permission de les lui continuer encore.

MADAME HERBINE, *à Sesanne, avec attendrissement.*

Vous l'entendez, monsieur?

ORPHILE, *à Sesanne.*

J'accepte avec reconnaissance la promesse que vous voulez bien me faire de vous intéresser au succès de mes vœux auprès de votre chère cousine. (*à sa tante.*) C'est à présent qu'il me sera doux de m'abandonner aux mouvements de mon cœur: je ne craindrai plus que l'envie et la méchanceté empoisonnent mes actions, en leur supposant un motif dont la seule idée me fait rougir. (*Pendant qu'Orphile parle, Sesanne et Victorine témoignent autant de surprise que de confusion; madame Herbine a peine à contenir ses larmes de tendresse.*)

MADAME HERBINE, *embrassant Orphile.*

Embrasse-moi, mon cher neveu; il n'y a pas un mot

de vrai dans tout cela. C'est une épreuve à laquelle j'ai bien voulu me prêter, non pour m'assurer de tes sentiments, ils me sont bien connus, mais pour en convaincre ceux qui les calomnient. M. Sesanne, vous avez vous-même dicté les conditions, vous voudrez bien vous y soumettre. Allons, rentrez, mademoiselle; et vous, Orphile, ne tardez pas à nous rejoindre.

(*Elle sort avec Victorine.*)

SCÈNE X.

SESANNE, ORPHILE.

ORPHILE, *avec ironie.*

Ma tante ne m'abuse-t-elle pas, M. Sesanne? dois-je renoncer à l'espoir de vous appeler mon oncle? j'en avais déja pour vous tous les sentiments.

SESANNE.

Cela ne vous engageait pas à grand'chose; mais n'en parlons plus. Vous avez été le plus adroit dans cette circonstance, et je vous reconnais une qualité très précieuse, pour bien entendre,... celle de bien écouter.

ORPHILE.

Je n'écoute que mon cœur, monsieur.

SESANNE.

Vous devez entendre de bien jolies choses. (*à part.*) Je n'ai plus d'espoir que dans la lettre.

ORPHILE, *avec une ironie plus forte.*

Vous m'avez promis de parler pour moi à votre cousine, je compte sur vous. (*Valentin apportant une lettre.*)

SCÈNE XI.

VALENTIN, SESANNE, ORPHILE.

VALENTIN, *bas, à Orphile.*

Une lettre de chez votre oncle; on m'a recommandé de vous la remettre sans perdre un moment.

SESANNE, *à part.*

Voici l'instant décisif.

ORPHILE, *prenant la lettre.*

Voyons. (*Pendant qu'il lit, Sesanne examine attentivement Orphile, qui témoigne de la joie, de l'embarras, et de la contrainte.*)

SESANNE.

Il me reste à vous expliquer, monsieur....

ORPHILE, *avec impatience.*

Il m'est impossible de m'arrêter pour l'instant.

SESANNE, *à part.*

Son impatience est de bon augure. (*haut.*) Nous pourrons renouer l'entretien, je vous laisse; mais je vous prie de considérer dans votre sagesse qu'il y a deux personnes à craindre en épousant une femme qui en aime un autre.

ORPHILE.

Ma sagesse a tout considéré, monsieur, et je suis bien aise de vous dire que de ces deux personnes, il y en a une que je ne crains pas du tout, et quant à l'autre...

SESANNE, *fièrement, et le regardant de près.*

Quant à l'autre?

ORPHILE, *intimidé.*

Je suis votre très humble serviteur.

SESANNE, *sortant.*

Vous êtes trop honnête.

SCÈNE XII.

ORPHILE, VALENTIN.

VALENTIN.

Ce M. Sesanne a quelque chose de sinistre dans le regard; avez-vous vu?

ORPHILE, *dans l'ivresse de la joie.*

Il est bien question de cela vraiment.

VALENTIN.

Quoi donc?

ORPHILE.

Valentin, il est on ne peut plus probable que demain matin je m'éveillerai avec vingt-cinq ou trente mille livres de rente.

VALENTIN.

Pas possible!

ORPHILE.

Écoute. (*il lit.*) « Mon cher neveu, je sens que je « touche à mon terme ; » (*il s'interrompt.*) excellent homme! « les médecins m'ont abandonné....

VALENTIN.

Tant pis.

ORPHILE *lit.*

« Et puisqu'on ne peut emporter sa fortune avec soi...

VALENTIN.

Il ne manquerait plus que ça.

ORPHILE *lit.*

« Il faut du moins la laisser à quelqu'un qui en sente « le prix. » (*il s'interrompt.*) Il me rend bien justice. « Quelques torts que vous ayez envers moi, » (*il s'interrompt.*) Oui, j'en ai, Valentin, de bien véritables, mais pouvois-je prévoir?.... « quelques torts que vous ayez « envers moi, c'est en votre présence que je veux dicter « mes dernières volontés. Accourez, vous n'avez pas un « moment à perdre. »

VALENTIN.

Il a raison, monsieur, et vite, et vite!

ORPHILE.

Il y a cependant une réflexion à faire; préviendrai-je madame Herbine, ne la préviendrai-je pas? Si je la previens, malgré son animosité contre son frère, n'est-il pas possible que la voix du sang se fasse entendre, et qu'elle veuille m'accompagner?

VALENTIN.

Diable! c'est dangereux; ils pourraient s'expliquer, et le moindre inconvénient serait de partager la succession avec elle.

ORPHILE.

D'un autre côté, si je pars à son insu, nous nous brouillons nécessairement, et je perds le fruit de cinq ans de peines et de soins.

VALENTIN.

Au fait, monsieur, elle se porte bien, et votre oncle est à l'extrémité; donc votre place est chez lui.

ORPHILE.

C'est incontestable; mais il s'agit de tout conserver.

VALENTIN.

Voilà l'embarras.

ORPHILE, *après avoir réfléchi.*

J'y suis... c'est cela même... j'ai découvert l'adresse du médecin italien; il est à Saint-Germain; il doit en partir dans deux jours, et je ne veux confier qu'à moi seul le soin de le consulter sur la santé de ma tante: elle me laisse partir; et pour peu que tout se passe là-bas comme nous avons lieu de le... craindre, nous pouvons être revenus avant qu'elle ait eu le moindre soupçon du vrai motif de mon absence.

VALENTIN.

Ah mon Dieu oui! pourvu que le cher homme soit aussi pressé de s'en aller que nous le sommes de revenir, tout ira le mieux du monde.

ORPHILE.

Après tout, Valentin, ne va pas croire que je forme des vœux!...

VALENTIN.

Fi donc.... c'est une horreur.

ORPHILE.

Je voudrais qu'il dépendît de moi de prolonger ses jours aux dépens des miens.

VALENTIN.

Alors je n'aurais plus qu'à chercher un autre maître.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon de la maison de M. Durfort, faiblement éclairé.

SCÈNE I.

M. DURFORT, SESANNE.

DURFORT, *en robe de chambre, avec un petit bonnet de velours noir.*

Il viendra sans ma sœur; sois tranquille, je le connais mieux que toi.

SESANNE.

Quand il s'agit de son intérêt, il a un instinct de prudence....

DURFORT.

C'est sur cet instinct-là que je fonde mon espoir. Le cher neveu, que j'ai élevé avec toute la tendresse d'un père, m'a quitté, voilà bientôt cinq ans, (en même temps que l'accès de goutte dont j'ai failli mourir) pour se rendre chez ma sœur, dont la santé menaçait ruine; par suite de ses réflexions, constamment justes, il jugera qu'il faut quitter aujourd'hui la tante, qui se porte bien, pour revenir à l'oncle qu'il croit en danger. C'est un garçon qui raisonne très bien, que mon neveu Orphile.

SESANNE.

Mon intention n'est pas de vous aigrir contre lui, et je suis le premier à reconnaître qu'il a des qualités...

DURFORT, *sévèrement.*

Aucune. Je ne me paie pas de singeries sentimentales, moi: pour juger les gens, au lieu d'écouter ce qu'ils disent, je regarde ce qu'ils font; je suis de mon naturel très indulgent pour la jeunesse; elle a ses défauts, je les lui passe, et si tu avais vingt ans de plus, je te dirais peut-être que je les aime; mais de l'avarice, de l'hypocrisie, de l'égoïsme dans un jeune homme, qu'on ne m'en parle plus.

SESANNE.

Il peut se corriger.

DUFORT.

Mon enfant, on corrige les travers de l'esprit, les égarements de la raison, mais on ne change pas un mauvais naturel. Après tout, c'est tant pis pour lui; car il y a bien plus de plaisir à être bon qu'il n'y a de mérite.

SESANNE.

On peut vous en croire; il y a long-temps que vous prêchez d'exemple.

DURFORT.

En profite qui voudra; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à toutes les époques de ma vie, je me suis très bien trouvé de la règle de conduite que je me suis faite.

SESANNE.

Donnez-moi votre secret.

DURFORT.

Il est bien simple, mon ami; jeune, j'ai songé que je

serais vieux; vieux, je me souviens que j'ai été jeune; de la prévoyance et de la mémoire, voilà tout.

SESANNE.

Vous mettez la sagesse à la portée de tout le monde.

DURFORT.

Orphile n'en est pas la preuve, et tu vas en juger: l'expérience que nous allons faire doit avoir plus d'un résultat; elle peut servir à me rapprocher d'une sœur que j'aime, et avec laquelle mon neveu a trouvé moyen de me brouiller; à me convaincre moi-même que je ne m'abuse point sur son compte; car, quand il est question de punir, il faut être sûr de son fait; et enfin à te faire épouser ma pupille: mais, je t'en préviens, cela ne peut se faire que du consentement de madame Herbine. Quelque attachement que j'aie pour Victorine et pour toi, je n'irai point plaider contre une sœur, pour la forcer à vous marier; nos droits sont légalement égaux; mais au fond les siens sont plus justes: elle a pris soin de l'éducation de Victorine, et doit avoir sur son établissement une influence plus directe.

SESANNE.

La grande objection de madame Herbine, c'est que je n'ai rien; elle ne veut pas entendre que j'ai les plus belles espérances du monde, et qui sont à la veille de se réaliser, peut-être.

DURFORT.

Comment cela?

SESANNE.

Je viens à l'instant de recevoir un billet de l'avocat Courval; il me mande qu'il a une nouvelle très importante à me communiquer.

DURFORT.

Il faudrait y courir.

SESANNE.

J'ai le temps; les soins de mon amour passent avant ceux de ma fortune... Une voiture... vous ne vous trompiez pas, c'est lui-même.

DURFORT.

Marguerite va le recevoir: je lui ai fait sa leçon. Je m'acquitterai bien de mon rôle de malade, il y a dix ans que je l'étudie; toi, cours chez ma sœur, et si tu peux l'amener, nous en sortirons à notre honneur. Par ici: tu sortiras par la porte du jardin. (*Ils entrent chez Durfort.*)

SCÈNE II.

MARGUERITE, VALENTIN, ORPHILE.

MARGUERITE.

Je vais le prévenir de votre arrivée. (*elle entre chez Durfort.*)

ORPHILE, *ne s'apercevant pas qu'elle est sortie.*

Faut-il que le trépas nous enlève ainsi les plus chers objets de nos affections!

VALENTIN, *faisant remarquer à son maître qu'ils sont seuls.*

Elle est partie, monsieur.

ORPHILE, *regardant autour de lui, et changeant brusquement de ton.*

Ah!.... n'oublie pas, Valentin, de t'arranger pour rompre toute communication entre cette maison et celle de madame Herbine; nous n'avons que Sesanne à crain-

dre, et sans doute il ne manquera pas de profiter de mon absence pour rester auprès de sa chère Victorine.

VALENTIN.

Tout va le mieux du monde; le bon homme est au plus mal, et paraît disposé à vous laisser son bien; votre tante nous croit à Saint-Germain, et ne viendra pas nous chercher ici; c'est encore à merveille! je ne suis pourtant pas tranquille; vous jouez de malheur en fait de succession, et, sans compter l'enfant naturel, que Dieu confonde, j'ai sur le cœur le tour diabolique que nous a joué le parent de Saint-Malo; ce vieux loup de mer a fait fortune, il est garçon, accablé d'infirmités; à soixante ans l'envie de courir le saisit de nouveau; il part pour faire le tour du monde, quand il peut à peine faire le tour de sa chambre; il y a dix mille à parier contre un qu'il n'en reviendra pas, et que les biens qu'il laisse ici nous appartiennent: comptez là-dessus; notre homme arrive, au bout de quatre ans, frais et gaillard, avec une femme qu'il a épousée en Chine, et deux chinois d'enfants tous prêts à recueillir son héritage, si jamais il meurt, ce qui ne me paraît pas du tout démontré. Et ce M. Valmont! ce parrain d'Amérique, que votre mère aimait tant! vous n'étiez pas encore né, qu'il vous avait assuré tous ses biens de Saint-Domingue.... courez après.

ORPHILE.

Tout cela prouve que la fortune est encore plus ingrate qu'elle n'est légère, et qu'il faut savoir attendre.... (*s'apercevant de l'entrée de Marguerite.*) Hélas!...

VALENTIN.

Quoi donc?.... (*Orphile lui fait signe qu'on les écoute.*) J'entends... Hélas!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Il repose un moment, mais je crains bien...

ORPHILE.

Que dis-tu, Marguerite?

MARGUERITE.

A moins d'un miracle, c'est un homme perdu.

ORPHILE.

Se peut-il? Mon cher oncle? Je ne survivrai pas à cette perte.

VALENTIN.

Sois en sûre, Marguerite, nous n'y survivrons pas.

ORPHILE.

Du moins, n'a-t-on rien à se reprocher? a-t-on appelé près de lui....

MARGUERITE.

Depuis deux mois, il est en proie aux médecins; on en a fait venir des quatre coins de la France, et le mal a toujours augmenté dans la proportion du nombre des docteurs: il y a du mieux depuis hier; ils l'ont abandonné.

ORPHILE.

Il faut les rappeler sur-le-champ, je le veux. Juste ciel! que dirait-on de moi?

MARGUERITE.

Je vous assure, monsieur, qu'il meurt de la médecine plus que de la maladie.

ORPHILE.

Je veux des médecins.

VALENTIN.

Beaucoup de médecins, c'est le plus sûr.

MARGUERITE.

Soyez tranquille; j'ai pris sur moi ce matin de lui amener le docteur Curando, dont on raconte des prodiges.

VALENTIN, *à part, à Orphile.*

Justement! l'homme aux fumigations.

ORPHILE.

Quelque charlatan.

VALENTIN.

Un de ces empiriques qui s'en vont guérissant à tort et à travers, sans savoir ce qu'ils font.

MARGUERITE.

Que risquons-nous, puisque le malade est désespéré?

ORPHILE.

A la bonne heure! (*à Valentin.*) Valentin, entrez chez mon oncle; vous m'avertirez dès qu'il sera réveillé. (*Valentin sort.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, ORPHILE.

ORPHILE, *d'un air embarrassé.*

Il n'a pas encore vu son notaire?

MARGUERITE.

Il vous attendait pour le faire appeler.

ORPHILE.

C'est toujours M. Fombrune?

MARGUERITE.

Non, c'est son successeur; M. Fombrune vient de mourir.

ORPHILE.

Diable! c'étoit un homme très riche et sans enfants; sait-on qui est-ce qui hérite?

MARGUERITE.

Je ne m'en suis pas informée. Je crains pour vous, M. Orphile, la scène douloureuse qui se prépare... un testament.

ORPHILE.

Ah! quelle épreuve! je voudrais déja qu'elle fût terminée... La plus grande partie des biens de mon oncle était en portefeuille?

MARGUERITE.

Je le crois.... Votre état me fait pitié.

ORPHILE.

Le mal est là. (*Il indique son cœur.*) Marguerite, tu avais toute sa confiance?

MARGUERITE.

Tout entière.

ORPHILE.

Il ne pouvait mieux la placer. On m'a parlé d'argent comptant déposé en différents endroits; tu dois savoir...

MARGUERITE.

Hélas! il ne me cachait rien.

ORPHILE.

Bonne Marguerite! tu le vois, je ne puis m'occuper que de ma douleur; aide-moi à remplir des devoirs bien pénibles, et compte sur ma reconnaissance.

MARGUERITE, *d'un air mystérieux.*

D'abord, vous saurez...

ORPHILE.

Voyons.

MARGUERITE, *apercevant Valentin.*

Chut!

ORPHILE, *à Valentin, durement.*

Eh bien! qu'est-ce?.... que demandez-vous?

VALENTIN.

C'est monsieur qui vous demande.

ORPHILE.

J'y vais.... Tu disais, Marguerite....

MARGUERITE.

Votre empressement de voir votre oncle ne vous permettrait pas de m'entendre; nous parlerons de cela dans un autre moment.... Sur-tout de la discrétion.

ORPHILE.

Tu ne m'as rien dit; mais toi-même défie-toi de Valentin.

MARGUERITE.

Ne craignez rien, je le connais aussi bien que vous. (*Orphile entre chez son oncle.*)

SCÈNE V.

MARGUERITE, VALENTIN.

VALENTIN.

Ce que c'est que de nous, ma chère Marguerite! Un homme jeune encore; car enfin il n'avait guère que soixante-cinq ans.

MARGUERITE.

Cela me fait souvenir que j'en aurai bientôt cinquante-six.

VALENTIN.

Qu'importe l'âge? vous vous portez à merveille.

MARGUERITE.

Mon Dieu oui, à cela près d'un peu d'asthme et de rhumatismes.

VALENTIN.

On vit très bien avec tout cela, et ces maladies vous en évitent d'autres. Le point essentiel, quand on a passé la première jeunesse, c'est d'avoir une petite fortune.

MARGUERITE.

De ce côté, je suis bien tranquille; et graces aux bontés de mon pauvre maître, je suis beaucoup plus riche qu'il n'appartient à une personne de mon état.

VALENTIN.

Eh bien! tant pis, mademoiselle Marguerite, tant pis.

MARGUERITE.

Comment cela?

VALENTIN.

Tant pis, vous dis-je; délicat comme je le suis, un pareil aveu m'empêche de vous en faire un autre.

MARGUERITE.

De quoi s'agit-il donc, monsieur Valentin?

VALENTIN.

De rien.

MARGUERITE.

Mais encore?....

VALENTIN.

Non, c'est plus fort que moi.... A quoi peut se monter votre bien?

MARGUERITE.

Mais à deux mille écus de rente pour le moins.

VALENTIN, *haut, à part.*

C'est impossible, décidément.

MARGUERITE.

Impossible! quoi?

VALENTIN.

Rien! (*à part, haut.*) Mon Dieu, mon Dieu, que ces deux mille écus me contrarient!

MARGUERITE.

Je ne vous conçois pas.

VALENTIN.

Si votre ame est aussi belle que la mienne, vous allez m'entendre. Je m'étais dit à moi-même: madame Marguerite est une excellente femme; elle est un peu plus âgée que moi; mais, à cela près, nos goûts, nos humeurs, se conviennent, et je sens que le mariage... Je ne savais pas alors.... Maudits deux mille écus!... voilà l'obstacle qui me ferme la bouche.

MARGUERITE.

Mais pas du tout, M. Valentin.

VALENTIN.

Pardonnez-moi: dans mes principes, je ne puis hasarder une proposition à laquelle l'intérêt paraîtrait avoir quelque part, lorsque c'est l'amour seul qui l'aurait dictée; je suis comme ça.

MARGUERITE.

Eh bien! soyez donc heureux; je la reçois, votre proposition, sans crainte de blesser votre délicatesse........ Vous m'aimez?

VALENTIN, *avec chaleur.*

Rappelez-vous mes tendres soins lorsque nous habitions cette maison.

MARGUERITE.

L'offre de ma main vous ferait grand plaisir?

VALENTIN.

La joie m'ôterait la raison.

MARGUERITE.

Dans ce cas vous êtes fou.... (*Lui présentant la main.*) car je vous la donne.

VALENTIN.

Se peut-il?

MARGUERITE.

Vous verrez que mon désintéressement est bien digne du vôtre; car il est bon que vous sachiez que tout ce que je possède des bontés de mon maître, ne m'est assuré qu'à la condition de ne me marier jamais. Je perds tout, le jour que je vous épouse; mais qu'importe, avec vos principes et votre amour?

VALENTIN. (*Pendant qu'elle parle, il témoigne une surprise burlesque.*)

Comment donc? les deux mille écus de rente....

MARGUERITE.

Rassurez-vous; il n'en sera pas dit un mot au contrat; je n'aurai que mon cœur à vous offrir; mais du moins vous êtes bien sûr de l'avoir tout entier.

VALENTIN, *à part.*

Jolie dot!.... Tenez, madame Marguerite, quand on fait un mariage de convenance....

MARGUERITE.

Qu'appelez-vous de convenance; vous ne m'aimez donc pas?

VALENTIN.

Si fait; mais je suis trop délicat pour souffrir que vous vous ruiniez pour moi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ORPHILE.

ORPHILE, *sortant de l'appartement de son oncle.*
Suis-moi, Valentin.

MARGUERITE.
Où courez-vous donc?

ORPHILE.
Chez le notaire.

MARGUERITE.
On peut y envoyer.

ORPHILE.
Non, je préfère y aller moi-même.

MARGUERITE.
Comment trouvez-vous le malade?

ORPHILE.
Mais, Marguerite.... j'ai quelque espérance. (*Il s'éloigne.*)

MARGUERITE.
Vous pourriez, par la même occasion, faire dresser notre contrat.

VALENTIN.
Non franchement, ne comptez pas sur moi; je suis incapable.... de vous épouser.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, *seule.*

Ne craignez rien, messieurs les fourbes; vous n'épouserez pas, vous n'hériterez pas, et vous apprendrez à vos dépens que c'est souvent un mauvais calcul de ne compter pour rien les autres.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, SESANNE.

SESANNE.

Eh bien! Marguerite.

MARGUERITE.

Les choses sont en bon train; notre héritier a vu son oncle; il le croit dans le plus grand danger, et lui-même est allé chercher le notaire.

SESANNE.

Et moi j'amène sa tante; elle ignore qu'il soit ici; arrangeons-nous pour qu'il ne la voie qu'au moment où sa présence pourra produire l'effet que nous en attendons.

MARGUERITE.

Soyez tranquille; vous avez pour vous l'amour et l'amitié: je réponds de tout.

SESANNE.

J'ai contre moi l'intérêt et la prévention; je ne réponds de rien.... J'entends ces dames; elles accourent,

persuadées que M. Durfort est bien mal; sans les détromper tout-à-fait, tu peux cependant calmer leurs inquiétudes; je vais prévenir notre ami. (*Il entre chez Durfort.*)

SCÈNE IX.

MADAME HERBINE, VICTORINE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

C'est vous, madame Herbine? Que je suis heureuse de vous voir dans cette maison!

MADAME HERBINE, *avec le plus vif intérêt.*

Et mon frère!

VICTORINE.

Est-il vrai qu'il y ait du danger?

MARGUERITE.

Mais, mademoiselle....

VICTORINE.

Je t'entends, Marguerite...

MADAME HERBINE.

Mon frère, mon pauvre frère...

VICTORINE.

Ah! madame, si nous eussions été là pour lui donner nos soins?... Entrons, Marguerite.

MADAME HERBINE, *s'asseyant.*

Un moment; laissez-moi reprendre mes esprits.

MARGUERRITE.

Calmez-vous, madame, il a été bien malade; mais il est mieux : et je suis sûre que votre présence achèvera sa guérison. (*Elle fait des signes à Victorine, que madame Herbine aperçoit.*)

MADAME HERBINE *se lève.*

Qu'est-ce que cela signifie? des signes!... Je vois ce que c'est: on a voulu m'attirer ici; c'est une indignité; je parierais que M. Durfort n'est pas malade.

MARGUERITE.

Pardonnez-moi.

VICTORINE.

Pourriez-vous être fâchée de trouver votre frère bien portant, vous qui paraissiez si vivement alarmée de son état?

MADAME HERBINE.

Je le croyais dangereusement malade; je suis accourue, c'est tout simple. En pareil cas, j'ai dû oublier ses indignes procédés, l'abandon où il me laisse depuis si long-temps; j'arrive, et c'est pour apprendre que l'on se joue de ma sensibilité, que l'on me tend un piège.

VICTORINE.

Madame, vous ne savez pas encore..

MADAME HERBINE.

Je sais tout, je vois tout, mademoiselle. Votre Sesanne, déjoué une première fois par mon neveu, a renoué la partie avec monsieur mon frère, et probablement vous êtes d'accord avec eux.

VICTORINE.

Vous ne me trouverez jamais de moitié, madame, dans la ruse la plus innocente, quand elle aura pour objet une personne que je dois respecter.

MADAME HERBINE, *à Marguerite.*

Terminons. Mon frère est-il malade?

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. DURFORT, SESANNE.

DURFORT.

Non, ma sœur; et j'en suis désespéré, puisqu'il faut absolument que je sois à la mort pour que nous puissions nous voir.

VICTORINE, *à Durfort.*

Bonjour, mon bon ami (*il l'embrasse.*)

MADAME HERBINE.

Ce reproche vous sied à merveille, et je voudrais bien savoir si c'est à moi de venir vous chercher.

DURFORT.

Non, c'est à celui de nous deux qui aime l'autre davantage. Aussi me suis-je présenté chez vous plusieurs fois, et toujours inutilement; aussi vous ai-je écrit quatre ou cinq lettres sans avoir pu obtenir de réponse.

MADAME HERBINE.

Je n'ai entendu parler ni de vos lettres, ni de vos visites.

DURFORT.

C'est probablement au cher neveu que j'ai cette nouvelle obligation.

SESANNE.

N'en doutez pas...

MADAME HERBINE.

Nous y voilà. Comment osez-vous, M. de Sesanne, après l'aventure de ce matin?

SESANNE.

Remarquez qu'il n'y a point de paravent dans cette chambre...

VICTORINE.

Il nous écoutait...

MADAME HERBINE.

Vous allez tous les trois vous déchaîner contre lui; mais vous perdrez votre temps et vos paroles; je suis décidée à ne rien entendre.

DURFORT.

Eh bien! on vous fera voir.

MADAME HERBINE.

Quoi?

DURFORT.

Orphile.

MADAME HERBINE.

Où?

DURFORT.

Dans cette maison.

MADAME HERBINE.

Il n'y viendra pas sans mon consentement, et je connais trop bien vos sentiments pour le lui permettre.

DURFORT.

Il en juge mieux que vous, car vous l'allez voir paraître.

MADAME HERBINE.

Attendez-le: il est dans ce moment à Saint-Germain où il consulte mon docteur sur ma santé.

DURFORT.

Il est dans ce moment avec notre notaire à consulter sur mon testament.

MADAME HERBINE.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

DURFORT.

Cela signifie que votre neveu court toujours au plus

pressé; qu'il m'a quitté pour vous, qu'il vous quitte pour moi; qu'il ne nous aime ni l'un ni l'autre; mais qu'en revanche il a pour notre succession le goût le plus décidé.

MADAME HERBINE.

Orphile n'est pas à Saint-Germain?

MARGUERITE, *entrant.*

Le voilà.

DURFORT.

Entrez tous chez moi; vous n'écouterez pas, ma sœur, puisque vous ne voulez rien entendre, mais vous vous montrerez quand il en sera temps. (*Ils entrent tous les trois chez Durfort.*) Marguerite, approche ce fauteuil, ce tabouret, et souviens-toi que je me suis fait transporter ici par ordre du médecin.

SCÈNE XI.

DURFORT, MARGUERITE, ORPHILE, LE NOTAIRE.

MARGUERITE, *allant au-devant d'eux.*

Silence! le malade est là.

ORPHILE.

Levé?

MARGUERITE.

Il l'a voulu, et le médecin croit qu'on n'a plus rien à lui refuser.

(*Elle sort.*)

ORPHILE, *à Durfort.*

C'est un bien bon signe, mon cher oncle, de vous voir hors de votre lit.

DURFORT, *d'une voix affaiblie.*

Je me trouve un peu mieux, mais je crains que cela

ne dure pas, et je veux profiter d'un reste de forces.

ORPHILE.

Voici votre notaire.

DURFORT.

Ah! bonjour, monsieur Durand.

LE NOTAIRE.

Je suis désespéré, monsieur, de la circonstance...

DURFORT.

Pourquoi ça? On fait son testament, parcequ'on est obligé de mourir; mais on ne meurt point pour avoir fait son testament.

LE NOTAIRE.

Sans doute. Je suis prêt à recevoir vos dispositions.

DURFORT.

Avant tout, convenons de nos faits. Il arrive un moment où l'on sent le besoin de se réconcilier avec tout le monde. Ma sœur a de grands torts avec moi; mais enfin elle est ma sœur; je viens de la faire prévenir. Si elle se rend auprès de moi dans le délai que je lui ai fixé, je lui pardonne, et je partage entre vous deux ma fortune.

ORPHILE, *avec un dépit mal dissimulé.*

Vous lui laissez la moitié de vos biens? Croyez que j'éprouve une véritable satisfaction....

DURFORT.

Il n'est pas encore sûr qu'elle arrive.

ORPHILE, *à part.*

Pourvu que Valentin ait exécuté mes ordres.

DURFORT, *à Orphile.*

L'autre moitié vous appartient... sauf un legs de cent

mille francs que je partage entre mes deux pupilles, Victorine et sa jeune sœur.

ORPHILE.

Cent mille francs! (*à part, au notaire.*) Parlez donc?

LE NOTAIRE.

Cela ne fait que cinquante mille francs pour chacune, et monsieur votre neveu pense qu'on pourrait augmenter...

ORPHILE.

Moi! non pas. (*au notaire.*) Qu'est-ce que vous dites?

DURFORT.

Mon titre de tuteur, l'amitié que je portais à leur mère, m'engagent à leur laisser ce témoignage d'intérêt.

ORPHILE, *à part.*

Au fait, j'en épouse une, tout ne sera pas perdu. (*haut.*) Ce n'est pas à moi à limiter la bienfaisance de mon oncle.

DURFORT.

Quant à ce pauvre Sesanne.

ORPHILE, *à part.*

Ah! je n'y tiens plus.

DURFORT.

Je dispose en sa faveur d'une soixantaine de mille francs que j'ai en portefeuille : c'est un honnête garçon, et vous approuverez ce que je fais pour lui, n'est-il pas vrai, mon neveu?

ORPHILE.

Mon oncle... en vérité... (*à part*) J'étouffe.

DURFORT, *au notaire.*

Voilà les articles principaux; vous y ajouterez mille

écus de pension à mes domestiques, répartis comme je l'indiquerai.

LE NOTAIRE, *s'asseyant.*

Récapitulons : votre fortune se monte...

DURFORT.

A quatre cent mille francs environ.

LE NOTAIRE.

Vous en donnez la moitié à votre sœur?

DURFORT.

Deux cent mille.

LE NOTAIRE.

A vos pupilles?

DURFORT.

Cent mille.

LE NOTAIRE.

A M. de Sesanne?

DURFORT.

Soixante mille.

LE NOTAIRE.

Ce qui fait en somme trois cent soixante mille francs; les quarante mille qui restent suffiront pour faire face aux pensions viagères: c'est entendu.

ORPHILE. *Pendant que le notaire récapitule, il compte sur ses doigts.*

Mon oncle, je me permettrai de vous faire une simple observation : c'est qu'il ne me reste rien.

DURFORT.

Comment rien! quand je vous donne la moitié du tout.

ORPHILE.

A partager entre les autres.

DURFORT, *se ranimant.*

Eh mais! c'est extraordinaire.

ORPHILE, *avec empressement.*

Quoi donc?

DURFORT.

Je me sens....

ORPHILE.

Plus mal.

DURFORT.

Au contraire: je ne sais quelle révolution se fait en moi. Le docteur Curando me l'avait annoncé; j'éprouve un bien-être inattendu, une augmentation de force..... C'est incroyable.

ORPHILE.

Ah! mon Dieu! se pourrait-il?....... (*à part.*) quel soupçon!....

DURFORT.

Cela tient du miracle.... (*Il s'agite.*) Voyez-vous.... voyez-vous.... Je me lève! je me soutiens.... donnez votre bras.

LE NOTAIRE, *paraissant soupçonner la ruse.*

Voilà une guérison bien extraordinaire.

DURFORT.

C'est à vous, mon neveu, que j'en suis en partie re devable; vos vœux sont si purs, si ardents....

ORPHILE.

Le ciel les exauce; il ne manque à mon bonheur que la présence de ma tante.

DURFORT, *ouvrant la porte de la chambre vers laquelle il s'est avancé avec Orphile.*

Il n'y manque plus rien, car la voici.

Le notaire se lève avec surprise, la plume à la main. Sesanne, Victorine et madame Herbine sortent de la chambre avec des flambeaux; Valentin entre par le fond; Orphile reste pétrifié.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VICTORINE, MADAME HERBINE, SESANNE, VALENTIN.

MADAME HERBINE, *à Orphile.*

Vous ne m'attendiez pas, monsieur?

ORPHILE.

Je suis perdu.

VALENTIN, *à part.*

C'était bien la peine de me mettre en faction.

ORPHILE, *à Valentin.*

Misérable!

SESANNE, *à Orphile.*

Ce n'est pas la faute de Valentin; en vérité, madame était dehors, avant que vous ne l'envoyassiez monter la garde à sa porte.

VICTORINE.

N'ajoutez pas à sa confusion; je souffre pour lui.

DURFORT.

Allons, ferme, mon neveu; l'attaque sera vive.

MADAME HERBINE, *à Orphile.*

Vous voilà donc revenu de Saint-Germain; et le docteur, vous le ramenez sans doute avec vous?

ORPHILE.

Les apparences déposent ici contre moi; la haine

(*regardant Sesanne*) en profite : mais la candeur et la probité finissent toujours par triompher de la ruse.

DURFORT.

La candeur!

ORPHILE, *à madame Herbine.*

Au moment où je partais pour Saint-Germain, j'apprends que le médecin que j'allais y consulter pour vous était chez votre frère; on m'assure que mon oncle est dangereusement malade : je trouve en accourant ici le moyen de remplir à-la-fois un double devoir; pouvais-je m'attendre qu'on m'en ferait un crime?

MADAME HERBINE.

Le fait est-il vrai? Mon frère, avez-vous vu aujourd'hui le docteur Curando?

DURFORT.

Il est venu ce matin; mais qu'est-ce que cela prouve?

ORPHILE, *à madame Herbine.*

Vous voyez.

MADAME HERBINE.

Soit; vous voilà justifié sur cet article.

VALENTIN, *à part, à son maître.*

Bravo! bravo!

VICTORINE, *à monsieur Durfort.*

Vous verrez qu'il trouvera le moyen de vous échapper.

DURFORT.

Je l'en défie. C'est à moi maintenant que vous avez à répondre. Faites-moi le plaisir de me dire, monsieur Orphile....

LE NOTAIRE, *avec surprise et empressement.*

Monsieur se nomme Orphile?

DURFORT.

Le propre fils de ma pauvre sœur défunte.

LE NOTAIRE.

Orphile de Saint-Blancard!

DURFORT.

Après?

LE NOTAIRE *se lève, écarte tout le monde, et court à Orphile.*

Ah! monsieur, que je suis aise de vous trouver! Il y a huit jours que je vous cherche.

DURFORT.

A qui en a-t-il?

ORPHILE.

Moi?

LE NOTAIRE.

Vous-même. J'ai à vous apprendre une grande nouvelle.

ORPHILE.

De quoi s'agit-il?

LE NOTAIRE.

Un parent de madame votre mère et votre parrain, revenu d'Amérique depuis peu de jours, vient de mourir à Paris, et, par un acte passé devant moi, vous a institué légataire universel d'une fortune évaluée huit cent mille francs.

ORPHILE.

Se peut-il?.. le saisissement... la joie... (*il s'assied.*)

DURFORT.

L'aimable sensibilité!

VALENTIN.

Êtes vous bien sûr qu'il soit mort tout-à-fait, ce bon parent?

LE NOTAIRE.

Depuis trois jours.

VALENTIN.

Il est mort; *vivat!*

ORPHILE.

Vous avez passé l'acte; ainsi plus de doute.

LE NOTAIRE.

Il est écrit tout entier de la main de M. de Valmont.

SESANNE, *à part.*

Valmont!... d'Amérique; si c'était!.. Je verrai Courval.

ORPHILE, *au notaire.*

Rendons-nous sur-le-champ à la maison du testateur.

LE NOTAIRE.

Si monsieur votre oncle veut permettre...

DURFORT, *au notaire.*

Allez, monsieur; dieu merci, je suis moins pressé de faire mon testament, que mon neveu ne l'est de lire celui de son parrain. (*Ils vont pour sortir.*)

ORPHILE, *les ramenant d'un air solennel.*

Mon oncle, ma chère tante, je puis avoir quelques torts apparents; mais l'instant que je prends pour les réparer doit être à vos yeux la preuve que ce n'est pas à mon cœur qu'il faut les attribuer. Vous aimez tous les deux votre charmante pupille. Vous m'avez accordé sa main quand vos bontés étaient le seul droit que j'eusse pour y prétendre. Aujourd'hui que la plus brillante fortune m'est tombée en partage, je ne balance pas à la déposer à ses pieds. Heureux de pouvoir, à ce prix, mériter son estime et reconquérir votre affection!

MADAME HERBINE, *à son frère.*

Que dites-vous de ce dernier trait?

DURFORT.

Je ne sais plus qu'en penser.

ORPHILE.

Je vais de ce pas prendre possession de mon hôtel, où je me flatte d'avoir demain matin le bonheur de vous recevoir.

VALENTIN.

Le diable sera bien fin s'il nous en déloge. (*Orphile, Valentin, et le notaire sortent.*)

VICTORINE.

Ah! Sesanne, je ne vois plus d'espérance.

SESANNE, *sortant.*

Je ne perds pas si facilement courage; conservez-moi votre cœur, c'est tout ce que je vous demande.

(*Il sort.*)

MADAME HERBINE.

Mon frère, nous sommes réconciliés, et j'espère que vous vous réunirez à moi pour faire entendre raison à mademoiselle.

DURFORT.

Ma sœur, je ne demande pas mieux; mais, d'abord, tâchons d'être bien sûrs d'avoir raison nous-mêmes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon somptueusement meublé de la maison du défunt. Le notaire, à côté de qui Orphile est assis, vient de terminer la lecture du testament, à laquelle ont assisté plusieurs personnes assises autour du notaire. La table est couverte de papiers, et l'appartement dans l'espèce de désordre inséparable d'un événement de cette nature. Orphile et Valentin sont en deuil.

SCÈNE I.

ORPHILE, VALENTIN, LE NOTAIRE, *quatre ou cinq personnages muets et debout auprès d'une table.*

LE NOTAIRE, *aux assistants.*

Vous venez d'entendre la lecture du testament du défunt. Personne de vous, je pense, n'a de réclamation à élever contre les dispositions du présent acte; en conséquence nous pouvons nous retirer. (*Il se lève, et les assistants s'éloignent en murmurant.*) (*Le notaire, à Orphile.*) Il vous reste à signer l'acte par lequel vous acceptez la succession à charge d'inventaire, n'est-il pas vrai?

ORPHILE.

Écoutez; nous sommes sûrs qu'il n'y a pas de dettes, l'inventaire coûterait beaucoup d'argent: pourquoi ferions-nous des frais inutiles?

LE NOTAIRE.

Soit; vous acceptez la succession telle qu'elle se

comporte, avec ses charges et bénéfices. (*il prend les papiers.*) Je vais faire enregistrer toutes ces pièces, et je reviens procéder avec le juge de paix à la levée des scellés.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ORPHILE, VALENTIN.

ORPHILE.

Respirons à notre aise....

VALENTIN.

Dieu soit béni! nous sommes héritiers! Nous avons eu bien de la peine à arracher ça. Chers habits, je croyais bien que vous ne sortiriez jamais du coffre où je vous avais enfermés.

ORPHILE.

Pour un parrain, j'aurais bien pu me dispenser de prendre les pleureuses; mais c'est le moins que je doive à la mémoire de ce digne homme.

VALENTIN.

Sans doute, il faut de la reconnaissance. Regardez-vous un peu dans cette glace; voilà ce que j'appelle un habit de goût. Allons, monsieur, vive la joie, nous voilà en deuil; permettez-moi de vous dire cependant que je ne reconnais plus cet esprit de calcul qui dirige toutes vos actions, dans l'engagement que vous avez pris d'épouser la pupille de votre tante; ce parti-là n'est plus fait pour vous.

ORPHILE.

Je ne suis pas obligé d'être aussi bête que toi, mon

cher Valentin; et, dieu merci, j'y vois un peu plus loin: je suis en veine, et je veux en profiter en épousant Victorine. D'abord je me venge de Sesanne, et c'est déja quelque chose; mais ce qui vaut mieux, je m'assure les successions de mon oncle et de ma tante, qui pouvaient fort bien m'échapper sans cela: je réunis, par ce moyen, tous les biens de la famille, et, avant cinq ou six ans, je me trouve le plus riche particulier de France.

VALENTIN.

Dans vos prospérités, j'espère, monsieur, que vous n'oublierez pas le fidèle Valentin. Je n'ai pas de succession à attendre, moi! Par un défaut de formalité dans le mariage de ma mère, je ne suis le fils de personne; ce qui m'empêchera nécessairement d'hériter de quelqu'un.

ORPHILE.

Je me charge de ton sort: pour première faveur, je t'éléve à la dignité de valet de chambre; je te fournissais la livrée, tu pourras maintenant t'habiller à tes frais.

VALENTIN.

Vous êtes bien bon!

ORPHILE.

Je n'augmente point tes gages, mais je t'assure une pension de cent écus de rente après ma mort.

VALENTIN.

Vous êtes beaucoup plus jeune que moi; et suivant toutes les apparences....

ORPHILE.

Dans ce cas, si tu meurs avant moi, comme tu n'as pas de parents, je suis ton héritier naturel, et la pension me revient de droit.

VALENTIN.

Dans tout ceci, je ne vois pas bien ce que vous me donnez.

ORPHILE.

C'est pourtant bien clair; mais ce n'est pas tout: tu sais lire et écrire?

VALENTIN.

Et compter, monsieur, les quatre règles sur le bout du doigt.

ORPHILE.

Dans ce cas, si tu te conduis bien, dans quelques années je puis faire de toi mon intendant.

VALENTIN.

Soyez-en sûr, monsieur; j'ai toutes les qualités requises pour un pareil emploi.

ORPHILE.

Je vais donner un coup d'œil aux scellés, et m'assurer si tout est en règle. Toi, reste ici pour répondre à ceux qui se présenteront. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

VALENTIN, *seul; il s'assied.*

Me voilà sur le grand chemin de la fortune. Je suis valet de chambre; je serai bientôt intendant; une fois là, je me laisse aller au courant; et Dieu sait où cela mène.... Avant tout, songeons à nous marier; je n'ai pas de famille, c'est le moyen de m'en faire une... Peut-être serait-il mieux, avant de penser au mariage, d'attendre l'intendance.... Oui, mais elle peut se faire attendre si

long-temps, qu'en arrivant à l'une je ne sois plus bon à l'autre.... Il est vrai qu'en prenant une femme jeune et jolie, on peut toujours compter.... Allons, décidément, je me marierai le plus tôt possible.

SCÈNE IV.

VALENTIN, MADAME HERBINE, DURFORT, VICTORINE. (*Ils sont entrés pendant le monologue, sans que Valentin les ait aperçus.*

DURFORT, *en frappant sur l'épaule de Valentin.*

C'est le plus sage.

VALENTIN *se lève.*

Ah! monsieur, pardon.

MADAME HERBINE.

Où est votre maître?

VALENTIN.

Il parcourt sa nouvelle habitation.

DURFORT.

Va le prévenir que nous l'attendons. (*Valentin sort.*)

MADAME HERBINE.

Avez-vous remarqué, mon frère?... quel luxe! quelle recherche!....

DURFORT.

Tout cela est fort beau, ma sœur; mais vous passez un peu trop légèrement sur la conduite du propriétaire de toutes ces belles choses.

MADAME HERBINE, *regardant autour d'elle.*

Pardonnez-moi, je la trouve très condamnable. C'est un véritable palais que cette maison.

DURFORT.

Voyez par quelle intrigue, par combien de mensonges il est parvenu à nous tenir éloignés l'un de l'autre pendant plusieurs années.

MADAME HERBINE, *regardant par la fenêtre.*

C'est affreux!... un jardin immense, et au milieu de Paris.

DURFORT.

Séduire des valets, intercepter des lettres, et le tout par esprit de calcul, par amour de l'argent.

MADAME HERBINE.

Tout cela, mon frère, est très mal, sans doute; mais il faut pardonner quelque chose à un jeune homme....

DURFORT.

Qui possède une si belle maison, n'est-il pas vrai, ma sœur?

MADAME HERBINE.

Pourquoi pas? sa nouvelle situation peut changer son caractère; et ce ne serait pas le premier homme que la fortune aurait corrigé... Vous voyez déja comme il se conduit avec Victorine.

VICTORINE, *avec ironie.*

Avec beaucoup de désintéressement, je l'avoue; car il n'a rien à attendre de moi.

DURFORT, *à sa sœur.*

Vous croyez qu'il l'aime véritablement?

MADAME HERBINE.

Le moyen d'en douter? après la proposition généreuse qu'il a faite....

DURFORT.

Vous seriez donc bien étonnée si je vous disais, ma

sœur, que je la crois très intéressée, cette généreuse proposition?

MADAME HERBINE.

Oh! pour cela, monsieur Durfort, c'est être trop prévenu. Mais le voici.

SCÈNE V.

LEL MÊMES, ORPHILE.

DURFORT.

Salut à monsieur l'héritier. Vous avez là un très bel hôtel; je vous en fais mon compliment.

MADAME HERBINE.

Mon neveu, je ne vous le cache pas, je me suis expliquée avec mon frère, et j'ai appris de vous des choses... mais je ne veux rien approfondir, et la noblesse de votre procédé envers Victorine rachète à mes yeux tous vos torts.

DURFORT.

Oui, en n'y regardant pas de trop près, cela ressemble à du désintéressement.

ORPHILE.

Qu'en pense mademoiselle?

VICTORINE.

Que mon refus, monsieur, n'ayant jamais eu pour objet l'état de votre fortune, le changement qu'elle éprouve n'en apporte aucun à mes résolutions.

MADAME HERBINE.

Comment, mon neveu, avec quarante mille livres de rente?

ORPHILE.

Avec cinquante-quatre mille, ma tante, sans compter mes espérances.

MADAME HERBINE.

Cinquante-quatre mille! (*à son frère.*) Vous êtes un homme raisonnable, mon frère....

DURFORT.

Victorine, il est vrai, n'aime pas notre neveu.

MADAME HERBINE.

Elle l'aimera.

VICTORINE.

Je le déteste, madame. (*à Orphile.*) Mille pardons, monsieur.

ORPHILE.

Ne faites pas attention, mademoiselle.

MADAME HERBINE.

Sa mère a recommandé qu'elle fît un mariage de convenance. En un mot, mon parti est pris; elle l'épousera, ou ne se mariera pas, de mon vivant du moins.

VICTORINE.

Croyez, madame, que je ne me lasserai jamais d'attendre.

DURFORT.

Elle a du caractère, la pupille.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Les scellés sont levés, les actes sont en règle (*il les lui remet*), et vous voilà, monsieur, installé propriétaire dans toutes les formes.

DURFORT.

Le mobilier me paraît considérable.

LE NOTAIRE.

Par approximation, c'est une affaire de cinquante mille écus.

MADAME HERBINE, *à Victorine.*

Vous l'entendez, mademoiselle, un mobilier de cinquante mille écus.

VICTORINE.

J'ai des goûts si simples, madame....

DURFORT.

Je commence à croire, ma chère pupille, qu'il y aurait de l'entêtement à refuser un aussi beau parti. (*à part, à Victorine.*) Laisse-nous faire. (*haut.*) L'extrême délicatesse dont mon neveu fait preuve en ce moment, ne me permet pas de douter qu'il n'approuve nos dispositions; et, comme lui, tu trouveras bon, sans doute, que madame Herbine et moi nous assurions à ta jeune sœur un héritage dont tu ne peux plus avoir besoin avec un époux aussi riche et aussi désintéressé que M. Orphile. (*à Victorine.*) Qu'en dis-tu?

VICTORINE.

Disposez de mon sort.

DURFORT.

Allons, c'est convenu.

ORPHILE.

Permettez... Je ne demanderais pas mieux moi-même que de renoncer à mes droits; mais je ne pense pas que les lois me permettent...

DURFORT.

Si fait, si fait; au moyen d'une donation entre-vifs, cela ne souffre aucune difficulté, et monsieur (*en montrant le notaire*) peut en dresser l'acte en même temps que votre contrat.

ORPHILE, *avec contrainte et inquiétude.*

Vous me rendez bien justice; et sans doute.... mon désintéressement bien connu.... mais je vois que chacun s'impose ici quelque sacrifice. Cet exemple ne sera pas perdu pour moi. Il est aisé de s'apercevoir que mademoiselle ne consent qu'à regret à me donner la main. Elle aime mon rival, mon oncle le protége, et mon bonheur, avouez-le, vous affligerait l'un et l'autre; je n'en veux pas à ce prix; mon amour est ce que j'ai de plus cher; je l'immole à l'amitié.

DURFORT.

C'est sublime! mais je l'avais prévu.... Demandez plutôt....

VICTORINE, *à Durfort.*

Que de remerciements!

MADAME HERBINE.

Je vous attendais là, monsieur Orphile; votre avidité se montre enfin dans tout son jour; vous n'aimez que l'argent; vous en avez, conservez-le bien, et ne comptez plus sur nous.

ORPHILE.

Ma foi, ma tante, tout comme il vous plaira; avec cinquante mille livres de rente, on prend son parti sur bien des choses.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SESANNE, VALENTIN, UN AVOCAT.

VALENTIN, *annonçant.*

L'avocat Courval et M. de Sesanne.

VICTORINE.

Lui?

ORPHILE.

Que vient-il faire chez moi?

DURFORT.

Il m'a quitté comme un fou, en m'annonçant des merveilles. Quels peuvent être ses projets?

ORPHILE, *à Sesanne.*

Pourrais-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'honneur de vous voir chez moi?

SESANNE, *montrant l'avocat.*

Monsieur va vous le dire; car, pour moi, je n'entends rien aux affaires.

L'AVOCAT.

Celle-ci est très simple; (*au notaire*), je sors de votre étude, monsieur, où j'ai pris communication du testament, comme fondé de pouvoirs des créanciers de feu M. de Valmont.

ORPHILE.

Il n'y a pas de créanciers.

L'AVOCAT.

Voici mes titres.

LE NOTAIRE, *les prenant.*

Permettez.

VALENTIN, *à part.*

J'ai le frisson.... gare les enfants naturels.

L'AVOCAT.

M. de Verneuil, associé de M. de Valmont, est mort en Amérique.

ORPHILE.

Il m'a institué son héritier universel, moi, son filleul, Adolphe-René Orphile ; c'est assez clair, je pense.

L'AVOCAT.

Un moment. Ce M. de Verneuil, associé du testateur, et mort en Amérique il y a quatre ans, n'est autre que M. de Sesanne, père de mon client, lequel, obligé de quitter la France pour une affaire malheureuse, a changé de nom en changeant de pays.

ORPHILE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines.

L'AVOCAT.

Or, comme il est prouvé, par contrats authentiques, que ce M. de Verneuil a vendu trois habitations en 1788, à feu M. de Valmont, pour la somme de douze cent mille livres tournois, dont le remboursement n'a jamais été effectué, il est incontestable que la succession dudit sieur de Valmont est redevable à M. de Sesanne, ici présent, de la somme de douze cent mille livres.

VALENTIN.

Miséricorde !

ORPHILE, *avec emportement.*

Qu'est-ce que vous dites, monsieur? qu'est-ce que vous dites? cette succession est à moi.

L'AVOCAT.

Depuis si peu de temps, vous ne devez pas y tenir beaucoup.

ORPHILE.

J'y tiens de toutes mes forces; c'est mon bien...

L'AVOCAT.

Dans ce cas, payez à mon client les douze cent mille francs que vous lui devez. Votre qualité d'étranger dans la famille n'impose aucune obligation à notre délicatesse.

ORPHILE.

Étranger! Sachez que M. de Valmont était mon parrain, et qu'on disait dans le monde... n'importe... je ne paierai pas; je plaiderai long-temps, toujours.

LE NOTAIRE, *à Orphile.*

Il n'y a pas même lieu à entamer un procès; il faut payer.

ORPHILE, *avec désespoir.*

Comment! il se pourrait... Je suis forcé... mais c'est une atrocité. (*à Sesanne, presque pleurant.*) Vous ne voudriez pas monsieur Sesanne...

SESANNE.

Je sais qu'il me revient douze cent mille francs, voilà tout. Du reste, parlez à monsieur, je n'entends rien aux affaires.

ORPHILE.

Je suis perdu, je suis ruiné... (*au notaire.*) Comment! vous soutiendrez que je suis obligé de renoncer à la succession?

LE NOTAIRE.

Cela serait trop heureux; mais vous l'avez acceptée sans bénéfice d'inventaire, vous êtes tenu au paiement des dettes.

ORPHILE.

La totalité des biens du défunt n'y suffirait pas.

LE NOTAIRE.

Ce que vous avez, ce que vous pourrez avoir un jour, répond du reste à vos créanciers.

ORPHILE.

Malédiction sur moi!

VALENTIN.

Une cave si bien fournie! des provisions pour dix ans!

ORPHILE, *à Sesanne.*

Mais on pourrait s'entendre, et partager en bons frères.

SESANNE, *à Orphile.*

Tout ce que je puis faire pour vous, monsieur Orphile, c'est de me contenter de la succession dans l'état où elle est, et de vous tenir quitte du reste.

LE NOTAIRE, *à Orphile.*

Prenez-le au mot; c'est une affaire excellente.

VALENTIN.

Et point du tout embrouillée; il prend tout, et nous laisse le reste.

ORPHILE.

Il faut être né sous un astre infernal!... J'en mourrai de douleur.

DURFORT.

Il fallait cela, mon neveu, pour mettre votre figure en harmonie avec vos pleureuses.

SESANNE, *à madame Herbine.*

Voulez-vous, madame, que je remercie le ciel des biens qu'il m'envoie? permettez-moi d'en faire hommage à celle qui peut seule leur donner quelque prix à mes yeux.

VICTORINE.

Ah, Sesanne!

DURFORT.

Ma sœur, la fortune est juste une fois dans la vie; faisons comme tant d'autres, rangeons-nous de son côté.

MADAME HERBINE.

Allons, qu'il l'épouse. Aussi bien, monsieur Orphile, je sais pour toujours à quoi m'en tenir sur votre compte.

VICTORINE, *à madame Herbine.*

Mon excellente amie!

SESANNE.

Cet hôtel est très vaste; vous viendrez vous y fixer auprès de nous, et vous apprécierez bientôt l'un et l'autre la différence entre les soins que le respect, que l'amitié prodiguent, et ceux que l'intérêt commande.

DURFORT.

Entrons. (*au notaire et à l'avocat.*) Messieurs, nous avons à rédiger plusieurs actes; mais le plus important est celui de leur bonheur.

SCÈNE VIII.

ORPHILE, VALENTIN. *Ils se régardent un moment en silence. Valentin va pour sortir.*

ORPHILE.

Où vas-tu?

VALENTIN.

Je vais serrer mon habit noir.

ORPHILE.

Vit-on jamais un homme plus infortuné!

VALENTIN.

Monsieur, faute de pouvoir hériter de quelqu'un, avant peu on héritera de nous. Hélas! notre testament ne sera pas long; Jean s'en ira tout comme il est venu.

ORPHILE.

Après quinze ans d'espoir trompé, de vœux superflus, d'obstacles inouïs, j'hérite enfin; et, par un coup du sort qui n'a jamais eu d'exemple, je me trouve trop heureux de pouvoir renoncer à la seule succession qui m'échoira peut-être dans le cours de ma vie; tandis qu'un Sesanne, sans se donner la moindre peine, sans savoir ce qu'il fait, arrive au but que je poursuis sans relâche et sans succès: mais je n'en aurai pas le démenti; je lasserai la fortune à force de patience. J'ai un parent très riche à Smyrne; il m'a souvent écrit d'aller le rejoindre; je pars.

VALENTIN.

Allons à Smyrne; c'est un bon pays; la peste y passe de temps en temps, et l'on a pour hériter cette chance-là de plus qu'ailleurs.

FIN DE L'AVIDE HÉRITIER.

LES INTRIGUES
DE COUR.

COMÉDIE HISTORIQUE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

REÇUE A LA COMÉDIE FRANÇAISE LE 2 JANVIER 1824,

AJOURNÉE PAR DÉCISION MINISTÉRIELLE, EN DATE DU 20 FÉVRIER 1824.



ENCORE UN MOT

SUR LA CENSURE.

Aucun auteur dramatique de nos jours n'a été plus fréquemment en butte aux persécutions inquisitoriales de la censure. Ma comédie des *Intrigues de cour* est le quatrième ouvrage en cinq actes, reçu au théâtre français, qu'elle a frappé de cette condamnation arbitraire, qui est précisément pour un auteur ce que la mort civile est pour un citoyen.

Ainsi j'ai vainement essayé de produire sur la scène *Bélisaire*, le modèle accompli de la fidélité, comme soldat et comme sujet;

Julien, prince adorable, et qui partage avec le seul Marc-Aurèle l'honneur d'avoir fait asseoir la philosophie sur le trône d'un monarque absolu;

Les Mœurs du temps, comédie où j'ai essayé de peindre, sans amertume et sans acception de parti, les vices, les vertus, les ridicules, les qualités et les défauts de l'époque où nous vivons;

Enfin *les Intrigues de cour*, comédie historique d'un genre que je crois tout-à-fait neuf, où j'ai montré un jeune roi en proie aux passions de son âge, à l'enivrement du pou-

voir, au poison de ses flatteurs, aux intrigues de ses ministres, et dont le grand caractère et l'excellent naturel triomphent à-la-fois de lui-même et des autres, et présentent au sein d'une cour corrompue l'image de toutes les vertus aimables et de toutes les qualités héroïques qui font adorer le pouvoir.

Sur le simple exposé du titre et du sujet de ces quatre pièces de théâtre, il est aisé de voir qu'une haine aveugle pour l'écrivain a pu seule déterminer les exécuteurs de la censure à repousser des ouvrages qui eussent pu, abstraction faite de toute critique littéraire, trouver place, comme tableaux de mœurs, dans notre galerie dramatique.

De quelles mains partent des coups si lâches? d'agents subalternes d'une autorité d'exception, espèce de machines *raturantes*, chargées, comme les harpies de Virgile, de déchiqueter et de salir *un bon repas qui n'est pas fait pour eux.*

Qui peut maintenant assigner le point précis de décadence et d'abjection où doit tomber en France la littérature dramatique, abandonnée à ces ignobles persécuteurs? Pensées généreuses, portraits d'après nature, tableau fidèle de la société, telle que la révolution l'a faite, vérités philosophiques, nobles inspirations du génie, vous ne sortirez désormais du cabinet de l'écrivain que pour tomber et vous flétrir dans ces égouts de la police contre lesquels l'éloquent auteur du *Génie du Christianisme* a (dans un autre temps, il est vrai) si courageusement élevé sa voix!

On se tromperait cependant, si l'on s'imaginait que cette organisation barbaresque de la censure ait amené le dernier terme possible de notre dégradation littéraire; un temps plus mauvais est facile à prévoir.

Que serait-ce, si quelque jour des censeurs titulaires, satisfaits de toucher les émoluments de leur place, en abandonnaient les fonctions à des garçons littérateurs qui chercheraient à l'exploiter à leur profit?

Que serait-ce, si les manuscrits restaient des mois entiers entre les mains de ces forbans du Permesse?

Si les idées et les situations, le plan, le caractère, les détails et le fond même des ouvrages étaient pillés par ces écumeurs patentés, et si bientôt on voyait reparaître ces lambeaux d'ouvrages saisis par la censure, comme ces flacons de liqueurs précieuses arrêtés à la douane, et qu'on est tout surpris de voir servir sur la table d'un commis de barrières?

Que serait-ce, si un journal, rédigé par les commis eux-mêmes, se chargeait de dénaturer l'ouvrage pour couvrir ou pour justifier le larcin?

Que serait-ce, si les colonnes de ce journal offraient impudemment une analyse détaillée, des fragments de plusieurs pages, des tirades de quinze ou vingt vers, en un mot l'image défigurée, et pourtant reconnaissable d'un ouvrage confié à la censure et qu'elle aurait rejeté?

Que serait-ce enfin, si les familiers de cette inquisition s'arrogeaient le droit, à l'insu de l'auteur, de livrer au pu-

blic l'ouvrage ainsi souillé de leur critique préalable?

Les censeurs eux-mêmes pourront jurer que cet état de choses est impossible; mais certainement ils ne le parieront pas!

PRÉAMBULE.

Un homme que l'on n'accusera ni de *libéralisme*, ni même de philosophie, avait, avant moi, deviné le sujet de cette comédie, que j'offre aux lecteurs, frappée de l'ostracisme de la censure; cet homme, qu'on pourra s'étonner de voir cité à propos d'une pièce de théâtre, est le vénérable Massillon.

« Les cours, dit-il, sont pleines de mauvais offices; c'est « là que toutes les passions se réunissent pour s'entre-cho« quer et se détruire; les haines et les amitiés y changent « sans cesse avec les intérêts; il n'y a de constant et de « perpétuel que le desir de se nuire : les liens, même du « sang, se dénouent; l'*ami*, selon Jérémie, *y marche frau« duleusement sur son ami; le frère y supplante son frère:* l'art « de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais « succès; enfin la vertu elle-même, souvent fausse, y de« vient plus à craindre que le vice. »

Tel est le tableau de l'auteur du Petit-Carême; voici le mien : on jugera lequel du prédicateur ou de l'auteur comique a jugé le plus sévèrement ces sommités de la société.

Massillon ne voit qu'hypocrisie dans les palais, que perfidie, que perversité sous la pourpre. — Je montre un jeune monarque dans cette atmosphère de corruption, échappant aux piéges de l'intrigue, au poison de la flatterie par l'énergie naturelle d'une ame sensible et généreuse. —Pour Massillon, la vertu n'existe pas dans les cours; l'air contagieux qu'on y respire détruit dans son germe tout sentiment honnête. — Je ne crains pas de faire jaillir de

cette source impure plusieurs caractères pleins de franchise et de véritable grandeur; c'est au sein d'une cour que je montre le triomphe des plus nobles passions sur les combinaisons multipliées de l'intérêt et de la ruse.

Sans m'abandonner de nouveau au sentiment d'indignation qu'inspire à tout écrivain l'odieuse partialité de la censure, je me contente de faire observer que ma pièce n'a aucune espèce de rapport avec le temps où nous vivons; qu'elle ne présente que des fantômes historiques, sans modèle sur la scène actuelle du monde, et que mes juges n'ont pas même, cette fois, l'excuse d'avoir eu peur de leur ombre. En effet, que craignaient-ils? des allusions? Grace au ciel, nous n'avons plus ni maîtresses en titre, ni grands seigneurs en conspiration permanente contre les vrais intérêts du trône, ni ministres intrigants prêts à tout sacrifier, bonneur, fidélité, patrie, pour conserver leur place; ni courtisans proxenètes, ni Figaro politiques, ni délateurs à titre d'office: ma pièce n'est donc qu'une galerie de vieux portraits; elle ne s'adresse à rien, ni à personne.

Mais en accusant la censure, je ne dois pas chercher à me disculper d'avoir produit avec intention sur la scène, un roi que l'histoire a surnommé le *Prince parfait*, ami de son peuple et de la vérité, au-dessus de son siècle par ses lumières, au-dessus de sa cour par son caractère et ses vertus. Je dois convenir qu'on peut me soupçonner de quelque allusion, pour avoir présenté la sœur du monarque comme un modèle achevé de toutes les qualités qui font adorer la grandeur. Je ne nierai point que je n'aie voulu tracer d'après nature, et dans un tableau de la cour, les portraits d'un gouverneur homme de bien, d'un ministre plein de franchise et de probité, d'une jeune fille belle à-la-fois d'innocence et d'amour, d'un soldat dévoué à son prince, mais plus fidèle encore

au devoir et à l'honneur. Tels sont mes véritables torts aux yeux de la censure; que penser d'une magistrature littéraire qui redoute de pareilles applications.

Les mœurs et les intrigues d'une cour du bon vieux temps m'offraient un tableau plein de mouvement et d'originalité, et dans ce conflit de caractères, de situations et de sentiments, j'avais cru trouver le moyen d'adopter pour ma pièce une marche nouvelle: aussi les critiques trouveront-ils que ce drame est conçu, dans quelques unes de ses parties, d'une manière peu conforme aux règles admises. La représentation pouvait seule justifier ou condamner mon audace. Cependant j'avais eu quelques modèles encourageants sous les yeux. Beaumarchais, dans ses *Noces de Figaro*, la plus forte des pièces d'intrigue, et M. Lemercier, dans son ingénieuse comédie de *Pinto*, avaient ouvert la route où je suis entré sur leurs pas, et que Shakespeare avait parcourue au basard.

Plus j'ai senti les exigeances de mon sujet, et plus je me suis convaincu qu'il avait besoin du cadre de la scène. On n'a pas permis que ma pièce fût représentée; on l'a soustraite à ses juges naturels; c'est devant un public plus juste peut-être, mais aussi plus sévère, parcequ'il est sans émotion, qu'il appartient maintenant de porter sa sentence.

PERSONNAGES.

JUAN II, roi de Portugal.
FERNAND-GOMEZ, LE DUC DE VISÉO, LE MARQUIS D'ADEMIRA, LE COMTE TAURISANO, } Courtisans.
FREYTAS, amiral.
CADAVAL, premier valet de chambre du roi.
LE CHEVALIER CODILLAR, bouffon de cour.
AURÉLIANO, ancien capitaine, cultivateur.
MENDOZE, secrétaire de la princesse Diane de Portugal.
THÉOTON, ancien gouverneur du roi.
DON LOPEZ OSORIO, chef du ministère.
DIANE, sœur du roi, princesse de Portugal.
CÉLESTINE PÉLICANA, première femme de Diane.
FLORIDA, fille d'honneur de la princesse Diane, fille d'Auréliano.
LA MARQUISE D'OROPÉZA, ancienne gouvernante de Diane.
LACAJO, chef des estafiers du duc de Viséo.
LE GRAND CORRÉGIDOR.
UN HUISSIER.
PAGES, SUITE DU ROI ET DE LA PRINCESSE.

La scène se passe à Lisbonne en 1476.

LES INTRIGUES
DE COUR.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

—

Le théâtre représente le cabinet de Cadaval. Un escalier, dont la porte ouvre à droite vers la seconde coulisse, conduit par des corridors secrets aux appartements du roi et à ceux de la princesse Diane.

SCÈNE I.

CADAVAL, *suivi de laquais, de valets de pied à la livrée du roi.*

(*A un valet de pied, en lui remettant un paquet qu'il prend sur son bureau.*) Ces lettres à leur adresse!.... (*à un autre.*) Monte à cheval, un temps de galop jusqu'à Villa-Viciosa; tu te présenteras de ma part chez le grand-veneur Mello, il saura ce que cela signifie.

SCÈNE II.

CADAVAL, MENDOZE.

CADAVAL, *apercevant Mendoze qui traverse la scène.*

Deux mots, seigneur Mendoze; où en sommes-nous de notre fête? Je me suis chargé de la partie matérielle des illuminations, des constructions, des rafraîchissements, des décorations en tout genre, et je vous ai laissé le soin de tout ce qui tient à l'imagination et à l'esprit; je suis prêt, moi.

MENDOZE.

Mon feu d'artifice est en place, mes acteurs savent leur rôle, ma flottille sur le lac est prête à mettre à la voile, la place du tournoi n'attend plus que les combattants, et ce qu'il y a de vraiment miraculeux dans tout ceci, c'est que nos préparatifs sont achevés sans que la princesse s'en soit aperçue.

CADAVAL.

Et dona Florida?....

MENDOZE.

Je la crois mieux instruite; mais elle nous gardera le secret.

CADAVAL.

Fidèlement, n'en doutez pas, car c'est un peu le sien; mais entre nous qui ne sommes pas tenus à la même discrétion, pensez-vous que la princesse Diane?....

MENDOZE.

Je ne saurais m'arrêter plus long-temps; la princesse est à la chasse, je veux profiter de son absence pour quelques dispositions qui me restent à faire.

(*Il sort.*)

CADAVAL, *à un huissier.*

Qu'on laisse entrer, et qu'on dise que je n'ai ce matin qu'un moment d'audience à donner.

SCÈNE III.

CADAVAL, SOLLICITEURS, *parmi lesquels se trouve* AURÉLIANO.

CADAVAL, *au premier qui se présente.*

Ah! oui je me souviens.... votre père était de la première expédition de Don Vasco de Gama : il est mort au cap des Tempêtes.... vous demandez une pension; je n'ai pas encore trouvé le moment de remettre votre requête au roi.

LE SOLLICITEUR.

Je venais vous remercier de la grace qu'elle m'a value. Je fais partie de l'expédition nouvelle, dans le grade qu'avait mon père; et son traitement est continué à sa veuve.

CADAVAL.

Mon Dieu, oni; j'oubliais.... j'ai sollicité pour vous avec beaucoup de chaleur.... et puis vous aviez de véritables droits....

LE SOLLICITEUR.

Ne doutez pas de ma reconnaissance....

CADAVAL.

Ne parlons pas de cela : d'ailleurs je dois vous en prévenir; c'est à Célestine Pélicana, à la première camariste de la princesse Diane, que vous êtes en grande partie redevable du succès de votre affaire.... Voyez-la, c'est

une politesse que vous lui devez. (*Il prend des pétitions des mains de plusieurs solliciteurs qu'il congédie d'une manière très affable.*)

(*à Auréliano qui s'est tenu à l'écart, avec dignité.*)

Que demandez-vous, monsieur? je le devine; votre pension militaire n'est pas payée.... c'est malheureux; mais il faut penser aux soldats qui se battent, avant de songer à ceux qui se sont battus.

AURÉLIANO.

Rien de plus juste; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je ne demande rien au roi; j'ai besoin de lui parler.

CADAVAL, *d'un air ironique.*

Parler au roi!.... vous!....

AURÉLIANO.

Moi-même: que trouvez-vous là d'extraordinaire?

CADAVAL.

Rien, si ce n'est que pour parler au roi, il faut lui être présenté; et que pour être admis à cette faveur, il faut un nom.... présentable.

AURÉLIANO.

Le nom d'Auréliano a été cité honorablement à Arzile, à Tanger, et j'ose croire qu'Alphonse l'Africain ne l'eût pas oublié.

CADAVAL.

Mon cher monsieur, le roi Alphonse est mort et son fils n'est pas chargé d'acquitter ses dettes: au fait, vous n'êtes point fidalgo, noble de race; vous pouvez écrire au roi; mais vous ne pouvez le voir qu'en public.

AURÉLIANO.

Le roi me recevra en particulier, j'en suis sûr; annoncez-lui seulement que le capitaine Auréliano, qui lui de-

mande une audience, est le père de Florida, fille d'honneur de la princesse Diane....

CADAVAL.

Quoi! seigneur Auréliano; vous seriez le père de cette jeune personne si belle, si.... prenez un siége.... je vous prie, et veuillez m'excuser si je ne vous ai pas reçu avec tous les égards qui vous sont dus....

AURÉLIANO.

Seigneur Cadaval, à en juger par la réception que vous m'avez faite, il paraît que le titre de père d'une jolie fille d'honneur emporte ici plus de considération que celui d'un vieux guerrier couvert de blessures; tant pis pour le roi. Néanmoins, c'est un abus dont je suis bien aise de profiter une fois dans ma vie; faites donc savoir à sa majesté que je suis à Lisbonne, et que ma fille me transmettra ses ordres au château d'Almada, où je vais les attendre.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CADAVAL, *seul.*

Je suis bien trompé, ou l'arrivée de cet homme est l'ouvrage de la marquise Oropéza.... Mais voici l'heure de Célestine. (*Il appelle; un valet se présente.*) Je monte un moment chez le roi; quelques seigneurs du petit lever vont se rendre ici; ils attendront dans la bibliothèque, et quand je sonnerai, vous les introduirez dans mon cabinet. (*Quand le valet s'est retiré, Cadaval ouvre avec une clef de vermeil, qu'il va prendre sous le piédestal*

d'un buste du roi, la porte du petit escalier, et Célestine entre aussitôt.)

SCÈNE V.

CÉLESTINE, CADAVAL.

CÉLESTINE.

Vous n'êtes pas exact, seigneur Cadaval; savez-vous que j'attends à votre porte depuis cinq grandes minutes?

CADAVAL.

J'étais sur les épines.... mais une visite imprévue.... laissez-moi commencer par vous dire combien je vous trouve jolie.

CÉLESTINE.

Non pas! vous finirez par-là, si nous en avons le temps; venons au plus pressé: décidément notre jeune roi est amoureux; voici le bulletin du jour: la sœur du roi est partie ce matin pour la chasse; Florida, sa première fille d'honneur, sous prétexte d'indisposition, ne l'a point suivie; mais à peine la princesse Diane avait-elle quitté le palais, que la jolie malade est allée prendre le frais sur la terrasse où Don Juan, quelques minutes après, l'a rencontrée.... par hasard. Du fond de la volière où je m'étais glissée, je n'ai pas entendu; mais j'ai vu ce qu'ils se disaient; je ne sais quelle remarque Florida a pu faire en tournant les yeux vers le ciel, mais le prince l'a quittée tout-à-coup; les mots *ce soir*, *à la fête* sont les seuls que j'aie pu saisir, et Don Juan est rentré par la voûte en rocaille, qui conduit à la chapelle.

CADAVAL.

Fort bien!... me voilà sûr de mon fait; les deux mots

que vous avez entendus ne me laissent plus le moindre doute; Diane est le prétexte, et Florida le motif de la fête magnifique que l'on donne ce soir dans les jardins du palais.

CÉLESTINE.

Dites maintenant? ai-je eu une bonne inspiration, en vous engageant à diriger la chasse du roi dans la vallée de Castelverde? Me suis-je méprise sur l'impression que la charmante Florida devait faire sur le cœur du jeune monarque, et croyez-vous encore qu'il épouse sa dévote cousine Éléonore de Bragance?

CADAVAL.

Jamais, à moins pourtant que le capitaine Auréliano...

CÉLESTINE.

Auréliano! qu'est-ce cela?

CADAVAL.

C'est un père.

CÉLESTINE.

Un père! de qui?

CADAVAL.

De Florida.

CÉLESTINE.

Il est tout simple qu'il soit invité à la fête.

CADAVAL.

J'aurais grand'peur au contraire qu'il ne la troublât. Autant que j'en ai pu juger au premier coup d'œil, c'est un homme de la vieille roche, qui se croit quelque chose dans l'état, parcequ'il a pourfendu bon nombre de Sarrasins: il m'a chargé de demander pour lui une audience au roi.

CÉLESTINE.

Il prend bien son temps; faites en sorte qu'il ne l'ob-

tienne que demain; nous serons plus sûrs qu'il aura perdu le fruit de son voyage. Du caractère dont vous le dépeignez, il serait homme à nous enlever sa fille.

CADAVAL.

L'enlever à un amant couronné, que l'on aime, qui n'a pas vingt-deux ans!

CÉLESTINE.

Don Juan n'est pas un roi comme un autre; enthousiaste de la vertu, de la gloire....

CADAVAL.

Il est amoureux, n'est-il pas vrai? eh bien! laissez dire la gloire et la vertu.... Ah! si nous avions le même garant auprès de sa sœur, nous serions bientôt les maîtres du palais; malheureusement Diane a juré de rester fidèle à son nom.

CÉLESTINE.

Chez elle l'innocence et la beauté sont encore en procès....

CADAVAL.

Pourquoi ne prend-elle pas Célestine pour modèle; il y a long-temps que la beauté aurait gagné sa cause.

CÉLESTINE.

Seigneur Cadaval, je n'aime pas les saillies bourgeoises, je vous en préviens.

CADAVAL.

Ne vous fâchez pas, ou vous décourageriez ma franchise!

CÉLESTINE.

Ne dirait-on pas que parmi vous c'est une vertu bien rare? Nous connaissons tant d'hommes qui disent ce qu'ils pensent!...

CADAVAL.

Presque autant que de femmes qui pensent ce qu'elles disent. Quoi qu'il en soit, vous commencez à désespérer que l'amour ait jamais prise sur le cœur de l'insensible Diane....

CÉLESTINE.

Je ne dis pas cela.... à dix-sept ans il n'y a pas encore de temps perdu : quoi qu'il en soit, l'insensibilité de la princesse n'importe en rien aux évènements de la journée.

CADAVAL.

D'ailleurs j'ai bien assez de trois grandes affaires sur les bras.

CÉLESTINE.

Comment trois affaires?

CADAVAL.

Sans doute, un mariage à rompre, une maîtresse à déclarer, un ministère à changer.

CÉLESTINE.

Vous étiez convenu de ne jamais mener qu'une intrigue à-la-fois.

CADAVAL.

Ah! je suis dans les règles de l'art; mes trois intrigues n'en font qu'une, car il est clair que, si la maîtresse est déclarée, le ministère actuel est à bas et le mariage rompu : ainsi point de reine, une favorite et des ministres de notre choix qui prendront sur l'esprit du prince tout l'empire qu'elle exercera sur son cœur : or, quand la jeunesse monte sur le trône les passions entrent au conseil, n'est-il pas vrai?

CÉLESTINE.

A merveille; voilà le but et les moyens, mais vous ne me parlez pas des obstacles.

CADAVAL.

Nous n'avions à redouter que le duc de Viséo, envoyé près du roi par le duc de Bragance pour traiter du mariage de sa sœur avec Don Juan ; mais vous voyez que l'illustre ambassadeur se tient pour battu et parle de quitter Lisbonne.

CÉLESTINE.

Comptez-vous pour rien la marquise d'Oropéza, l'ancienne gouvernante, si fière d'avoir commencé l'éducation de la princesse.

CADAVAL.

Et d'avoir achevé celle du prince : son règne est fini : je ne vois plus en elle qu'une coquette émérite, qui prend sa robe à l'église et ses mœurs à la toilette, et qui s'est fait prude en désespoir de cause.

CÉLESTINE.

La noble duégne ne renoncera pas facilement aux douces habitudes qu'elle s'était faites : toutes les graces passaient par ses mains et elle ne laissait à ses femmes que les petits profits des pensions des savants et des gens de lettres.

CADAVAL.

Que pourrait-on craindre d'une femme qui est réduite à recevoir les soins d'un chevalier Codillard, d'un bouffon de cour, fanfaron, fourbe, flatteur, qui s'est fait une existence du scandale de ses vices et de ses ridicules?

CÉLESTINE.

C'est un ligue bien forte que celle de la jalousie et de l'impudence.

CADAVAL.

J'en conviens, et l'arrivée du père de Florida dans un pareil moment en est peut-être déja la preuve.

CÉLESTINE.

Eh bien! si vous craignez la suite de cette liaison; je puis la rompre.

CADAVAL.

Comment cela?

CÉLESTINE.

Le Codillar est présompteux comme un sot; il m'honore depuis quelques jours d'une attention toute particulière, et si l'on veut me donner avec lui carte blanche, je réponds qu'il ne se dira pas un mot chez la marquise que je n'en sois instruite un quart d'heure après.

CADAVAL.

Il faudrait cependant savoir ce que la Senhora Pélicana entend par carte blanche. Le chevalier est si insolent et vous si.... jolie.

CÉLESTINE.

Vous aviez l'air de chercher un autre mot.

UN VALET, *en dehors.*

Monsieur n'est pas descendu....

CODILLAR, *en dehors.*

Je l'attendrai dans son cabinet.

CÉLESTINE.

N'est-ce pas sa voix que j'entends?

CADAVAL.

Mon Dieu oui; remontez vite qu'il ne nous voie pas ensemble. (*Elle sort, et Codillard entre assez tôt pour voir une femme s'échapper.*)

SCÈNE VI.

CADAVAL, CODILLAR.

CODILLAR, *s'arrêtant en regardant la porte par laquelle Célestine est sortie.*

J'ai tort; et selon toutes les lois de la chevalerie galante, une telle interruption devrait être punie de mort. Mais qui diable aussi va s'imaginer que tu donnes tes rendez-vous à cette heure.... Sois tranquille, je n'en dirai rien, pas même à notre grand pannetier.

CADAVAL.

Comment! vous supposez, seigneur Codillar?....

CODILLAR.

Je n'ai vu qu'un coin de sa mantille; mais imagine-toi bien, qu'en fait de femmes de la cour, rien ne m'échappe; et que depuis la princesse Diane jusqu'à la dernière camariste, il n'en est aucune dont je n'aie le secret.

CADAVAL.

C'est peut-être pour cela qu'elles vous ont surnommé *la Providence des amours.*

CODILLAR.

Il est vrai que je leur ai rendu quelques petits services; et puis, vois-tu, je regarde toute femme aimable comme un prix offert au plus adroit.

CADAVAL.

Vous ne pouviez manquer d'y prétendre. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que la marquise d'Oropéza s'est chargée de payer pour tout le monde?

CODILLAR.

Comment diable ! tu sais déja?

CADAVAL.

J'ai aussi mon démon familier. Je vous félicite, seigneur Codillar. La marquise est veuve, elle est riche, et si elle pouvait se décider à quitter un grand nom....

CODILLAR.

En est-il un plus beau que celui de Don Pachéco d'Extrémos de Codillar? Savez-vous bien, Cadaval, que l'âge de mes aïeux touche au berceau de la Lusitanie : savez-vous bien qu'il ne s'est pas donné depuis sept ou huit cents ans une bataille sur terre ou sur mer, à laquelle je n'aie assisté dans la personne d'un de mes ancêtres; que c'est un des miens, dans la fameuse journée de Salado, qui s'empara de l'étendard et de la trompette du roi de Maroc Albohazem. Mort de César! il me semble qu'un pareil nom vaut bien celui de tous les Oropéza du monde. Voilà des faits, j'espère.

CADAVAL.

Que voulez-vous? ils s'obstinent à les nier....

CODILLAR.

Quand je les affirme.

CADAVAL.

Ils disent qu'un mensonge, comme une lettre-de-change, a besoin d'être endossé pour obtenir quelque crédit; ils disent que vos bouffonneries vous ont donné accès à la cour; que vos complaisances vous y maintiennent, et qu'en fait de combat, vous êtes pur du sang humain comme l'enfant qui vient de naître.

CODILLAR.

Cadaval, je vous somme, au nom de l'honneur, de

me nommer l'audacieux qui ose s'exprimer ainsi sur mon compte.

CADAVAL.

A vous dire vrai, cet audacieux c'est tout le monde.

CODILLAR.

Je le crois bien; personne n'oserait s'y exposer en particulier; mais tu sais à quoi t'en tenir, cela me suffit. Parlons d'affaires. On donne ce soir une grande fête à la cour: pourrais-tu me dire à quelle occasion?

CADAVAL.

Vous pouvez ignorer que la princesse Diane en est l'objet?

CODILLAR.

Depuis quand l'ami Cadaval me prend-il pour un sot, et depuis quand le roi prend-il une maîtresse sans me consulter?

CADAVAL.

Je pourrais peut-être répondre à la première de ces deux questions; quant à la seconde, c'est le secret du roi, et si vous l'avez deviné, seigneur Codillar, vous êtes trop habile pour ne pas savoir le parti que vous pouvez en tirer.

CODILLAR.

Je ne devine rien; je sais que l'on a voulu faire cette affaire sans moi, et que, tout avancée qu'elle est, elle ne s'achévera pas; il y a des mœurs, il y a des pères au monde.

CADAVAL.

De la morale, seigneur Codillar!.... Mais songez donc que nous sommes seuls.

CODILLAR.

C'est une leçon que je répète; on verra si je l'ai bien apprise.

UN VALET.

Monseigneur le duc de Viséo.

CADAVAL.

Je monte aux appartements, et je reviens à l'instant même.

SCÈNE VII.

LE DUC DE VISÉO, CODILLAR, LACAJO.

Lacajo reste au fond de la scène.

LE DUC.

Chevalier, je suis bien aise de vous trouver seul ici; j'ai une commission à vous donner. Mon carrosse est en bas, vous allez y monter, et vous faire conduire au château d'Almada; vous trouverez dans la première cour un cavalier castillan, armé de pied en cap, assis sur la balustrade, au bord du Tage; vous vous approcherez de lui sans rien dire, et vous lui tirerez légèrement la moustache....

CODILLAR.

Je tirerai... la moustache... à un chevalier castillan, armé de pied en cap!... Mais, seigneur duc, cette injure....

LE DUC.

Ne craignez rien, c'est un signal convenu; il vous saluera de la lance, et vous remettra une écharpe que vous m'apporterez. Partez vite.

CODILLAR.

Certainement je pars.... Un cavalier castillan, dites-vous?

LE DUC.

Oui.

CODILLAR.

Assis dans la première cour?

LE DUC.

Oui.

CODILLAR.

Sur la balustrade, au bord du Tage.... Un homme âgé....

LE DUC.

Non pas. Un homme de moyen âge, d'une taille superbe; vous le reconnaîtrez à son regard farouche....

CODILLAR.

Et il faut lui tirer la moustache... c'est bon à savoir... la lance inclinée, en manière de salut...

LE DUC.

Courez donc, et revenez pour le lever du roi, vous m'y trouverez.

CODILLAR.

Dans une heure je suis de retour.

SCÈNE VIII.

LE DUC, *seul.*

Oui, au milieu de la fête.... Le tournoi au flambeau donne au duc de Bragance et à son escorte l'occasion de se présenter en armes.

SCÈNE IX.

LE DUC DE VISÉO, LE MARQUIS ADEMIRA, L'AMIRAL FREYTAS, LE COMTE TAURISANO, CADAVAL, FERNAND GOMEZ.

CADAVAL.

Non, messeigneurs; il n'est point encore jour chez le roi; sa majesté a passé une mauvaise nuit, et le lever est retardé d'une heure.

LE M. ADEMIRA.

Peut-être a-t-on reçu des nouvelles des Algarves; on disait hier que le duc de Bragance levait des troupes.

LE D. DE VISÉO, *vivement.*

Rien de plus faux; il ne peut y avoir que des ennemis de son altesse qui répandent ou qui répètent de pareils bruits.

LE M. ADEMIRA.

Seigneur duc, je suis loin d'y ajouter foi.

L'A. FREYTAS.

Moi, je pense que le roi aura passé toute la nuit à lire le mémoire de Vasco de Gama, que je lui ai remis; ce jeune marin ne propose rien moins que de doubler le cap des Tempêtes, qu'il a déja touché, pour arriver aux Indes.

LE C. TAURISANO.

Sa majesté n'est pas dans l'âge où des folies de cette nature empêchent de dormir; et j'accuserais plutôt certaine donsella d'avoir troublé, par la pensée du moins, le repos du jeune monarque. Qu'en pense Cadaval?

CADAVAL.

Leurs excellences savent bien que la discrétion est une des vertus de ma place; cependant il y a des conjectures tellement vraisemblables....

LE C. TAURISANO.

Pour moi, j'y crois d'autant plus volontiers, que la jeune Florida est tout-à-fait digne de l'honneur qu'elle reçoit.

L'A. FREYTAS.

Mon cher comte, il n'est pas question d'honneur dans tout cela; mais il est certain que la demoiselle est jolie, et que je mettrais volontiers en mer sous son pavillon.

LE M. ADEMIRA.

C'est tout à-la-fois la dixième Muse, la quatrième Grace, et la huitième merveille du monde.

LE D. DE VISÉO.

Marquis, n'en parlez pas avec cet enthousiasme poétique, si vous visez au ministère; don Juan pourrait craindre de trouver un rival dans son ministre.

FERNAND GOMEZ.

A propos de ministère, Cadaval nous a prévenus que le travail se ferait dans la journée.

LE D. DE VISÉO.

Messieurs, vous pourriez craindre de vous expliquer devant moi; je me hâte donc de vous prévenir que le but de mon ambassade est manqué; don Juan refuse d'épouser sa cousine, et je prends congé ce matin.

LE C. TAURISANO.

Vous quittez la cour de Lisbonne?

LE D. DE VISÉO.

Et même celle de Bragance : je me retire dans ma propriété d'entre Minho et Duero, très décidé à rester le maître chez moi, et à ne plus me mêler des affaires de messeigneurs suzerains. Quoi qu'il en soit, il me semble que le seigneur comte Taurisano est appelé de droit à la chambre souveraine des relations; que la chambre de la marine ne peut se passer de l'amiral Freytas, et que la surintendance du palais appartient sans difficulté au marquis Ademira. Vos seigneuries verraient-elles quelques objections à cet arrangement?

LE C. TAURISANO ET LE M. ADEMIRA.

Aucune.

L'A. FREYTAS.

Si fait moi, messieurs, j'en vois une très grande : c'est la volonté du roi, qui pourrait fort bien ne pas être d'accord avec la vôtre.

LE D. DE VISÉO.

Et depuis quand, je vous prie, seigneur amiral, le roi a-t-il une autre volonté que celle de Théoton, son gouverneur?

L'A. FREYTAS.

Depuis qu'il règne.

LE D. DE VISÉO.

Et la preuve?

L'A. FREYTAS.

La preuve? c'est qu'il ne craint pas d'entendre la vérité; que je la lui ai dite avec toute la franchise de mon caractère, et que néanmoins je ne serais pas surpris qu'il m'admît dans son conseil.

LE M. TAURISANO.

J'assistais à cette séance de la chambre des consulta-

tions, où don Juan avait appelé l'amiral; au lieu de parler de l'affaire importante qui avait donné lieu à cette convocation, le roi ne s'entretenait avec ce bouffon de Codillar que de sa chasse de la veille. Sire, lui dit l'amiral, que votre majesté me permette de lui faire observer qu'elle ne nous a point assemblés pour entendre de pareils discours; si elle veut s'occuper des besoins de son peuple et des intérêts de sa gloire, elle trouvera en nous des sujets fidèles; sinon.... A ces mots, un murmure de terreur se fit entendre dans l'assemblée. Seigneur amiral, dit alors le jeune souverain, en élevant la voix avec plus de fierté que de courroux, le reproche est dur, mais j'en sens la justice; désormais vous n'aurez pas affaire au chasseur, mais au roi de Portugal.

LE D. DE VISÉO.

Amiral, nous donnez-vous cette réponse de don Juan pour une preuve de caractère et de courage?

L'A. FREYTAS.

Oui sans doute, et d'un courage au-dessus de mes forces. Par saint Yago, si un de mes matelots se fût avisé de m'en dire autant, je l'aurais fait sauter par-dessus le bord, et je l'aurais envoyé achever sa harangue au pays des requins.

LE C. TAURISANO.

A propos, messieurs, ne pensez vous pas que la reconnaissance nous fait une loi de rappeler ici les obligations que nous avons à Cadaval?

CADAVAL.

Je rends grace à vos excellences; je n'ai eu d'autre mérite en répondant, comme je le devais, aux questions

que sa majesté a daigné m'adresser sur chacun de vous, que de détruire les fausses impressions que son gouverneur Théoton avait pu lui donner.

LE M. ADEMIRA.

J'estime fort l'illustrissime pédagogue, mais je ne lui donne pas six mois pour être forcé à faire retraite.

LE C. TAURISANO.

Son règne finit de droit, le jour où celui de Florida commence : il est juste de consacrer cette époque ; et le premier acte de mon ministère sera de mettre la place de premier valet de chambre au nombre des grandes charges de la couronne.

LE M. ADEMIRA.

Je m'engage à élever les Cadaval au rang des fidalques du royaume.

L'A. FREYTAS.

Moi, je lui promets de donner son nom à la première île qui sera découverte dans la mer des Indes.

(*Un marteau frappe sur un tambour d'airain.*)

CADAVAL.

Messeigneurs, la chambre est ouverte; je vais où mon service m'appelle.

LE D. DE VISÉO.

Messieurs, vous allez au lever; j'irai vous y faire mes adieux.

SCÈNE X.

LE DUC, FERNAND GOMEZ.

FERNAND.

Comment, seigneur duc, vous prenez congé ce matin, et je l'apprends à l'instant même?

LE DUC.

Permettez-moi de vous le dire, mon cher Fernand; pour un homme de cour et un ami du duc de Bragance, vous êtes aussi par trop candide; vous vous laissez toujours prendre à l'expression; attachez-vous donc à la pensée. Je dis que je suis très mécontent du refus que le roi fait d'épouser sa cousine, donc j'en suis ravi; je dis que je me dispose à quitter Lisbonne, donc j'ai l'intention d'y prolonger mon séjour: j'ai cru que nous en étions arrivés au point de nous entendre.

FERNAND.

Certainement, seigneur duc; mais c'est que vos amis eux-mêmes ne savent jamais si vous parlez sérieusement. Par exemple, vous êtes entré dans l'intrigue qui a conduit à la cour la jeune Florida, et vous vous entendez maintenant avec la marquise Oropéza pour faire revenir à Lisbonne le père de cette jolie fille d'honneur qui peut faire manquer votre projet: vous avez l'intention de vous rendre maître du nouveau ministère, et non seulement vous n'employez pas votre crédit pour y faire entrer vos créatures, mais vous trouvez tout simple qu'on y porte un amiral Freytas, ennemi déclaré de la maison de Bragance. Comment expliquez-vous ces contradictions?

LE DUC.

De la manière la plus naturelle: je suis ostensiblement auprès du roi pour réclamer l'effet de la promesse de son père, et lui offrir la main de la princesse Éléonore de Bragance; nous avons intérêt à ce que le roi s'y refuse; je me joins à ses courtisans pour lui donner une maîtresse; mais cette maîtresse fait ombrage à la marquise Oropéza que je dois ménager pour une occasion d'une toute autre importance; je m'unis à elle pour éloigner Florida de la cour, bien sûr de n'y pas réussir. Quant à mon indifférence sur le choix des ministres, elle tient à une considération d'un ordre plus élevé, et sur laquelle je vous demande la permission, mon cher Fernand Gomez, de garder avec vous-même un secret qui vous assure tous les avantages de la réussite sans vous exposer aux périls de l'entreprise.

FERNAND.

Je ne vous le demande pas, seigneur duc; prenez-y bien garde; mais, ne craignez-vous rien pour vous-même? Je suis instruit que don Juan vous voit à la cour avec inquiétude; on se trompe sur le caractère du roi: avec toute l'ardeur, avec toutes les passions de son âge, il fait tout par lui même, il voit tout par ses yeux, et la loi pèse ici sur toutes les têtes.

LE DUC.

Je suis son vassal et non pas son sujet; quelque chose qui arrive, il n'oubliera pas, je l'espère du moins, que j'étais souverain, et qu'il ne régnait pas, lorsqu'au sein de ma cour je reçus de lui le plus sanglant outrage; je n'ai point permis que la justice des hommes intervînt dans notre querelle.

FERNAND.

Je servirai vos desseins sans chercher à pénétrer vos secrets. Il est convenu que je reste fidèle au roi; mais j'ai à me plaindre de l'oubli où il me laisse, et j'ai tout à espérer d'un changement opéré dans les intérêts de la maison de Bragance; je ne sais pas de quelle nature doit être ce changement, je ne veux pas le savoir; ce qui ne m'empêchera pas de le seconder de tout mon pouvoir.

LE DUC.

C'est cela même, seigneur Fernand Gomez: je vois que vous ne vous compromettrez pas.

FERNAND.

Jamais; c'est un principe que je me suis fait... je vous quitte et je me rends au lever.

LE DUC.

J'y paraîtrai plus tard; nous ne devons pas y arriver ensemble.

SCÈNE XI.

LE DUC, LACAJO, *dans le fond.*

LE DUC, *à Lacajo.*

Tes dispositions sont bien prises? tu es sûr des gens que tu emploies?

LACAJO.

J'ai choisi parmi les estafiers de la garde de monseigneur, vingt hommes dont je réponds comme de moi; des chevaux sont disposés par relais depuis Lisbonne jusqu'à la frontière de Castille; et, quelque ordre qu'il

plaise à monseigneur de me donner, je suis en mesure.

LE DUC.

Ne me perds pas de vue un seul instant dans la soirée; je t'instruirai, quand il en sera temps, du coup de main hardi auquel je te réserve, et dont tu seras récompensé par-delà tes espérances. (*Lacajo se retire en arrière.*) Maintenant Ferdinand saura-t-il prendre son parti? Il est d'un caractère si faible, si incertain.... Nous verrons la couleur de l'écharpe que rapportera Codillar.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Chambre à coucher de parade.

SCÈNE I.

CADAVAL, *seul, tenant en main les fragments d'une lettre déchirée.*

Quelle nuit nous avons passée!.... vingt volumes de la bibliothèque semés dans la chambre.... cinq ou six lettres commencées et déchirées en morceaux... Pour peu qu'il me restât quelque incertitude sur celle qui cause tout ce ravage, le nom de Florida répété trois fois en deux lignes sur ce fragment suffirait pour lever tous mes doutes.

SCÈNE II.

CADAVAL, DON LOPEZ OZORIO.

CADAVAL.

C'est vous, don Lopez Ozorio? On ne vous a donc pas prévenu que le roi ne travaillait pas avec vous ce matin.

DON LOPEZ.

Je le sais; mais j'ai voulu te voir un moment seul, avant que la foule des courtisans n'arrivât.... Cadaval, vous m'aviez promis de me tenir au courant de l'intrigue qui s'ourdissait ici contre moi.

CADAVAL.

Et vous, excellence, ne m'aviez-vous pas fait la promesse de me donner le prieuré de Santo-Ladron pour lequel vous avez proposé un autre titulaire?

DON LOPEZ.

Que veux-tu, mon ami; il y a tant de gens d'importance qui ne sont bons ni à l'épée, ni à la plume, ni au commerce, ni aux arts, qu'il faut bien en faire des abbés ou des moines; mais, crois-moi, tu n'auras rien perdu pour attendre.

CADAVAL.

Il n'en est pas ainsi de vous, seigneur don Lopez; car il paraît que le roi est décidé à accepter votre démission de la présidence du ministère.

DON LOPEZ.

Qu'est-ce à dire? accepter ma démission! je ne la donnerai point.

CADAVAL.

Votre excellence sait bien qu'en fait de démission, sa majesté, pour l'accepter, n'attend pas toujours qu'on la donne.

DON LOPEZ.

Mais enfin le motif de cette disgrace?

CADAVAL.

Faut-il vous le dire? le roi est jeune, il aime le mouvement, l'éclat, les plaisirs, et vous avez conservé les mœurs sévères de l'ancien régne; vous affichez des dehors austères; tout en vous (jusqu'à ce costume du temps d'Alphonse l'Africain, auquel vous êtes resté fidèle) semble faire la critique des mœurs élégantes de la nouvelle cour.

DON LOPEZ, *riant.*

Comment, mon cher! il se pourrait que la sévérité de mes mœurs, que l'austérité de mes principes, fût la cause de ma disgrace?

CADAVAL.

Je n'en doute pas.

DON LOPEZ.

Le roi aurait pu être dupe des efforts que j'ai faits pour me conformer aux goûts de son auguste père? Aussi long-temps qu'Alphonse fut possédé de la fureur de guerroyer contre les Sarrasins d'Afrique, je crus de mon devoir de ministre d'afficher le mépris du repos, du luxe, et des plaisirs de la paix; quand il revint dévot de la cour de Louis XI, peu s'en fallut qu'à son exemple je ne me fisse cordelier; mais toutes ces métamorphoses ministérielles n'empêchent pas que je ne sois le plus grand joueur, le meilleur convive, et le seigneur le plus galant du royaume.

CADAVAL.

De la fausseté, de l'hypocrisie.. seigneur don Lopez!

DON LOPEZ.

Non pas, c'est de la politique, mon ami; demande plutôt à Codillar; ou, si tu veux des informations plus directes, interroge les femmes les plus aimables de la cour et de la ville... mes aventures ne sont que trop connues.

CADAVAL.

Peut-être aussi sont-elles oubliées?

DON LOPEZ.

En connais-tu de plus récente, de plus scandaleuse, entre nous, que celle de la segnora Isabella Suzo?

CADAVAL.

Qu'un amant a, dit-on, enlevée du château fort où son vieux mari la tenait enfermée.

DON LOPEZ.

Cet amant, c'était moi.

CADAVAL.

Diable!

DON LOPEZ.

Et cette jeune comtesse Villaflor qu'un désespoir d'amour a jetée dans un cloître?

CADAVAL.

On accusait le marquis Ademira d'être le coupable...

DON LOPEZ.

C'était moi.

CADAVAL.

Eh! que ne parliez-vous, seigneur don Lopez? on saurait à quoi s'en tenir sur votre amabilité, et vous ne passeriez pas pour un ministre entièrement dévoué au gouvernement défunt.

DON LOPEZ.

Quelle idée! Nous autres courtisans, nous n'avons pas l'habitude de brûler notre encens autour des tombeaux; et c'est un genre d'adulation auquel je suis moins sujet qu'un autre. Quoi qu'il en soit, rien n'est perdu; il est probable que pour opérer les changements qu'il médite, le roi attendra la fin de sa querelle avec don Fernand de Bragance: jusque-là, Cadaval, tu peux lui faire adroitement sentir de quelle importance il est pour l'état et pour lui, en réformant les autres ministres de son père, de me conserver, moi; je puis le servir avec d'autant

plus de zèle que cette fois je ne ferai violence ni à mon caractère, ni à mes habitudes.

CADAVAL.

Vous êtes tout à-la-fois l'homme de la veille, du jour et du lendemain.

DON LOPEZ.

Dans un pays où chaque bouche est épiée par chaque oreille, tu dois savoir qu'avec beaucoup de prudence je ne manque pas de franchise.

CADAVAL.

Le roi en convient, monseigneur; encore hier il disait que vous étiez l'homme de son royaume qui parliez bas, le plus haut.

DON LOPEZ.

Dis bien à sa majesté que tout le monde rit des prétentions du comte Taurisano: c'est un bon homme qui fera le méchant de peur de passer pour bête.

CADAVAL.

Il a quelque talent.

DON LOPEZ.

Si c'en est un d'avoir les bras longs et la vue courte; au demeurant, un homme médiocre.

CADAVAL.

Il ne manque pas d'une certaine finesse, et n'eût-il sur votre excellence d'autre avantage que d'être protégé par la ben'ama Florida....

DON LOPEZ.

Comment, Cadaval! c'est donc vrai?....

CADAVAL.

Rien n'est plus probable au moins.

DON LOPEZ.

Eh bien! voilà de ces choses que tu n'aurais pas dû me laisser ignorer.

CADAVAL.

Monseigneur a vieilli dans les cours; il doit savoir qu'il y a des secrets qu'on devine toujours et qu'on ne sait jamais; d'ailleurs il doit se rappeler que je l'avais engagé à ne point négliger la princesse Diane; il aurait eu l'occasion de faire sa cour à sa fille d'honneur.

DON LOPEZ.

Mon dieu! oui je m'en souviens.... mais j'attendais que le goût de la princesse pour la chasse se ralentît un peu: cinq ou six heures à cheval, trois fois par semaine, c'est fatigant.... vois-tu,... n'importe.... c'est encore une de mes vieilles passions à laquelle je veux revenir.

(*Un page entre et dépose un portefeuille.*)

CADAVAL.

Le roi!

DON LOPEZ.

Je me retire dans la salle du trône.... Taurisano m'a vu entrer; il croira que j'ai travaillé ce matin avec sa majesté.

SCÈNE III.

LE ROI, CADAVAL.

LE ROI. (*Il se promène dans une agitation visible.*)

Quoi! parceque le hasard de ma naissance m'a fait roi, je dois pour jamais renoncer au bonheur!... On exigera de moi des vertus au-dessus d'un mortel! Le dernier

de mes sujets pourra suivre l'instinct de son cœur, dans le choix d'une compagne, et je serais forcé de m'imposer le joug odieux d'un hymen politique!... non jamais! Florida, si je n'ai point le courage de braver pour toi d'absurdes préjugés, je ne tromperai point ton amour, et jamais une autre.... (*à Cadaval.*) As-tu envoyé à Villaviciosa?

CADAVAL.

Oui, sire..... voici la réponse.... (*il donne un papier au roi.*)

LE ROI, *lisant.*

(*à part.*) Des soupçons! rien que des soupçons.

CADAVAL.

Sa majesté me permet-elle de la prévenir que le comte Taurisano, qu'elle a peut-être l'intention d'appeler au ministère....

LE ROI.

Tous les ordres sont-ils donnés pour la fête de ce soir?

CADAVAL.

Oui, sire....

LE ROI.

Je veux qu'elle soit superbe; que cette nuit soit une nuit de délices; que les jardins soient ouverts; que mon bonheur passe dans toutes les ames; que la joie soit universelle.... c'est l'anniversaire de la naissance de ma sœur....

CADAVAL.

J'ose espérer que sa majesté sera satisfaite de mes efforts; je crois avoir saisi ses intentions, et Lisbonne n'aura jamais rien vu de semblable.... Il est de mon devoir de prévenir sa majesté que le comte Taurisano, le

marquis Ademira, et don Gomez me secondent avec un zèle, un dévouement.

LE ROI, *souriant.*

Très désintéressé, je n'en doute pas.... La princesse n'est point de retour de la chasse..... j'ai une idée..... qu'on me fasse venir quelqu'un de sa maison.... une de ses filles d'honneur.

CADAVAL, *avec précipitation.*

Je cours l'avertir.

LE ROI.

Avertir qui? la princesse n'a-t-elle pas plusieurs filles d'honneur?

CADAVAL.

J'ai cru que sa majesté avait nommé la senhora Florida.

LE ROI, *d'un air indifférent.*

Florida.... ou toute autre.... (*à Cadaval qui sort.*) Cependant toute réflexion faite, c'est Florida que je veux voir.... à l'issue du conseil. (*aux huissiers de la chambre.*) Qu'on laisse entrer.

SCÈNE IV.

LE ROI, LES COURTISANS.

LE ROI.

Eh bien! amiral Freytas, nous avons de bonnes nouvelles de nos flottes: celle de votre lieutenant Castro nous a fait justice du pirate couronné de Tanger; nous avions pour nous le bon droit, nous devions vaincre.

FREYTAS.

Sire, je n'étais pas aussi tranquille; la guerre est un

tribunal, dont les victoires sont les arrêts, et, à vous parler franchement, la justice n'a rien à y voir.

LE ROI.

Aussi suis-je bien plus fier pour la nation portugaise de la nouvelle découverte des îles Açores dont votre ami Gonzallo-Vallo vient d'enrichir ma couronne.

FREYTAS.

Plût au ciel que votre majesté n'eût pas rejeté les offres de Christophe Colomb! C'est un monde tout entier qu'il est allé découvrir.... (*aux courtisans qui étouffent un ris moqueur.*) Riez, messieurs, riez; cela vous a déja si bien réussi....

LE ROI, *aux courtisans.*

Prenez garde, messieurs; il n'épargne personne quand il est en colère.

FREYTAS.

L'envie pardonne quelquefois à la vertu; mais au talent, jamais.... Oui, sire, je le répète: l'accueil insultant que l'on a fait à Colomb, quand il s'est présenté à votre cour, vous a fait perdre l'empire d'un nouveau monde....

LE ROI.

Qu'il cherche encore....

FREYTAS.

Il le trouvera, sire; je n'en veux pour garant que cette statue équestre trouvée aux Açores, et qui du doigt indique l'occident.

LE ROI.

Mon cher amiral, je suis assez porté à croire au succès de l'entreprise hardie du marin génois; mais je pense que les Gama, les Vallo, les Freytas ont fait notre part de gloire assez belle, et qu'avant de songer à conquérir

des royaumes, il est prudent de s'occuper de conserver le sien : n'est-il pas vrai, comte Taurisano?

LE COMTE.

Votre majesté est en paix avec ses voisins; ses flottes victorieuses couvrent l'Océan; son peuple l'adore; le monde entier la craint et la respecte....

LE ROI.

De grace, un peu moins d'exagération : je ne suis pas en paix avec mes voisins, car je suis en guerre avec presque tous; mes flottes victorieuses ne couvrent pas l'Océan, car je n'ai qu'une vingtaine de vaisseaux en mer; je crois être aimé du peuple, mais je ne veux pas qu'il m'adore; et quant au monde entier dont vous m'assurez que je suis craint et respecté, je suis forcé de convenir qu'il y en a les quatre cinquièmes au moins qui n'ont jamais entendu parler de moi. Allons, ne me traitez pas en monarque d'Asie; l'adulation envers le souverain est une conspiration contre l'état: (*à Freytas.*) ce qui ne veut pas dire qu'il faille lui présenter la vérité sans aucun ménagement....

FREYTAS.

Ah, sire!....

LE ROI.

Soit dit sans rancune, mon cher amiral.... Mais je ne vois pas le duc de Viséo....

LE MARQUIS.

Sa majesté n'ignore pas que le duc se propose de quitter incessamment Lisbonne.

LE ROI, *amèrement.*

Il pourrait oublier de prendre congé! Qu'on lui dise de se rendre auprès de moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DON LOPEZ.

LE ROI, *apercevant don Lopez.*

Ah! don Lopez!.... j'avais peine à vous reconnaître: ce manteau court, ce chapeau chargé de plumes; le marquis Ademira n'est pas plus élégant.... en vérité la métamorphose est complète.

DON LOPEZ.

Sire, votre auguste prédécesseur exigeait une sévérité de mœurs et de costume à laquelle je me suis fait une loi de me soumettre....

LE ROI.

Mon père avait l'esprit et les goûts de son âge, seigneur don Lopez; mais je ne pense pas qu'il exigeât des jeunes gens les vertus et les habitudes de la vieillesse.

DON LOPEZ.

Je prie sa majesté de croire que j'ai mes passions tout comme un autre, mais que je sais toujours les orner d'excellents principes. Par exemple, j'ai toujours cru qu'il n'y avait rien de ridicule au monde comme un Caton de vingt-cinq ans.

LE ROI.

Si ce n'est un étourdi sexagénaire.... (*en s'adressant à la foule des courtisans.*) Messieurs, avant peu vous connaîtrez les personnes que j'ai choisies pour composer mon conseil. Ne vous étonnez pas si le choix ne tombe point exclusivement sur ceux qui m'approchent de plus près; il est plus facile d'obtenir ma faveur que ma con-

fiance.... (*en les congédiant.*) A ce soir, messieurs; la fête sera superbe. Vous savez combien l'objet en est cher à mon cœur.... Demeurez, Théoton.

SCÈNE VI.

LE ROI, THÉOTON.

LE ROI.

Oui, Théoton, je suis averti que le duc de Bragance a des intelligences secrètes avec le roi de Castille.

THÉOTON.

Sire, des soupçons de cette importance ne doivent pas être négligés; mais il faut en connaître la source avant de leur donner crédit: la cour est pleine de gens habiles à former des conspirations pour faire preuve de zèle; sans compter ceux qui les dénoncent toutes, excepté celles qu'ils ourdissent. Vous régnez depuis deux ans; il me semble que don Ferdinand n'aurait point attendu si long-temps pour faire éclater ses projets.

LE ROI.

La haine a sa patience.... d'ailleurs il fallait gagner ici des partisans; mon cousin y est parvenu; il se pourrait même que le duc de Viséo....

THÉOTON.

Cette inquiétude ne serait-elle pas la suite d'une double prévention? Peut-être votre majesté n'a-t-elle pas complétement oublié la cause de ce combat singulier que je ne crains pas d'appeler une erreur de sa première jeunesse;.... peut-être aussi la négociation dont le

duc était chargé près de vous par le duc de Bragance a-t-elle influé défavorablement sur l'idée que vous avez prise de son envoyé.

LE ROI.

Je crois mes soupçons mieux fondés : quoi qu'il en soit, je ne veux pas leur donner trop d'importance, et ce jour est trop cher à mon cœur pour en troubler la fête... Quel air sombre, mon cher Théoton!... vous ne partagez pas ma joie.

THÉOTON.

Sire, il est rare qu'à la cour une fête n'ait pas un triste lendemain.

LE ROI.

La dépense vous effraie, je le vois ; mais aussi vous avez sur l'économie des principes trop sévères, si vous me blâmez de donner à ma sœur un témoignage public de l'attachement que je lui porte....

THÉOTON.

Sire, je voudrais que la fête coûtât dix fois plus, et que la princesse Diane en fût le seul objet.

LE ROI.

Théoton, vous ne m'avez point appris à mettre au rang des devoirs d'un roi un sacrifice au-dessus des forces humaines ; je vous estime trop pour vous mettre dans la confidence d'une passion que votre sagesse blâmerait sans fruit, et dont votre indulgence doit se borner à détourner vos yeux.... Mais avant de me livrer aux plaisirs que ce jour me promet, n'avons-nous pas quelques affaires importantes à expédier ? Vous savez que jusqu'à l'organisation du nouveau ministère, je veux travailler avec vous seul.

THÉOTON, *lui présentant un papier.*

Sire, voici la requête d'un sieur Pascal Zémos, qui demande vingt-cinq mille doublons d'or qu'il a, dit-il, prêtés à votre majesté deux ans avant qu'elle parvînt au trône.

LE ROI.

En lui remettant quatre mille doublons pour le capital et l'intérêt raisonnable de sa créance, vous lui direz que le roi ne paie pas les dettes usuraires du prince royal.

THÉOTON, *lui présentant un autre papier.*

Le tribunal de conscience a condamné l'année dernière un ecclésiastique qui a tué un ouvrier, à la suspension de ses fonctions pendant un an; le fils de cet artisan s'est vengé en tuant le meurtrier de son père. Le tribunal des corrégidors criminels a condamné cet homme à mort; voici la sentence. Sa majesté veut-elle y apposer sa signature.

LE ROI.

Écrivez,... que je commue la peine en prenant le premier arrêt pour base; et qu'en conséquence je condamne cet artisan vindicatif à ne point travailler de son métier pendant un an?

THÉOTON.

Sire, vous avez rappelé de l'exil où l'avait envoyé votre père, l'illustre comte d'Antighua; il supplie votre majesté de permettre qu'il cache sa vie dans une retraite au milieu de ses nombreux vassaux dont il est chéri comme un père, et où il a, dit-il, retrouvé la santé et le bonheur.

LE ROI.

En effet, rien de plus sain que d'être aimé: c'est peut-

être pour cela que nous autres rois nous sommes si rarement en bonne santé. Le comte est libre de venir à la cour, ou de vivre dans ses terres.

UN PAGE.

Une fille d'honneur de son altesse royale se rend aux ordres de sa majesté.

LE ROI.

Nous n'avons plus rien de bien pressé, je crois?

THÉOTON.

Ce nom de fille d'honneur me rapelle, sire, que j'avais encore à soumettre à votre majesté la réclamation d'un militaire....

LE ROI.

Nous nous en occuperons dans un autre moment.

THÉOTON.

Il s'agit de dona Florida.

LE ROI, *vivement.*

De dona Florida!.... un jeune officier?....

THÉOTON.

Non, sire; c'est au contraire un honorable vétéran....

LE ROI.

Bon! je devine.... Théoton, n'oubliez pas de me représenter demain cette réclamation.

THÉOTON.

Je prie mon auguste élève d'y jeter aujourd'hui les yeux.... peut-être demain serait-il trop tard.... (*Il sort et remet la pétition sur le bureau.*)

LE ROI, *seul un moment.*

Que dit-il?.... cet officier met sa demande sous la protection de Florida.... ah! chaque jour doit ajouter au pouvoir de sa charmante protectrice.

SCÈNE VII.

LE ROI, FLORIDA.

FLORIDA.

Quelle démarche, sire !.... elle attire tous les yeux sur moi.

LE ROI.

C'est une crainte qui vous suivra toujours.

FLORIDA.

Si vous aviez vu tous vos grands seigneurs se presser sur mon passage,.. se parler à l'oreille... Don Juan, pourquoi m'arracher à la douce solitude où je vivais, comblée des bontés de votre auguste sœur? je les devais à l'ignorance où elle est de vos sentiments....

LE ROI.

Ces sentiments, Florida, sont le charme, l'espoir, et le bonheur de ma vie; je ne saurais en contraindre plus long-temps l'expression; ce n'est pas assez pour moi de vous aimer avec idolâtrie, je veux que tout ce qui m'entoure reçoive de moi l'exemple de vous respecter, de vous chérir; je veux pouvoir avouer mon amour.

FLORIDA.

Vous le savez, je n'ai point une pensée qui ne vous appartienne, et je croirais vous trahir en vous cachant les inquiétudes où me livrent les premiers regards que j'ose jeter sur moi-même : appelée auprès de la princesse votre sœur, ses bontés ont honoré ma jeunesse, et m'ont fait presque oublier qu'on avait disposé de moi dans l'absence de mon père, et peut-être contre sa volonté.

LE ROI.

Pouvait-il espérer pour vous une situation plus brillante?

FLORIDA.

Sire, il pouvait en desirer une plus conforme à la sienne... Dans le rang où la princesse daigna me placer auprès d'elle, je me livrais au plaisir de vous entendre et de vous voir; pourquoi craindrais-je de le dire? je vous aimais, avant que d'avoir appris à mesurer la distance qui nous sépare.

LE ROI.

Florida... ne me faites point haïr mon rang, en le présentant comme un obstacle à mon bonheur.

FLORIDA.

Mon cœur avait devancé ma réflexion, et je reçus avec bonheur l'aveu d'un sentiment que je partageais; pourquoi faut-il qu'un seul moment, un seul mot de votre bouche, ait changé toutes mes idées?....

LE ROI.

Que dites-vous, Florida?

FLORIDA.

Ah, don Juan! quel secret la fête que l'on prépare doit-elle révéler à ma noble bienfaitrice?

LE ROI.

Un secret qu'elle seule peut-être n'a pas encore pénétré....

FLORIDA.

Et qui doit me faire perdre son estime et la vôtre.

LE ROI.

La mienne!

FLORIDA.

Don Juan, quel que soit l'éclat de la lumière dont mes

yeux sont tout-à-coup frappés, je le sens trop, vous êtes désormais le maître de ma destinée, et c'est à vous que j'ai recours contre vous-même.

LE ROI.

Qu'exigez-vous de moi?

FLORIDA.

De ne point détourner sur une autre aujourd'hui les vœux et les hommages qui ne doivent appartenir ici qu'à votre auguste sœur; de ne point me soustraire à sa royale protection; et (faut-il le demander à genoux?) de ne point me produire aux regards des courtisans, sous un titre que la pureté de mon amour désavoue, et qui m'attirerait la malédiction de mon père.

LE ROI.

Ainsi, Florida, vous m'ordonnez de renoncer à vous; ces douces espérances dont j'étais enivré, un caprice a suffi pour les détruire.... Que dis-je, un caprice? je vois tout.... vous voulez me fuir; quelque insolent rival a osé jeter les yeux sur vous, et sous le nom d'hymen.... mais cet odieux projet ne s'accomplira pas; vous m'appartenez.... je suis maître, et malheur à qui m'aurait trompé!

FLORIDA.

Si mon déshonneur peut seul vous prouver mon amour, perdez-moi, don Juan, mais ne m'outragez pas.

LE ROI.

Pardonnez, ah! pardonnez, Florida, un soupçon injurieux que ma tendresse désavoue; vous craignez que je laisse éclater aux yeux de ma sœur, en présence de ma cour, un sentiment dont mon ame est remplie; eh bien! je m'imposerai ce cruel sacrifice, je ferai violence

à mon amour; mais quel sera le fruit d'une si pénible contrainte? de quel courtisan ma tendresse est-elle ignorée? le sage Théoton lui-même en est instruit; cette requête qu'il vient de me remettre, et dont l'auteur implore votre crédit auprès de moi, annonce assez que le mystère de mon amour a cessé d'en être un pour tout ce qui nous entoure.

FLORIDA.

Sire, de qui cette requête?

LE ROI.

Je l'ignore.... voyez vous-même.

FLORIDA.

Ciel! de mon père!....

LE ROI.

Comment?

UN PAGE.

Votre majesté a donné l'ordre qu'on la prévînt de l'arrivée du duc de Viséo.

LE ROI.

Qu'il entre... Vous, Florida, emportez cet écrit; dans un moment j'apprendrai de vous ce qu'il contient.

SCÈNE VIII.

LE ROI, LE DUC.

LE ROI.

Duc de Viséo, je viens d'apprendre que vous vous disposez à quitter ma cour.

LE DUC.

Et je me disposais à venir prendre congé de votre majesté.

LE ROI.

J'ai besoin de renseignements que vous seul pouvez me donner sur une affaire de très haute importance.

LE DUC.

La seule qui me retenait ici est terminée : votre majesté s'est expliquée si formellement sur l'intention où elle est de ne point remplir la promesse de son auguste père.

LE ROI.

Que voulez-vous, je n'entends rien aux mariages politiques, et j'ai toujours vu ces pactes de famille devenir la source de guerres éternelles : sur ce point ma résolution est prise, et ce n'est pas d'un projet d'alliance qu'il s'agit.

LE DUC.

Sire, j'ai aussi des devoirs de souveraineté à remplir ; et les besoins de mes vassaux me réclament.

LE ROI, *sortant.*

Vous ne partirez point, vous dis-je..... il y va de votre honneur.

LE DUC.

Sire, je reste.

SCÈNE IX.

LE DUC, *seul.*

Aurait-il reçu quelque avis !... qu'importe... il ne sait rien, il ne peut rien savoir....

SCÈNE X.

LE DUC, CODILLAR.

LE DUC.

Eh bien! qu'est-ce, chevalier Codillar? Vous avez l'air d'un courrier porteur de mauvaises nouvelles.

CODILLAR.

Mort de César! ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

LE DUC.

Je le vois, vous n'avez pas trouvé notre homme.

CODILLAR.

Si fait, de par tous les diables! seigneur duc, je l'ai trouvé; et pour peu qu'il ait autant de mémoire que moi, il s'en souviendra long-temps.

LE DUC.

Que vous est-il donc arrivé?

CODILLAR.

Une aventure inconcevable, inouïe, et dont, j'ose le dire, personne ne se serait si honorablement tiré. J'arrive au château d'Almada; je regarde, et je vois dans la première cour, à la place même que m'avait indiquée votre excellence, un homme assis sur la balustrade; je le reconnais d'abord à son regard farouche, à son attitude guerrière. Du plus loin que je l'aperçois, je lui souris d'une façon tout-à-fait aimable; sa figure, déja très sombre, se rembrunit encore; mais comme il agitait dans sa main une espèce de gaule (je ne répondrais pas que ce fût une lance) et qu'il l'abaissa devant moi en manière de salut, je reconnais le signal; je m'approche, et, d'après

mes instructions, je lui tire légèrement la moustache; tout-à-coup le maudit émissaire, que dieu confonde, tombe sur moi comme un furieux et sans regarder où il frappe.... on aurait dit qu'il avait mille bras.... Je perds patience, comme vous pouvez croire; je veux tirer mon épée.... ô fureur! ô disgrace! elle était cassée dans le fourreau... (*il la montre.*) Je ne perds point la tête, et me souvenant à propos de ce mot sublime d'un ancien :... Frappe, lui dis-je, mais écoute... il commence par user amplement de la permission, mais il s'arrête enfin au nom de votre seigneurie illustrissime, que je prononce d'une voix de tonnerre... Nous nous expliquons alors; il reconnaît sa méprise et me propose la réparation à laquelle j'ai droit.

LE DUC.

Vous l'acceptez?

CODILLAR.

Mort de César! si je l'accepte... Cependant comme la punition que je réserve à ce matamore, pourrait nuire à vos projets, je lui ai permis de vivre jusqu'à nouvel ordre.

LE DUC.

Êtes-vous sûr, chevalier Codillar, que cet homme soit bien celui auquel je vous adressais?

CODILLAR.

Il en est convenu.

LE DUC.

Il vous a donc remis l'écharpe dont il était porteur?...

CODILLAR.

Il ne m'a rien donné; rien du moins, que je puisse vous rendre.

LE DUC.

Mon cher Codillar, je savais bien que vous étiez un fort mauvais sujet, mais je ne savais pas que vous fussiez un poltron; je le vois, vous avez accaparé tous les vices; c'est un véritable monopole.

CODILLAR.

Monseigneur, ceci passe la plaisanterie, et je suis forcé de vous faire souvenir que je suis gentilhomme....

LE DUC, *sortant.*

Eh bien! mon cher, tant pis pour nous... Quoi qu'il en soit, nous viderons cette affaire-là quand vous aurez arrangé l'autre: en attendant, soyez discret sur l'aventure d'Almada; il y va de votre tête....

CODILLAR, *seul.*

De ma tête! vous verrez qu'il m'aura fourré dans quelque complot. Faites-vous échiner pour ces gens-là... De quoi diable aussi vais-je me mêler! Que m'importe à moi la maison de Bragance ou la maison d'Avis? advienne qui règnera, je ne suis chargé que du soin des Codillars.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FLORIDA, CÉLESTINE PÉLICANA.

CÉLESTINE.

Mademoiselle, je vous assure que la princesse vous saura très mauvais gré de le recevoir.

FLORIDA.

De recevoir mon père? S'il était possible que cette action ne fût point approuvée par son altesse, je me consolerais pour la première fois d'avoir pu lui déplaire; mais, Célestine, comment aurais-je une pareille crainte, quand c'est à sa gouvernante, à la marquise d'Oropéza, que je suis redevable du bonheur dont je jouis?

CÉLESTINE.

Je l'aurais parié... Senhora, croyez-moi, cette faveur de la noble duégne est un nouveau piége.

FLORIDA.

S'il en est ainsi, mon cœur vole au-devant.

CÉLESTINE.

Eh bien! dans un jour qui va décider de votre sort, et (qui sait? peut-être) de celui du royaume, il ne m'est plus permis de garder le silence; je dois vous faire connaître votre position. Le roi vous aime....

FLORIDA.

Vous croyez, Célestine?

CÉLESTINE.

Certainement je le crois; demain toute la cour le croira comme moi, et demain les courtisans seront à vos genoux. La marquise le sait; elle prévoit que cet amour doit achever de lui faire perdre le reste de son crédit: elle vous hait, elle veut vous éloigner du roi, et l'arrivée de votre père à Lisbonne est le plus innocent des moyens qu'elle emploie pour se venger de vous, de don Juan, et même de la princesse Diane.

FLORIDA.

La marquise veut m'éloigner de la cour!.... ah! que n'ai-je la force de le vouloir moi-même!.... Je prévois trop, Célestine, les malheurs qui m'attendent dans ce séjour; je n'y connaîtrai plus que les larmes....

CÉLESTINE.

Vous en verserez beaucoup, c'est possible; on ne pleure jamais tant que dans l'âge de l'espérance; mais combien de consolations l'amour-propre, l'amour, et la fortune s'empresseront de vous offrir!

FLORIDA.

A quel prix ?

CÉLESTINE.

Il y a beaucoup de choses à dire là-dessus, je le sais; et j'ai sur l'honneur de notre sexe des principes aussi sévères qu'une autre; cependant on ne peut se dissimuler qu'on rencontre parfois sur sa route des écueils où se brisent notre courage et notre volonté; je me suis amusée quelquefois à faire, en idée, mes épreuves sur moi-même; je me suis demandé ce que je répondrais, par exemple, à un roi, jeune, aimable, fidèle, qui vien-

drait déposer à mes pieds l'orgueil de sa couronne, et m'assurer d'un éternel amour....

FLORIDA.

Eh bien! Célestine.....

CÉLESTINE.

Eh bien! mademoiselle, je n'ai pas été aussi contente de ma réponse que je l'aurais voulu; j'ai hésité, j'ai balbutié un refus qui n'avait rien de trop décourageant pour sa majesté, autant qu'il m'en souvient.

FLORIDA.

En interrogeant votre cœur, vous n'avez donc pas songé à votre père? vous n'avez pas pensé que vous auriez à soutenir les regards d'une jeune princesse à qui tant de vertus ont acquis le droit de n'être pas indulgente pour un sentiment....

CÉLESTINE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi; j'ai réfléchi à tout cela; je me suis promis d'être invincible; et finalement je ne me suis pas tenu parole; mais vous, senhora, à quoi vous décidez-vous?

FLORIDA.

Je vais voir mon père; je lui confierai mon secret; et je prendrai le parti que me dictera la vertu....

CÉLESTINE.

Peut-être feriez-vous mieux de consulter votre cœur, il vous dirait que la reconnaissance est aussi un devoir, et que la vertu est presque toujours une ingrate qui nous tient rarement compte de ce que nous faisons pour elle....

SCÈNE II.

CÉLESTINE, FLORIDA, DIANE ET SA SUITE, PAGES ET FEMMES.

DIANE.

J'avais tout-à-fait oublié la fête que l'on prépare; la parure est d'étiquette aujourd'hui, mesdames; j'en vais donner l'exemple. (*Toutes les dames et les pages sortent.*) Qu'on me laisse un moment. Restez, Florida. (*Célestine avec les femmes rentre dans les appartements.*)

SCÈNE III.

DIANE, FLORIDA.

DIANE.

Vous ne m'avez pas suivie ce matin.... je vous ai regrettée... La chasse nous a conduits dans la jolie vallée de Castroverde, que j'aime beaucoup; c'est là que je vous ai vue pour la première fois....

FLORIDA.

Ah, madame!.... ce moment m'a rendu plus cher encore le lieu de ma naissance.

DIANE.

Vous étiez incommodée, m'a-t-on dit?

FLORIDA.

Non, madame; j'attendais.... mon père....

DIANE.

Votre père!....

FLORIDA.

La marquise d'Oropéza, instruite la première de son retour, a bien voulu le faire prévenir; et dans peu d'instants, si votre altesse le permet, je jouirai du bonheur de le revoir.

DIANE.

Pourquoi ne s'est-il pas fait présenter au roi?

FLORIDA.

Il a servi son pays avec honneur: mais je crois l'avoir dit à votre altesse; il n'est pas gentilhomme.

DIANE.

Mon frère a réformé cet abus: près de lui les meilleures lettres de noblesse sont les services les plus honorables. Je lui parlerai de votre père.... Ainsi, Florida, vous n'avez encore vu personne aujourd'hui?

FLORIDA.

Pardonnez-moi, madame, j'ai vu le roi.

DIANE.

Il est venu ici?

FLORIDA.

J'ai reçu l'ordre de me rendre près de lui.

DIANE.

Qu'avait-il donc de si pressé à vous dire?

FLORIDA.

Il m'a parlé de votre altesse.

DIANE.

De moi?

FLORIDA.

De l'amitié si tendre qu'il vous porte,.... et du plaisir qu'il aurait à vous en donner aujourd'hui un témoignage public....

DIANE.

Et il n'a pas poussé plus loin sa confidence?

FLORIDA.

Madame....

DIANE.

Vous vous troublez.... Florida, rassurez-vous; ce n'est point une vaine curiosité qui me porte à lire dans votre cœur. (*Elle lui prend la main avec bonté.*) Mon frère vous aime.... J'aurais voulu ne pas être la dernière à l'apprendre.

FLORIDA.

Croyez, madame, que si j'avais osé me l'avouer à moi-même, votre altesse en eût été la première instruite, et que je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour pour prendre une résolution dont la reconnaissance et l'honneur me font un devoir.

DIANE.

Quelle est cette résolution?

FLORIDA.

De renoncer au plus doux espoir de ma vie; de m'éloigner de votre altesse.

DIANE.

Me quitter, Florida!.... vous pourriez vous y résoudre?.... Mais je n'aurais pas le courage de le souffrir; vous ne punirez pas ma tendre amitié du fol amour de mon frère. Il vous aime.... Eh bien! c'est un malheur pour lui seul; je le connais: vous n'avez rien à redouter de sa tendresse. Il sait que sa puissance ne s'étend pas sur les cœurs, et quant à ses séductions, où seriez-vous plus en sûreté qu'auprès de moi?

FLORIDA.

Sans doute.... cet auguste asile aurait dû me préserver d'un sentiment....

DIANE.

Ce mot, qui achève de m'éclairer, rend mes conseils plus difficiles, et mon amitié plus timide.

FLORIDA, *vivement.*

Ne me retirez pas votre estime, madame; et ne jugez pas de mon courage par l'inutilité de mes efforts; je sais tout ce qu'a d'offensant pour vous un sentiment que je croyais pouvoir ignorer toujours, et que sa pureté même ne saurait excuser à vos yeux.

DIANE.

Peut-être avez vous pensé que si l'amitié s'honore en rapprochant les distances, l'amour peut mettre une fois sa gloire à les franchir?

FLORIDA.

Je me croirais indigne de vos bontés si cette pensée orgueilleuse avait pu entrer dans mon ame; mais il en est une que je dois éloigner de votre esprit avec plus de soin encore, et ce n'est qu'en quittant la cour et en me réfugiant sous le toit paternel....

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

Un officier, qui se dit père de la senhora Florida, demande à être introduit.

DIANE, *en sortant.*

Florida, vous allez voir votre père; n'attristez pas cette journée en alarmant sa délicatesse, et ménagez du moins les droits de votre amie dans la résolution que vous voulez prendre. (*Elle présente la main à Florida qui la baise avec un tendre respect.*)

SCÈNE IV.

FLORIDA, AURÉLIANO.

FLORIDA.

Mon père, que je suis heureuse de vous revoir!....

AURÉLIANO *l'embrasse à plusieurs reprises.*

Chère enfant! nous voilà réunis après trois ans d'absence!.... tu le vois, je n'ai pas encore eu le temps de quitter la livrée de l'esclavage.

FLORIDA.

On m'avait dit que vous étiez embarqué sur la flotte d'expéditiou....

AURÉLIANO.

Est-ce qu'on sait jamais à la cour ce que devient un pauvre capitaine, qui n'a plus qu'un reste de sang à verser pour sa patrie.... J'avais été fait prisonnier par les Maures à la bataille de Tétuan, quelques jours avant la mort de l'Africain.... Il me paraît que son fils a eu mieux à faire que de songer à nous, depuis qu'il est monté sur le trône: ce qu'il y a de certain, c'est que mes lettres sont restées sans réponses, et que je serais encore prisonnier des Sarrasins, si je n'avais trouvé dans la marquise d'Oropéza une protectrice sur laquelle je ne comptais pas.... Par son ordre un Portugais réfugié à Tanger m'a mis au fait des événements qui s'étaient passés dans ce pays, et de ceux dont il allait devenir le théâtre: j'ai su par lui que ma fille avait été conduite à la cour.... Il a payé ma rançon, et je viens

à Lisbonne pour y remplir un double devoir que l'honneur et la patrie m'imposent.

FLORIDA.

Mon père, j'avais perdu la vieille parente à laquelle vous m'aviez confiée.... Je me trouvais orpheline, sans protection.... le hasard conduisit la princesse Diane dans notre vallée de Castroverde.... elle me vit et daigna m'appeler près d'elle....

AURÉLIANO.

Votre bienfaitrice elle-même fut trompée: apprenez, ma fille, dans quel piége vous avez été conduite. Le roi Alphonse, avant sa mort, avait annoncé l'intention d'unir son fils à sa cousine, sœur du duc de Bragance. Don Juan, en montant sur le trône, ne se montra pas disposé à contracter un mariage qui contrariait d'ailleurs les intérêts de ses courtisans; ceux-ci, pour s'assurer un gage à la faveur du jeune prince, résolurent de lui donner une maîtresse.... Vous rougissez, Florida.... en effet, c'est sur vous qu'ils jetèrent les yeux.... Votre beauté, votre jeunesse, votre innocence avaient fixé leur choix; un de ces hasards que les intrigants de cour savent si bien faire naître vous offrit aux regards de don Juan et de sa sœur, et une place honorable vous attira dans sa cour.... Voilà tout ce dont je suis instruit.... Maintenant c'est à vous de me dire le reste.... je vous croirai, ma fille.

FLORIDA.

Mon père, hâtons-nous de quitter ce séjour.... J'aime don Juan, j'en suis aimée.... La princesse vient d'apprendre à l'instant de ma bouche un secret que ce jour même a révélé à mon cœur.... Je sens que je ne puis

vivre loin de don Juan; mais votre amour m'est encore plus cher que le sien; j'ai dormi, j'ai rêvé, je m'éveille, et le songe s'évanouit: partons, mon père, je suis prête à vous suivre.

AURÉLIANO.

Non, mon enfant; nous ne quitterons pas aujourd'hui la cour; j'ai aussi mon secret à révéler au roi, et je ne veux pas qu'il nous accuse d'avoir troublé sa fête.

FLORIDA.

Ah, cette fête! si vous en connaissiez l'objet!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, *avec sévérité.*

C'est vous, capitaine Auréliano? Je vous avais fait dire que je voulais vous voir avant que vous vous présentassiez chez ma sœur.

AURÉLIANO.

Sire, je sors de prison, et mon premier besoin était d'embrasser ma fille; maintenant mon devoir est de me rendre aux ordres de votre majesté.

LE ROI.

Vous venez me demander justice de l'oubli de mes ministres? Vous l'obtiendrez, capitaine; vous y avez des droits; et mes plus hautes faveurs vous attendent. Demandez seulement.

AURÉLIANO.

Avant de demander à votre majesté la seule récompense que j'espère et qui me soit due, oserais-je la prier de m'entendre un moment sans témoins?

LE ROI, *étonné.*

Il me semble que votre fille ne saurait gêner une pareille confidence: cependant, si vous pensez.... (*sur un geste approbatif d'Auréliano, Florida se retire après s'être inclinée avec respect devant son père.*)

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, AURÉLIANO.

AURÉLIANO.

Je vous l'ai dit, sire, je ne forme qu'un vœu; et c'est à son accomplissement que se bornent mes desirs.

LE ROI.

Quelle que soit votre demande, capitaine, je vous donne ma parole royale qu'elle vous sera sur le champ accordée.

AURÉLIANO.

Je rends grace à votre majesté; elle vient de me rendre ma fille: et vous permettrez, sire, qu'elle me suive sous le toit paternel, qu'elle n'aurait pas dû quitter.

LE ROI.

Que dites-vous, Auréliano?.... Florida appartient à ma sœur, et la place honorable qu'elle occupe....

AURÉLIANO.

Ma fille n'appartient qu'à son père; et sa place est près de moi.

LE ROI.

Vous ignorez donc à quel point elle m'est chère!

AURÉLIANO.

Non, sire ; mais j'espérais que votre majesté m'en épargnerait la confidence, ou qu'elle y verrait l'excuse de la résolution que j'ai prise irrévocablement.

LE ROI.

Sachez qu'il n'y a d'irrévocable ici que ma volonté : votre fille est à ma cour, elle n'en sortira pas.

AURÉLIANO.

Eh bien ! sire, on apprendra de ma bouche que vous l'y retenez de force ; et que, pour prix des services qu'un vieux soldat vous a rendus, pour prix de ceux qu'il venait vous rendre, vous voulez déshonorer sa fille....

LE ROI.

La déshonorer !.... Auréliano !....

AURÉLIANO.

Oui, sire.... convenir de l'attachement que vous lui portez, c'est dire que vous en voulez faire votre maîtresse.... Vos courtisans pourraient y voir un honneur, moi j'y vois un affront sanglant ; et le rang où vous êtes ne fait qu'ajouter à la honte dont vous voulez me couvrir.

LE ROI.

Florida partage l'amour que j'ai pour elle : il n'est pas de puissance sur la terre qui puisse m'en séparer.

AURÉLIANO.

Il y a la mienne ; celle de la nature et de la justice : je n'invoquerai pas en vain ces droits sacrés.

LE ROI.

Les miens sont ceux de l'amour et d'une passion insurmontable ; en un mot, telle est ma volonté souveraine.

AURÉLIANO.

Prince, il est heureux pour vos sujets que votre pas

sion n'ait pas été celle de l'avarice ou de la cruauté, le Portugal aurait eu son Louis XI.

LE ROI.

J'excuse un emportement dont je respecte la cause; mais qui vous autorise, Auréliano, à calomnier le sentiment que j'éprouve pour votre fille? Libres tous deux, si je l'aime, si j'en suis aimé, si je trouve en elle tout ce qui peut assurer le bonheur de ma vie, prétendrait-on borner mon pouvoir et m'interdire l'espérance de l'élever un jour jusqu'à moi?

AURÉLIANO.

Sire, cette espérance, qui pourrait compromettre les intérêts de votre gloire et ceux de la patrie, me trouverait plus inaccessible encore qu'une action dont j'aurais seul à rougir.

LE ROI.

La noblesse de vos sentiments et la grandeur de votre ame ne fait qu'ajouter à cet amour que vous condamnez avec tant de rigueur.... mais vous l'emportez, Auréliano; je reconnais vos droits, je vous rends votre fille, et je me borne à vous prier de retarder de quelques jours votre départ et le sien.

AURÉLIANO.

C'est une seconde faveur que j'allais prier votre majesté de m'accorder, dans un moment où son trône et sa personne sont en péril.

LE ROI.

Que voulez-vous dire?

AURÉLIANO.

Une conspiration s'ourdit contre vous.

LE ROI.

J'en avais le soupçon.

AURÉLIANO.

J'en ai la certitude.

LE ROI.

On accuse le duc de Bragance, et on parle du duc de Viséo.

AURÉLIANO.

Un négociant du nom d'Escuros, est, à son insu, dépositaire des lettres du roi de Castille au chef des conjurés; sous trois jours ceux-ci doivent s'emparer de la citadelle de Saint-Juan, du port de Castro, et des deux forts, sur l'autre rive du Tage, où ils ont des intelligences.

LE ROI.

Brave et fidèle Auréliano, quelle reconnaissance vous imposez à votre roi! Dans cette crise terrible j'ai besoin de vos conseils et de votre bras; au milieu de cette populace de courtisans j'ai besoin d'un ami....

AURÉLIANO.

Sire, tant qu'il ne faudra vous donner que ma vie, disposez de moi; je ne vous quitte plus que lorsque vous m'en donnerez l'ordre.

LE ROI.

(*A un page.*) Qu'on prévienne Théoton et Freytas que je les attends dans mon cabinet. (*à Auréliano.*) Vous vous y rendrez, quand vous aurez salué ma sœur.

(*Le roi sort.*)

SCÈNE VII.

AURÉLIANO, CODILLAR.

AURÉLIANO, *d'abord seul.*

Quel dommage que ce jeune prince manquât à sa destinée, et qu'une folle passion.... (*il aperçoit Codillar.*) J'ai vu cette figure-là quelque part.

CODILLAR.

Quoi! mon homme à moustaches chez la princesse!...

AURÉLIANO.

Je ne me trompe pas! c'est lui-même. (*à Codillar.*) Vous le voyez, seigneur chevalier, je suis exact au rendez-vous; j'ai eu le malheur de vous offenser ce matin, et j'accours pour vous en faire raison.

CODILLAR.

A la bonne heure; cette exactitude est déja un commencement de réparation.

AURÉLIANO.

Je dois vous la donner tout entière.

CODILLAR.

Un homme comme moi ne se bat pas avec tout le monde: commencez par me décliner vos noms et qualités.

AURÉLIANO.

Je suis homme d'armes et Portugais comme vous.

CODILLAR.

Il ne s'agit pas de cela: êtes-vous chevalier?

AURÉLIANO.

J'ai mérité de l'être, et j'espère vous en convaincre.

CODILLAR.

Il ne s'agit pas de cela; vous n'êtes pas chevalier: donc vous ne pouvez pas vous battre avec moi, qui suis chevalier.

AURÉLIANO.

Pardonnez-moi, je le puis, et si vous le permettez...

CODILLAR.

Je ne le permets pas; je vous dis que je suis chevalier, de père en fils; et qu'en cette qualité je ne puis mesurer ma lance avec un inconnu.

AURÉLIANO.

Cependant vous savez de quelle manière j'ai déja pris la liberté de mesurer la mienne.

CODILLAR.

Vous ne saviez pas qui j'étais, je vous excuse.

AURÉLIANO.

Seigneur chevalier, votre générosité me prouve que vous avez plus d'orgueil que de rancune; malheureusement je suis d'une humeur tout-à-fait opposée; terminons: vous m'avez tiré la moustache.... cette injure ne peut se laver que dans votre sang ou dans le mien.

CODILLAR.

Dans le vôtre tant qu'il vous plaira, ne vous gênez pas.

AURÉLIANO.

Chevalier, seriez-vous un lâche?

CODILLAR.

Un lâche! mort de César!.... un pareil soupçon ne me permet plus de garder de mesure. Si je vous ai tiré la moustache, apprenez donc que c'est par ordre du duc de Viséo, et que je manquerais à son excellence, si je

prenais sur moi de venger son injure sans y être autorisé par elle.

AURÉLIANO.

Cette explication suffit; je verrai le duc....

CODILLAR.

Je savais bien que je le mettrais à la raison.... (*en lui présentant la main, qu'Auréliano refuse de prendre.*) Vous ne m'en voulez plus, n'est-il pas vrai?

AURÉLIANO.

Il y a des gens qui éteignent la haine par le mépris qu'ils inspirent.

CODILLAR.

Voilà encore de ces expressions entortillées dont on pourrait se fâcher, pour peu qu'on eût l'esprit mal fait.

SCÈNE VIII.

(*La princesse sort de ses appartements avec ses filles d'honneur et les dames de la cour; les hommes arrivent d'un autre côté.*)

LES MÊMES, DIANE, LA MARQUISE D'OROPÉZA, COURTISANS, etc.

DIANE, *à Auréliano.*

Vous êtes le capitaine Auréliano?.... L'estime que j'ai pour vous n'avait pas besoin de tout l'intérêt que je porte à votre fille.... Vous venez de voir mon frère?

AURÉLIANO.

Oui, madame; et en quittant votre altesse royale, j'ai ordre de me rendre auprès de sa majesté. (*Il salue la princesse qui jette un coup d'œil sur Florida, et s'adresse*

en sortant à la marquise à voix basse.) Le roi m'autorise à emmener ma fille; avant de partir, j'aurai l'honneur d'aller prendre congé de madame la marquise.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MOINS AURÉLIANO.

DIANE, *à la marquise.*

Que vous disait-il, marquise?

LA MARQUISE, *avec amertume.*

Qu'il enlevait à la cour l'un de ses ornements, et que le roi permettait à la senohra de se retirer avec son père dans le manoir paternel de Castroverde.

DIANE, *en regardant Florida.*

Le roi ne disposera pas sans mon consentement d'une de mes filles d'honneur.

LA MARQUISE.

En rendant une fille à son père, je n'ai pas cru déplaire à son altesse royale; si je m'étais trompée, j'ose croire qu'elle rendrait du moins justice à mon intention.

DIANE.

J'en apprécie toute la délicatesse, madame; mais il me semble qu'avant d'agir vous auriez dû me consulter.

LA MARQUISE.

Il est des considérations qu'il ne m'était pas permis de vous présenter; et peut-être sa majesté a-t-elle vu, dans le séjour de dona Florida près de sa sœur, des inconvénients qui n'ont point dû frapper votre altesse.

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

Le roi!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, *aux courtisans.*

J'ai besoin d'être seul avec la princesse. (*Tout le monde se retire: la marquise paraît vouloir rester.*) Marquise, le desir que je viens de manifester ne fait acception de personne.

LA MARQUISE.

J'avais pensé que le droit de ma place auprès de son altesse royale autorisait en toutes circonstances une exception en ma faveur; mais vous prenez soin de m'avertir que mes conseils et mon zèle sont désormais superflus.

LE ROI.

Peut-être même ai-je quelques raisons de croire qu'ils ne sont point sans dangers; cependant je me borne à vous faire observer, madame, que, parvenus à l'âge de gouverner les autres, nous devons maintenant nous gouverner nous-mêmes.

LA MARQUISE, *en sortant.*

En effet, sire, j'aurais tort de me plaindre: mon expérience de la cour a dû me préparer à l'ingratitude des princes.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

DIANE, LE ROI.

DIANE.

Vous traitez la marquise avec bien de la sévérité.

LE ROI.

Dites donc avec beaucoup d'indulgence : vous ne savez pas, ma sœur, les justes sujets de plainte qu'elle vous donne.

DIANE.

Pardonnez-moi; je sais qu'elle me prive d'une de mes filles d'honneur que j'aimais beaucoup, et que je verrai s'éloigner à regret.

LE ROI.

Il vous sera facile de la retenir, n'est-il pas vrai?

DIANE, *souriant.*

Oui, si vous ne m'en pressez pas trop; car je ne veux point exagérer aux yeux du capitaine Auréliano l'amitié que je porte à sa fille.

LE ROI.

Ne craignez pas, ma sœur, de lui montrer trop d'égards, trop de bienveillance; c'est un homme à qui nous devons plus que je ne puis vous dire.

DIANE.

Je suis plus sûre que vous de ne point me tromper sur les témoignages de notre reconnaissance.

LE ROI.

Mais j'oubliais que cet entretien a un objet plus intéressant encore pour mon cœur; c'est de vous, de votre

bonheur qu'il s'agit. J'ai reçu par mes ambassadeurs de brillantes propositions de mariage; je ne pouvais mieux choisir que le jour de votre fête pour vous les communiquer.

DIANE.

Vous connaissez mes intentions, mon frère, et vous m'aviez promis de m'épargner de continuels refus.

LE ROI.

Aussi ne vous parlerai-je pas d'une foule de petits princes qui mettent à vos pieds leurs couronnes ducales; mais comment vous laisser ignorer que deux puissants monarques sont au nombre des prétendants: d'abord le roi des Romains, incessamment empereur d'Allemagne.

DIANE.

La pourpre impériale, offerte par Maximilien, est sans aucun attrait pour moi. Le mariage est un engagement, et l'on sait que ce prince n'en tient aucun.

LE ROI.

A la bonne heure; mais qu'avez-vous contre le jeune roi de Hongrie, dont je suis en ce moment l'interprète.

DIANE.

Mais.... je dirai que j'accepterais plus volontiers le vieux et brave Huniade Corvin: il est le défenseur des Hongrois; Ladislas n'en est que le roi.

LE ROI.

C'est donc un parti pris, ma chère Diane? vous ne voulez pas vous marier?

DIANE.

Tenez, mon frère, nous sommes seuls, et je puis vous dire à-peu-près toute ma pensée; vous ne me trahirez pas: je ne me marierai jamais que par amour, ou par am-

bition : par amour, des princes étrangers, que je ne connais pas, ont bien peu de chances pour me plaire; par ambition, ce n'est pas le titre de reine, c'est l'autorité royale qu'il me faut. Les hommes presque par-tout ont abusé de la force pour nous exclure du trône où la nature et la raison nous appelaient... c'est là une de ces absurdités qui ont fait le tour du monde. Les femmes sont nées pour la souveraineté; et je ne connais qu'une petite nation, dont me parlait il y a quelques jours l'amiral Freytas, qui ait à cet égard des lois raisonnables : le sceptre y passe de femme en femme.

LE ROI.

Malheureusement, ma chère, je ne vois pas comment je pourrais placer sur votre tête la couronne de Visapour.

DIANE.

Ah! que cela ne vous tourmente pas, don Juan; la condition de votre sœur, de votre amie, de votre sujette, est encore, à tout prendre, celle que je préfère.

LE ROI.

Je suis trop intéressé à vous voir persévérer dans cette résolution pour insister davantage; mais songez que c'est une communication diplomatique que je vous fais, et qu'il me faut une réponse officielle. (*Elle prend le papier que le roi lui remet.*)

DIANE.

Je la ferai, mon frère.

LE ROI.

Freytas et Théoton m'attendent au château d'Almada, où j'ai besoin de passer une heure avec eux, et je reviens joindre mes hommages à ceux que les grands du royaume

se préparent à vous offrir dans la galerie du palais.
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

DIANE, *seule, regardant le papier.*

Épouser un roi.... c'est épouser deux maîtres, et.... je ne me sens pas cet héroïsme de servitude.... je renonce à l'hymen! combien de fois faut-il le répéter?.... Je veux m'expliquer si franchement.... Personne ici pour écrire?....

SCÈNE XIII.

DIANE, DON MANUEL MENDOZE.

DIANE.

Pourquoi, don Manuel, ne vous êtes-vous pas présenté chez moi ce matin, à l'heure ordinaire?

MENDOZE.

J'ai pensé que votre altesse royale, dans un jour aussi solennel,.... après son retour de la chasse, n'aurait point d'ordres à me donner.

DIANE.

Vous pouviez venir vous en assurer du moins; vous auriez su que j'avais à vous charger d'une réponse à cet écrit.

MENDOZE.

Votre altesse me permet-elle d'en prendre communication?

DIANE.

Il s'agit d'un grand secret.... mon frère veut me marier....

MENDOZE, *avec une émotion qu'il cherche à cacher.*

Votre altesse connaît mon respectueux dévouement à sa personne.... la résolution qu'elle a prise....

DIANE.

Est formelle.

MENDOZE, *regardant le papier.*

Maximilien est le plus puissant monarque de l'Europe, il en devait être le plus heureux.... Il est vrai que son âge....

DIANE.

Qui vous dit, Mendoze, que je songe à Maximilien?...

MENDOZE.

J'avoue qu'entre ce prince et Ladislas, je ne pensais pas que son altesse pût balancer.

DIANE.

Je ne balance pas.... je ne veux épouser ni l'un ni l'autre.

MENDOZE, *avec un mouvement de joie dont il n'est pas le maître.*

Ah, madame!

DIANE.

Je vois votre surprise; vous ne concevez pas, don Manuel, qu'on refuse un roi des Romains qu'attend la couronne impériale?...

MENDOZE.

Pardonnez-moi, je le conçois, madame; quel homme est digne de votre altesse!

DIANE.

Décidément vous tournerez cela aussi diplomatiquement qu'il vous plaira; mais vous aurez soin d'exprimer de ma part un refus très formel aux propositions de mariage contenues dans cet écrit; et pour m'en épargner de nouvelles, ajoutez au bas la déclaration que je vais vous dicter: (*Il se met en mesure d'écrire.*) « La princesse Diane « de Portugal ne donnera sa main qu'avec son cœur; et « voici les qualités qu'elle exige de celui que son cœur « pourrait choisir: qu'il ait au moins trente ans, qu'il « soit instruit, modeste, passionné pour tout ce qui est « grand et beau; qu'il aime sa patrie avec enthousiasme; « s'il n'est point d'une haute naissance, qu'il ait conquis un « nom illustre, et que son amour pour la princesse soit « le tourment de sa vie avant d'en être la récompense... » Vous avez écrit?

MENDOZE.

Oui, madame.

DIANE.

Pensez-vous que j'en ai dit assez pour qu'on m'entende?

MENDOZE.

Je crois, madame, que le roi trouvera dans cette note la preuve que votre altesse ne veut pas se marier.

DIANE.

C'est là ma pensée, sans doute; mais il y a des choses qu'on ne saurait dire assez clairement.... Combien d'heures perdues en vaines paroles, tandis qu'une détermination d'un moment, d'un mot, assurerait peut-être le bonheur de la vie!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA MARQUISE D'OROPÉZA, CÉLESTINE, PAGES.

LA MARQUISE.

Si son altesse n'a rien changé à l'ancien usage de la cour, elle voudra bien me permettre de la prévenir qu'elle est attendue dans la galerie, où les grands du royaume sont assemblés.

LA PÉLICANE.

Son altesse permet-elle que j'attache son manteau?

DIANE, *à part.*

Que cet appareil m'importune! (*haut.*) Allons, marquise, je suis prête à vous suivre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une galerie magnifique ouverte sur les jardins illuminés.

SCÈNE I.

LE DUC DE VISÉO, LACAJO.

LE DUC.

Ton monde est arrivé?

LACAJO.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Maintenant, écoute-moi bien : tu vas placer ta petite troupe derrière les hautes charmilles qui bordent le bois d'orangers; tu auras soin qu'elle y reste soigneusement cachée.... prends avec toi quatre hommes vigoureux et déterminés; postez-vous ensemble dans ce bouquet d'arbres : toute la cour va se rassembler ici dans la salle de comédie. Après le spectacle, le roi se retirera seul avec Cadaval, par cette avenue qui conduit à ses appartements : au signal que je donnerai en jetant un gant dans le bosquet, vous sortirez de votre embuscade, et vous enlèverez le roi.

LACAJO, *avec surprise.*

Le roi!

LE DUC.

Le roi lui-même, sans attenter à sa vie! songez-y bien. Vous descendrez précipitamment par cette rampe de la

cascade, et vous conduirez sa majesté dans le bois d'orangers où je serai moi-même... le reste me regarde. (*Le duc sort.*)

SCÈNE II.

CADAVAL, LACAJO.

LACAJO, *d'abord seul.*

Enlever le roi!... par saint Antonio! L'entreprise est périlleuse... Qu'est-ce que cela me fait à moi; cette fois je joue ma vie contre ma fortune; j'ai tout à gagner.

CADAVAL, *apercevant Lacajo qui semble se cacher.*

Que faites-vous ici?.... et qui vous a permis de pénétrer dans cette enceinte?

LACAJO.

Je suis le chef des gardes du duc de Viséo; je ne dois pas quitter son altesse.

CADAVAL.

Vous ne devez pas vous trouver en ces lieux, vous dis-je; la place des gens de votre espèce est dans la grande cour des maronniers; entendez-vous?

LACAJO.

Eh bien! on se retire, seigneur Cadaval.... J'ai vu le temps où vous étiez moins fier.... ce temps-là peut revenir,.... entendez-vous?

SCÈNE III.

CADAVAL, MENDOZE.

CADAVAL, *d'abord seul.*

Demandez-moi pourquoi cette figure me déplaît... j'ai

vu roder cet homme dans les jardins.... (*apercevant Mendoze.*) Comment, seigneur Mendoze, vous arrangez la fête et vous n'en jouissez pas; vous n'avez pas assisté au plus beau tournois qu'on ait vu de mémoire de chevalier.

MENDOZE.

J'avais à achever un travail que m'a donné la princesse.

CADAVAL.

Il s'agit bien de travail aujourd'hui; c'est du plaisir, c'est de la gloire qu'on vous demandait. Vous avez la réputation de courir la lance comme un paladin de la Table-ronde; l'occasion se présente de vous faire un nom, et vous prenez ce temps-là pour griffonner du papier. Seigneur Mendoze, vous n'êtes pas né pour la cour.

MENDOZE.

Que voulez-vous, Cadaval: on ne s'agite ici que par ambition; la mienne est satisfaite. Que la fortune arrête aujourd'hui sa roue, je ne forme plus de vœux sur la terre.

CADAVAL.

Vous n'êtes pas difficile à contenter, il faut en convenir.... secrétaire à la suite....

MENDOZE.

Vous dites donc que le tournois a été brillant?

CADAVAL.

Magnifique; un jeune chevalier a sur-tout fixé tous les yeux: quatre fois il entre dans la lice, quatre fois il en reste le maître, et quatre fois on proclame son triomphe: à la cinquième passe d'armes, il a relevé le gant d'un chevalier étranger, dont l'aspect seul était fait pour effrayer le plus courageux, et qui s'était présenté à la barrière avec une suite nombreuse: ce combat, commencé aux armes courtoises, aurait fini d'une manière sanglante, si le ter-

rible Sarrasin, renversé sur l'arène, eût eu le temps de tirer son glaive.

MENDOZE.

Et dit-on quel est le vainqueur?

CADAVAL.

On l'ignore : il n'a pas levé sa visière. Cependant on nomme le marquis d'Ademira; mais quel qu'il soit, ce jeune et vaillant chevalier ne peut tarder à se faire connaître, ne fût-ce qu'à la chaîne de diamants que la princesse a passé autour de son cou au moment où il est venu déposer à ses pieds le bouclier et la lance du terrible Sarrazin... Cependant, après ce qui vient de se passer, il fera peut-être bien de garder l'incognito.

MENDOZE.

Que s'est-il donc passé?

CADAVAL.

Mais, comment! vous ne savez donc rien? Après le tournoi, au moment où les chevaliers étrangers se préparaient à sortir de Lisbonne, l'ordre est venu d'arrêter plusieurs d'entre eux et de les conduire sous bonne escorte au château d'Almera : le vainqueur des jeux, qui avait accompagné jusqu'aux portes de la ville le chevalier sarrasin, a cru voir un acte de félonie dans cette mesure déloyale, et il a protégé par la menace, et même, dit-on, par la violence, la retraite de son malheureux adversaire.

MENDOZE.

A sa place j'en aurais fait autant.

CADAVAL.

Au risque de violer les ordres du roi et de passer pour complice des conjurés?

MENDOZE.

Des conjurés!.... que voulez-vous dire?

CADAVAL.

Je veux dire qu'on soupçonne le prétendu chevalier sarrasin et sa suite d'être les agents déguisés du duc de Bragance. Le roi sait tout; mais il n'a pas voulu qu'on interrompît la fête et qu'on effrayât sa sœur.

MENDOZE.

Ah! si j'avais su cela!....

CADAVAL.

Vous n'auriez pas mieux profité de cette occasion pour votre fortune, que de celle qui s'offre à vous chaque jour.

MENDOZE.

Qu'il s'en présente une de servir la patrie, et vous verrez, Cadaval!

CADAVAL.

La patrie! la patrie! quand on ne veut que vivre dans l'histoire on fait fort bien de mourir pour elle, car elle est libérale en épitaphes, la patrie.... Mais quand on veut recevoir sa récompense dans ce monde-ci, c'est à la personne du prince qu'il faut s'attacher.

MENDOZE.

Je ne les sépare pas dans mon dévouement.

CADAVAL.

Avec de pareils sentiments, seigneur Mendoze, on est estimé par-tout, même à la cour; mais, je vous le repéte, pour y réussir il faut flatter le maître et sur-tout la maîtresse. Apprenez qu'on ne monte au pouv · · que par l'escalier dérobé, et que l'art de vivre avec les gens

de ce pays n'est qu'une capitulation perpétuelle avec l'ignorance et la vanité : c'est pourtant bien simple.

MENDOZE.

Est-ce ma faute, si la nature m'a refusé les dons qu'elle prodigue à tant d'autres.

CADAVAL.

Elle vous en a fait un qui pourrait les remplacer tous, celui de plaire.... Il n'y a pas de femme qui ne soit sensible, très sensible à ce genre de mérite, entendez-vous? et à votre place....

SCÈNE IV.

LE ROI, DIANE, FLORIDA, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR.

LE ROI, *à sa sœur.*

Avouez, princesse, que rien n'est plus ingénieux, mieux ordonné que l'ensemble et les détails de cette fête. (*à part, à un officier.*) Ne perdez pas de vue le duc de Viséo (*à Diane.*) Croiriez-vous qu'on n'en connaît pas l'auteur?

DIANE.

Cadaval pourrait nous le dire.

LE ROI.

Il n'en reçoit pas les compliments.

CADAVAL.

Sire, c'est un honneur trop grand, pour le ravir à qui l'a mérité; c'est au seigneur Mendoze qu'il s'adresse.

LE ROI, *à Mendoze qui s'incline.*

Comment! c'est vous?.... (*à Diane.*) Ma sœur, vous

avez un secrétaire qui a plus d'un genre de mérite.... Mais tout est prestige ici. (*On voit des hommes qui traversent la scène.*) Dites-moi, Mendoze, quels sont ces hommes, enveloppés de manteaux feuille-morte, qui passent derrière ces arbres ?

MENDOZE.

Sire, ces personnages ne sont pas de mon invention.

UN MESSAGER, *à part, au roi.*

Le capitaine Auréliano, après avoir repris Saint-Juan, où les rebelles étaient entrés, attend à Almada les ordres de votre majesté.

DIANE.

Mon frère, vous nous ménagez une nouvelle surprise.

LE ROI, *à sa sœur.*

Au contraire, je veux vous l'épargner. (*A part au messager.*) Qu'Auréliano revienne sur-le-champ; j'ai besoin de lui dans une heure. (*Le messager sort.*) Mendoze, suivez ces dames, et conduisez-les à la grotte de la sibylle qui rend de si singuliers oracles.... (*Tout le monde s'éloigne, le roi retient Florida, et fait un signe à Cadaval.*)

SCÈNE V.

LE ROI, FLORIDA.

LE ROI.

Enfin nous voilà seuls, ma chère Florida; je puis vous voir, vous entendre; je puis vous jurer un amour éternel.

FLORIDA.

Que n'êtes-vous l'égal de Florida!

LE ROI.

Ah! ne me punissez pas du malheur de mon rang, et laissez-moi croire qu'un roi peut être aimé.

FLORIDA.

Aimé.... Don Juan, s'il est un mot qui exprime mieux ce que le cœur renferme d'affections, c'est celui-là que je dois choisir pour vous peindre ma tendresse et ma douleur : je vous aime plus que ma vie; mais le sort nous sépare à jamais; c'est demain que je vous quitte; vous l'avez promis à mon père.

LE ROI.

J'ai promis au vertueux Auréliano que sa fille serait un objet sacré pour moi : mon rang suffisait pour m'en imposer la loi; la reconnaissance m'en fait maintenant un devoir.

FLORIDA.

La reconnaissance! envers mon père?....

LE ROI.

Oui, Florida : vous saurez bientôt le service qu'il m'a rendu, et vous m'aiderez peut-être à m'acquitter envers lui.

FLORIDA.

Si j'osais interroger votre majesté?

LE ROI.

Ne cherchez pas à pénétrer un mystère de crainte et d'espérance, et laissez-moi tout entier à ce bonheur d'un moment dont je jouis avec tant de délices; vous avez ainsi que moi, consulté la sibylle de la grotte, je suis curieux de savoir ce qu'elle vous a dit....

FLORIDA.

Mais, sire,.... votre majesté....

LE ROI.

Ah! laissons, je vous prie, ce style d'étiquette.... ou je vous appellerai duchesse, je vous en préviens: la sibylle vous a dit?....

FLORIDA.

Des folies, que je ne veux point vous répéter.

LE ROI.

Mais encore?....

FLORIDA.

Que je deviendrai grande dame; qu'un grand seigneur serait amoureux de moi;... que sais-je?... tout ce que l'on dit en pareil cas.

LE ROI.

Vous ne répétez pas ses propres mots: elle vous a dit que votre couronne de roses se transformerait un jour en diadème.

FLORIDA.

Vous l'avez donc entendue?

LE ROI.

Non, mais j'en juge par ce qu'elle m'a prédit à moi-même.

FLORIDA.

Que vous a-t-elle annoncé?

LE ROI.

Je ne ferai pas le mystérieux comme vous: Don Juan, m'a dit la sibylle, l'amour ajoutera bientôt la seule fleur qui manque à ta couronne.

FLORIDA.

A moins, a-t-elle ajouté, que cette fleur ne périsse dans l'orage.

LE ROI.

Ah! pour le coup, vous avez écouté....

UN OFFICIER, *à part, au roi.*

Sire, le duc s'est aperçu que je suivais ses pas, et, après s'être entretenu avec Codillar, il s'est dirigé vers le bois d'orangers.

LE ROI.

Allez lui dire que je l'ai désigné pour assister au spectacle dans ma loge; et consignez-le à toutes les portes du palais: voyez si la petite grille de l'orangerie n'est pas ouverte. (*à Célestine qui entre.*) Que voulez-vous, Célestine?

CÉLESTINE.

Ce n'est pas moi, sire, c'est madame la marquise qui cherche par-tout la Senhora, et Cadaval m'a chargé l'en prévenir.

LE ROI.

Restez, Florida: je ne veux point qu'elle nous voie ensemble. (*Il va pour sortir.*)

UN MESSAGER *de l'amiral Freytas.*

Sire, l'amiral envoie à votre majesté cette écharpe saisie sur un émissaire du duc de Bragance qui devait la remettre au duc de Viséo.

LE ROI, *prend l'écharpe et la déploie.*

Des caractères arabes!... allons consulter Théoton.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

CÉLESTINE, FLORIDA.

CÉLESTINE.

Vous ne m'en voulez pas? Il vaut mieux que ce soit moi que la marquise qui ait interrompu ce tendre tête-à-tête.

FLORIDA.

Je faisais mes adieux au roi, Célestine.

CÉLESTINE.

Vos adieux!.... serait-il vrai?

FLORIDA.

Mon père m'arrache à ce séjour...

CÉLESTINE.

Et le roi y consent....

FLORIDA.

Le roi respecte une autorité supérieure à la sienne.

CÉLESTINE.

Tenez, mademoiselle, on vous trompe, ou vous voulez me tromper: comment croire, en effet, que don Juan se laisse enlever l'objet de son amour, le jour même où, dans une fête superbe, il consacre votre triomphe?

FLORIDA.

Mais ne sait-on pas, Célestine, que c'est à la princesse de Portugal que tant d'hommages s'adressent?

CÉLESTINE.

On le dit, mais on ne le croit pas: il y a trop d'amour dans cette fête de l'amitié; et personne n'a pris le change sur l'accident de la couronne tombée à vos pieds dans la promenade sur le lac.

FLORIDA.

Cependant le hasard....

CÉLESTINE.

Est-ce qu'il y a des hasards à la cour? tout y est préparé, tout y est prévu, et, à votre place, je prendrais au sérieux tout ce qu'on vous a dit dans cette journée, même l'oracle de la sibylle; vous pouvez y ajouter foi.... (*à part.*) c'est moi qui l'ai rendu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Donzella, que faites-vous ici?... ce n'est pas votre place.

FLORIDA.

Madame, je croyais....

LA MARQUISE.

A votre âge on ne croit pas, mademoiselle, on obéit; j'ai promis à votre respectable père que vous ne me quitteriez pas dans cette journée, et vous paraissez prendre à tâche de me faire manquer à ma parole.... Vous n'étiez pas seule ici?

CÉLESTINE.

Et moi donc, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Depuis quand vous compte-t-on pour quelqu'un?

CÉLESTINE.

Pour peu qu'elle ait de rancune, madame la marquise ne l'aura pas oublié.

LA MARQUISE.

Suivez-moi, Florida : la salle de spectacle va s'ouvrir, et la princesse va s'y rendre.

SCÈNE VIII.

CÉLESTINE, *seule.*

Que la haine d'une femme est maladroite, quand la jalousie la conseille ! Cette pauvre marquise ne s'aperçoit point que les obstacles qu'elle oppose aux vœux du prince ne font que les rendre plus ardents : d'un caprice elle a trouvé moyen de faire une passion.... C'est de la meilleure foi du monde qu'avec ses quarante ans et les prétentions d'un autre règne, elle croit pouvoir lutter encore contre la jeunesse et la beauté. Que ne prenait-elle son parti, comme moi, comme dix autres....

SCÈNE IX.

CÉLESTINE, CADAVAL.

CADAVAL.

Tandis que l'on joue là-bas la comédie, parlons un peu de celle que nous avons fait jouer aux spectateurs, et tâchons de savoir quel en sera le dénouement.

CÉLESTINE.

D'abord nous sommes déja sûrs d'une chose ; c'est qu'elle ne finira pas comme les autres par un mariage.

CADAVAL.

A moins que ce ne soit par le mariage des auteurs, par le nôtre.

CÉLESTINE.

C'est pour le coup que l'on dirait que la pièce est tombée! Au fait, seigneur Cadaval, nous ne sommes pas ici pour nous vanter, et nous devons convenir que les événements de cette journée non seulement ont déjoué toutes vos intrigues, mais ont amené des résultats directement opposés à ceux que nous espérions.

CADAVAL.

Je ne vois pas cela.

CÉLESTINE.

Que prétendiez-vous? que don Juan prît occasion de cette fête brillante pour présenter Florida à sa cour; et voilà qu'au contraire l'honorable donzella prend congé de son royal amant.

CADAVAL.

Qui diable aussi pouvait s'attendre à l'arrivée d'un père inconcevable, qui aimerait mieux voir sa fille la femme d'un artisan que la maîtresse d'un prince?... Maudit honneur, ridicule invention des hommes, qui renverse les lois de la nature !

CÉLESTINE.

Ce ne sont pas ces lois-là que vous aviez consultées, pour former un nouveau ministère qui devait être nommé ce matin! et je n'ai pas entendu dire que cette intrigue ait mieux réussi que l'autre.

CADAVAL.

La maîtresse et les ministres devaient être nommés ensemble : si l'un quitte sa place, les autres doivent renoncer à la leur.... c'est dans l'ordre.... Que voulez-vous? tout marche au rebours du sens commun : les filles d'honneur ont des principes, les courtisans manquent

d'impudence, et les rois amoureux ont des scrupules : le plus habile y perdrait la tête.

CÉLESTINE.

Ce qu'il y a de très humiliant pour nous dans tout cela, c'est de ne rien entendre à tout ce qui se passe. Savez-vous ce que signifient ces conférences secrètes du roi avec son gouverneur Théoton et l'amiral Freytas ? pourquoi l'absence de ces deux personnages ? que signifient ces allées et venues au château d'Almada ? quel est cet inconnu, vainqueur dans le tournoi ? quels sont ces chevaliers sarrasins arrêtés aux portes de la ville ?

CADAVAL.

Le duc de Viséo est pour quelque chose dans toute cette intrigue, c'est tout ce que j'en sais.

CÉLESTINE.

Vous voilà bien instruit : en attendant, la princesse Diane épouse le roi de Hongrie ; Florida quitte Lisbonne ; don Juan retombe sous le joug de la marquise ; la cour va reprendre son allure ennuyeuse ; dès-lors adieu toutes nos espérances de grandeur et de fortune.

CADAVAL.

Je vous aime assez, Célestine, pour prendre mon parti sur des événements dont vous avez fait la condition de notre mariage.

CÉLESTINE.

Je ne sais pas si j'aurai le même courage ; nous nous connaissons si bien !

CADAVAL.

Raison de plus pour nous épouser : pour le vulgaire des amants le mariage est comme la mort, un saut périlleux dans les ténèbres ; pour nous c'est une entreprise

dont nous connaissons les risques; d'ailleurs du moment où j'ai songé à devenir votre époux, je me suis brouillé avec tous mes défauts.

CÉLESTINE.

Sauf à vous raccommoder avec eux quand je serai votre femme.... Après tout, uous n'en sommes pas là, et peut-être avons-nous tort de nous désespérer si vite : j'ai suivi la marquise toute la soirée; elle est inquiète, elle change de visage à tout moment.

CADAVAL.

Taut pis, vraiment; elle finira peut-être par en trouver un jeune et joli.

CÉLESTINE.

Florida n'est pas aussi résignée qu'elle le paraît.

CADAVAL.

Quelle est la femme qui ne surfait pas un peu sa vertu? vieille ruse de guerre, me direz-vous; qu'importe, elle réussit toujours.

CÉLESTINE.

J'ai meilleure opinion des hommes, et je crois que la franchise les attache davantage: on aime toujours ceux qui sont un peu dupes.

CADAVAL.

C'est pour cela que nous nous aimons beaucoup.... Le spectacle est fini, tout le monde vient de ce côté.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE ROI, DIANE, MENDOZE, LA MARQUISE, LE DUC, FLORIDA, COURTISANS.

LE ROI.

La pièce est charmante: comment! au lieu d'un mystère, auquel nous nous attendions, une peinture de mœurs, une intrigue, des caractères. Vraiment c'est du Ménandre tout pur.... Et c'est encore à vous, Mendoze, qu'il faut en faire compliment?

MENDOZE.

Sire, le desir de plaire à votre majesté et à son altesse royale m'a tenu lieu de talent.

LE ROI.

Je n'en reviens pas: une fête telle qu'on n'en voit que dans les contes arabes; des danses de tous les pays, des illuminations qui tiennent de la féerie, le premier feu d'artifice que l'on ait vu en Europe, une comédie digne du théâtre grec.... un tournoi du temps d'Alfred ou de Charlemagne.... et tout cela votre ouvrage?.... A propos du tournoi, je veux absolument connaître le chevalier qui en a remporté le prix.... On vous nomme, marquis Ademira....

LE MARQUIS.

Sire, j'ai paru dans le carrière, mais, je dois l'avouer, j'ai été désarmé par l'inconnu.

LE ROI.

On parle aussi du chevalier Codillar.... (*on rit.*) mais c'est une calomnie, j'en suis sûr.

CODILLAR.

Sire, j'ai par-devant moi, ou du moins par-devant mes ancêtres, des faits d'armes qui pourraient bien justifier celui-là ; témoin le pas d'armes de Montmaure... (*on rit.*)

LE ROI.

Quelle que soit l'adresse et le courage dont ce chevalier ait fait preuve, l'acte de rebellion dont il s'est rendu coupable en favorisant, contre mes ordres, la retraite de son dernier antagoniste, appelle sur lui toute ma colère.

CODILLAR, *vivement.*

Ce n'est pas moi, sire; j'en jure par mon épée.

MENDOZE.

Puisque le vainqueur du tournoi a eu le malheur d'encourir la disgrace de votre majesté, c'est un devoir pour lui de rompre le silence, et de remettre le prix d'un combat dont le reproche de votre majesté le rend indigne. (*Il va présenter à la princesse la chaine de diamants qu'il en a reçue.*)

TOUS.

C'est vous! c'est lui!

LE ROI.

Vous ne m'apprenez rien, Mendoze; je voulais vous forcer à vous nommer. Lorsque vous avez facilité la retraite de votre adversaire, vous ignoriez à quels ordres vous étiez rebelle, et les lois de la chevalerie vous prescrivaient la conduite que vous avez tenue. Vous avez fait aujourd'hui vos preuves; dès ce moment c'est au chevalier don Manuel y Mendoze que s'adressent mes éloges. (*Aux courtisans.*) Chacun peut se retirer.... Diane, avant de nous séparer, je voudrais vous entretenir un moment. Duc de Viséo, ne vous éloignez

pas, j'ai deux mots à vous dire. (*Il regarde sortir Florida que la marquise emmène avec un air de triomphe.*)

DIANE, *à Florida.*

Florida, vous m'attendrez sous ce portique. (*Le roi jette sur sa sœur un regard de remerciement.*)

SCÈNE XI.

LE ROI, DIANE.

LE ROI.

Nos cœurs s'entendent, ma chère Diane.

DIANE.

Oui, mon frère, je crois même qu'ils se devinent : je ne vous ai pas encore dit que j'avais vu ce matin le capitaine Auréliano; je vous réservais cette bonne nouvelle pour remerciement de la fête charmante que vous m'avez donnée.... Je ne vous parle pas des conditions que j'ai dû m'imposer à moi-même.....

LE ROI.

Je les tiendrai toutes.... Tu ne sais pas, ma sœur toutes les raisons qui m'en font un devoir. Mais parlons de toi, ma tendre amie; j'ai pris connaissance de ton ultimatum que m'a remis le chevalier don Manuel. Sais-tu bien que je désespère de te marier jamais.... Où trouver un prince qui réunisse toutes les qualités que tu exiges dans un époux?

DIANE.

C'est pour vous dispenser de le chercher, mon frère, que je me montre si difficile.

LE ROI.

J'ai cependant remarqué que pour m'ouvrir un

champ plus vaste, tu ne parlais ni de race royale, ni même d'un sang illustre.

DIANE, *riant.*

Je n'ai pas voulu vous décourager tout-à-fait.

LE ROI.

Parlons sérieusement: vous le savez, votre bonheur est un des besoins de ma vie; je vous connais, ma sœur, vous ne sauriez être heureuse hors de votre patrie; ainsi, plus d'alliance étrangère.... restons ensemble. J'ai fait passer à la junte suprême une loi qui n'attend plus que la sanction royale, et en vertu de laquelle les femmes seront habiles à succéder au trône de Portugal.... Vous pouvez donc espérer....

DIANE.

Eh! mon frère, ne m'offrez jamais comme une perspective de bonheur l'idée d'une couronne que je ne pourrais placer sur ma tête qu'après l'avoir vue tomber de la vôtre; laissez-moi vivre votre amie et votre sujette: c'est toute mon ambition.

LE ROI.

C'est aussi la mienne; mais enfin, et quoi qu'on en dise, les rois sont au moins aussi mortels que les autres hommes, et j'aime à penser que désormais le trépas ne pourra m'atteindre que pour donner à ma patrie une héritière de mon amour pour elle.

DIANE.

Qui pourrait jamais la dédommager de votre perte?

LE ROI.

La meilleure, la plus aimable, la plus chérie des sœurs.

DIANE.

Que je vous en voudrais, de me présenter une pareille idée comme une espérance, si je pouvais craindre qu'elle se réalisât!.... mais votre jeunesse....

LE ROI.

Ma chère Diane, les rois n'ont pas d'âge; pour eux il est toujours temps de mourir.

DIANE.

Ah, mon frère, n'attristez donc pas un moment si doux.

LE ROI.

Un peu de philosophie ne gâte jamais rien; mais le jour ne tardera pas à naître. Adieu, ma chère sœur.

DIANE.

Adieu, mon frère.... Florida!.... (*Elle se présente.*) (*à son frère.*) Vous voyez qu'elle n'était pas loin.... Retournons au palais. (*Florida salue le roi.*)

SCÈNE XII.

LE ROI, DEUX OFFICIERS, CADAVAL.

LE ROI.

(*On voit Lacajo qui paraît suivre les mouvements du roi.*) C'est lui, c'est l'agent du duc de Viséo désigné sur l'écharpe; ses affidés ne sont pas loin.... Retirez-vous, Cadaval. (*A un des officiers.*) Marchez avec votre compagnie, et que l'on arrête sans bruit les hommes cachés dans les massifs; cela fait, descendez dans le bois d'orangers; faites-le cerner de toutes parts par votre troupe, et qu'on s'empare morts ou vifs de tous ceux qu'on y

trouvera. (*A l'autre officier.*) Faites venir le duc de Viséo, et ne laissez approcher que le capitaine Auréliano, qui doit se présenter à la grille du côté du Tage.

DON JUAN, *seul.*

Quel complot! quelle audace! m'enlever au milieu de ma cour! me livrer au roi de Castille.... Toutes les preuves sont entre mes mains.

SCÈNE XIII.

LE ROI, LE DUC DE VISÉO.

LE ROI.

(*A l'officier qui revient avec le duc.*) Retirez-vous. (*au duc.*) Duc de Viséo, j'ai besoin d'avoir promptement votre avis sur une question du plus haut intérêt.

LE DUC.

Je suis aux ordres de votre majesté.

LE ROI.

S'il arrivait qu'un homme que vous auriez appelé votre ami, qu'une mission de confiance aurait approché de votre personne, vînt à vous trahir, et conspirât contre vos jours, que feriez-vous?

LE DUC.

Sire, je le poignarderais de ma propre main.

LE ROI, *tirant son épée pour en frapper le duc.*

Malheureux, tu viens de prononcer ton arrêt.

LE DUC, *froidement.*

Frappez: vous avez des soupçons, vous êtes roi, et vous n'aurez ici des comptes à rendre qu'à vous-même.

LE ROI.

Osez dire que vous n'êtes pas complice de la trahison du duc de Bragance; que vous ne conspirez pas avec lui pour mettre sur sa tête la couronne de Portugal, en vous réservant celle des Algarves?

LE DUC.

Ferdinand de Bragance est mon parent; il a des droits à la souveraineté qu'il réclame; et, sans servir sa rébellion, je puis former des vœux pour lui.

LE ROI.

Des vœux!.... Par quel ordre les forts de l'Alfadèque et la citadelle de Saint-Jean devaient-ils être livrés cette nuit aux Castillans? Quel espoir conduisait à Lisbonne cette bande de conspirateurs travestis en chevaliers Maures, et dont quelques uns ont osé se présenter au tournoi?.... Vous pouvez vous dispenser de répondre: ceux que j'ai fait arrêter ont déja trahi votre secret;.... mais vous pourriez nier leur révélation... Cette écharpe,... cette lettre écrite de la main du duc de Bragance, vous paraîtront sans doute des preuves assez positives. (*Le duc, après avoir jeté les yeux sur la lettre, se retire quelques pas en arrière, et jette son gant dans un bosquet.*) Ce signal est inutile: les misérables que vous aviez apostés dans ces bosquets n'y sont plus; ils ont rejoint vos complices dans le bois d'orangers. Maintenant, duc de Viséo, répondez une seconde fois: que feriez-vous à ma place?

LE DUC.

Sire, je m'y suis trouvé: j'ai reçu de vous un affront, vous n'étiez point roi, mais nous étions tous deux chevaliers; j'ai voulu vous combattre, et non vous assassiner.

LE ROI.

Les lois de l'honneur ne sont point faites pour les criminels; la justice prononcera sur votre sort.

LE DUC.

On connaît la justice des rois.

LE ROI.

Elle assure leur vengeance.

LE DUC.

Sans compromettre leur courage.

LE ROI.

Le tien est jugé; un traître est toujours un lâche.

LE DUC.

Je vous le répète, je suis chevalier comme vous; j'ai exercé les droits de souverain, et je n'ai point invoqué le secours de mes corrégidors pour venger mon injure personnelle.

LE ROI.

Eh bien! j'oublie donc que je suis roi; et, fier d'un titre que vous déshonorez, je consens à ne m'en remettre qu'à moi seul du soin de vous punir: nous avons nos épées; suivez-moi.

LE DUC.

Sire, je mériterai l'honneur que vous daignez me faire; mais nous n'avons ni seconds ni témoins.

LE ROI.

Personne n'oserait vous en servir; et vous ne sortiriez vainqueur du combat que pour marcher à l'échafaud. Puisque j'ai consenti à vous traiter en chevalier, je veux être généreux jusqu'au bout: un seul témoin suffira; le voici, c'est le capitaine Auréliano.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AURÉLIANO.

AURÉLIANO.

Je me rends aux ordres de votre majesté.

LE ROI.

Accompagnez-moi, capitaine; vous apprendrez dans un moment le nouveau service que j'attends de vous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la salle du conseil, sur l'un des côtés de laquelle sont placés les siéges des corrégidors.

SCÈNE I.

THÉOTON, FREYTAS.

FREYTAS.

Quelle inconcevable aventure!.... le duc de Viséo assassiné au milieu d'une fête, dans les jardins du palais...

THÉOTON.

Je vous surprendrai bien davantage, quand je vous dirai sur qui tombe le soupçon d'un pareil attentat....

FREYTAS.

Eh bien!....

THÉOTON.

On nomme la capitaine Auréliano.

FREYTAS.

Ils en ont menti. Le capitaine est à Saint-Juan qu'il a enlevé hier sur les rebelles: nous en savons quelque chose.

THÉOTON.

Fort bien! mais vous ne savez pas qu'il est revenu cette nuit à Lisbonne, et qu'on l'a vu dans les jardins du palais s'acheminer avec le duc vers le lieu où l'on a trouvé celui-ci percé d'un coup mortel.

FREYTAS.

Ce n'est pas lui, j'en réponds sur ma tête : un homme qui sait combattre comme Auréliano, n'assassine pas son ennemi.

THÉOTON.

Cependant les soupçons ont paru assez graves pour que les corrégidors criminels aient ordonné son arrestation.

FREYTAS.

Après le service qu'Auréliano vient de lui rendre, le roi ne souffrira pas cette indignité.

THÉOTON.

Vous ne connaissez pas don Juan.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FLORIDA.

FLORIDA.

Ah, messeigneurs! daignez protéger mon père : on l'arrête, on l'accuse d'un meurtre;.... lui!.... juste ciel!

FREYTAS.

Il en est incapable, je le soutiendrai contre tous les corrégidors du monde; mais qui peut mieux que vous, belle Florida, réparer l'erreur dont il est victime? courez chez le roi.

FLORIDA.

Il refuse de m'entendre : et c'est, dit-il, devant les corrégidors, qu'il a convoqués dans ce lieu même, que mon père doit se justifier du crime qu'on lui impute.

THÉOTON.

Ne craignez rien : je crois votre père innocent; et le roi préside le conseil qui va le juger.

FLORIDA.

Que peut la justice contre la haine? c'est moi qu'elle poursuit; c'est ma présence qui l'irrite. Ah, messeigneurs! si vous les connaissez, dites à nos accusateurs qu'ils me rendent mon père, et que nous nous éloignons pour jamais de la cour et de ces princes dont ils nous enviaient la faveur....

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE ROI.

FLORIDA.

Sire!... c'est à vos genoux que je demande grace...

LE ROI, *la relevant.*

Florida, avant de faire grace au coupable, la justice doit le faire connaître, et le pardon est encore un châtiment qu'il faut épargner à l'innocence.... Le duc de Viséo a été tué dans l'enceinte de mon palais; sa famille poursuit le meurtrier.... Quelques indices désignent le capitaine Aurèliano; son honneur veut qu'il se justifie; le mien exige que la justice ait son cours.... Éloignez-vous de ces lieux, senhora; et jugez de la rigueur des devoirs que ma situation m'impose, puisqu'ils ne me permettent pas de calmer d'un mot votre inquiétude.

(*Florida sort.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, FREYTAS, THÉOTON.

LE ROI.

Messieurs, nous n'oublierons pas la journée d'hier: peu s'en est fallu que la dynastie des Avis ne finît dans ma personne, et que Ferdinand ne commençât celle de Bragance: mais les temps ne sont pas encore venus... Ce qu'il y a de vraiment historique dans cette conspiration, c'est qu'elle a été déjouée au milieu d'une fête qu'elle n'a pas même interrompue....

THÉOTON.

Grace au génie et à l'admirable sang froid de votre majesté.

LE ROI.

Grace à votre courage, amiral; grace aux conseils de Théoton, et sur-tout au dévouement d'Auréliano.

FREYTAS.

Il en est bien récompensé. Sire si votre majesté n'y prend garde, ses corrégidors trouveront dans leurs grimoires quelques bonnes raisons pour envoyer à l'échafaud le plus brave homme de son royaume.

THÉOTON.

Un grand homme l'a dit: « Le prince n'est que la loi « vivante. »

LE ROI.

Je commence à m'apercevoir que c'est un métier bien difficile que celui de roi: entre nous, mes amis, j'abdiquerais, si je n'avais peur de devenir sujet.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DON GOMEZ, LE MARQUIS ADEMIRA.

(*Les corrégidors arrivent un moment après.*)

LE MARQUIS.

Sire, nous devons demander à votre majesté justice de la mort de notre parent, le duc de Viséo.

LE ROI.

Ce n'est point à moi, c'est aux corrégidors à vous entendre... Prenez place, seigneurs corrégidors, et que justice soit faite.

(*Le roi sort avec Théoton.*)

(*Les corrégidors prennent place sur un des cotés de la salle.*)

LE MARQUIS.

Ma douleur se borne au plus simple exposé des faits : l'illustre, l'illustrissime don Alphonse, duc de Viséo, prince des conquêtes, seigneur de Guinée, président de la junte du collége royal des nobles, a été tué cette nuit, pour ainsi dire sous les yeux de sa majesté. Un soldat de fortune, un homme sans nom et sans naissance, Auréliano, est l'auteur de ce meurtre abominable : la famille du noble duc demande justice et vengeance.

LE GRAND CORRÉGIDOR.

Quelles preuves avez-vous contre celui que vous accusez?

LE MARQUIS.

Le témoignage du chevalier Codillar.

LE GRAND CORRÉGIDOR, *à Codillar.*

Ainsi vous affirmez par serment qu'Auréliano est l'auteur de la mort du duc de Viséo.

CODILLAR.

C'est-à-dire, messeigneurs, que j'affirme que cela doit être, par la raison que le capitaine Auréliano m'ayant déclaré qu'il voulait absolument avoir ma vie ou celle du duc de Viséo, la mort de ce dernier prouve que le susdit capitaine lui a donné la préférence.

LE GRAND CORRÉGIDOR.

Qu'on fasse entrer le capitaine.

(*Il entre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AURÉLIANO.

LE GRAND CORRÉGIDOR.

Capitaine Auréliano, vous savez de quel délit on vous accuse?

AURÉLIANO.

Oui, messeigneurs.

LE CORRÉGIDOR.

Un seul témoin se présente, il déclare que vous avez tué le duc de Viséo.

AURÉLIANO.

Il dit vrai, messeigneurs.

DON GOMEZ.

Vous l'entendez, corrégidors; il convient qu'il a assassiné le duc.

AURÉLIANO.

Assassiné! Quiconque ose le dire est un imposteur. Le duc a trouvé la mort dans un combat singulier que la loi du pays autorise, qu'elle commande même quelquefois.

UN CORRÉGIDOR.

Mais cette loi règle en même temps les conditions du combat: elle exige la représentation du cartel et la présence des seconds ou des témoins. Représentez le cartel et nommez les témoins.

AURÉLIANO.

Ce combat n'a pas eu d'autres témoins que moi; je n'ai reçu, ni envoyé de cartel: je n'ai plus rien à dire.

(*Les corrégidors se lèvent et vont aller aux voix.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, THÉOTON.

THÉOTON.

J'ai ordre de mettre sous les yeux de vos sérénités ce papier trouvé sur le duc de Viséo après sa mort.

LE GRAND CORRÉGIDOR.

Je dois en donner lecture au tribunal. (*il lit.*) « Je dis « comme chose notoire à tout le monde que j'ai, confor- « mément aux lois de la chevalerie et du royaume, appelé « en duel don Alphonse duc de Viséo, pour, Dieu aidant, « le convaincre par sa mort du crime de félonie dont je « l'accuse, voulant dans le cas où la victoire n'adviendrait « pas à justice, que ledit Alphonse duc de Viséo ne soit

« inquiété ni molesté pour cause et événement dudit « combat, et pour ce faire ai signé.

moi, le roi. »

TOUS.

Le roi!!!

THÉOTON.

La lecture de ce cartel vous a fait connaître l'auteur et les circonstances de la mort du duc de Viséo; pour satisfaire à la loi, il reste à vous nommer le seul témoin du combat, c'est le capitaine Auréliano. Devant vous, seigneurs corrégidors, cette explication doit suffire: le roi convoque en ce moment une cour plénière, où vous êtes invités à vous rendre.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

CADAVAL, CÉLESTINE.

CADAVAL.

Eh bien! senhora Pélicana, concevez-vous rien à tout ce qui se passe ici?

CÉLESTINE.

Mais c'est un prodige que ce jeune roi.

CADAVAL.

C'est pour le coup que l'ambassadeur d'Angleterre pourra répéter ce qu'il disait, il y a quelques jours: J'ai vu en Portugal la chose du monde la plus rare, un monarque qui commande à tous, et à qui personne ne commande.

CÉLESTINE.

C'en est fait des courtisans et des intrigants, pendant

toute la durée de ce règne; et comme il paraît devoir être long, à votre place, seigneur Cadaval, je m'arrangerais dès aujourd'hui pour tirer parti des vertus dont ce jeune prince vous menace.

CADAVAL.

Vous savez que je suis capable de tout pour vous plaire, et si dona Célestine pouvait renoncer aussi facilement que moi aux faux plaisirs qui l'environnent, nous ne tarderions pas à donner à la cour le spectacle tout nouveau de deux tendres époux.

CÉLESTINE.

J'attends un grand exemple....

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MENDOZE.

CADAVAL.

Seigneur don Manuel, à l'éclat de ce nouveau costume je vois avec un extrême plaisir que le roi a déja rendu justice à votre mérite, et qu'il vous élève au rang où vous étiez fait pour monter.

MENDOZE.

Oui, mon cher Cadaval; et je n'oublierai jamais que c'est à vous et à dona Célestine que je suis redevable de ma fortune.

CÉLESTINE.

Dans ce cas, seigneur chevalier, vous ferez encore une belle exception parmi les courtisans.

CADAVAL.

A présent que nous avons atteint notre but, nous pou-

vons convenir que nous nous sommes singulièrement trompés sur les moyens.

CÉLESTINE.

Ne nous pressons pas d'accuser notre imprévoyance, et attendons la fin.

MENDOZE.

Nous y touchons : le roi tient en ce moment la cour plénière, et je me rends à la convocation royale dans laquelle on m'a fait l'honneur de me comprendre.

CADAVAL.

Nous ne pouvons manquer une pareille cérémonie. Venez, senhora, nous nous placerons dans une des travées supérieures.

(*Le théâtre change et représente la salle du trône.*)

SCÈNE X.

THÉOTON, FREYTAS, LE MARQUIS D'ADEMIRA, LE COMTE TAURISANO, DON LOPEZ, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR. (*Les dames et les seigneurs sont déja placés autour du trône, les personnages principaux sont debout au milieu de la scène dont le haut figure des travées remplies de monde.*)

LE COMTE.

Vénérable Théoton, voilà un jour bien glorieux pour vous ; le Portugal n'oubliera jamais ce qu'il doit de reconnaissance à celui qui a formé le cœur et l'esprit de notre jeune monarque.

THÉOTON.

Je n'ai eu d'autres soins à prendre que d'empêcher la flatterie de corrompre le plus heureux naturel.

FREYTAS.

Vous avez eu le bonheur de résoudre un grand problême : un prince à-la-fois ami de la gloire, de son peuple, et de l'humanité.

THÉOTON.

Peut-être qu'il n'est pas absolument nécessaire, pour devenir grand, de cesser d'être bon.

UN HUISSIER.

Le roi, messeigneurs !

(*Tout le monde se lève, et chacun se rend à sa place. Le roi entre avec la princesse Diane; elle est suivie de Florida. Mendoze est au nombre des personnes de la suite de la princesse. Le roi et sa sœur passent devant les dames qu'ils saluent; il prend place sur le trône, et la princesse auprès de lui, sur un siége moins élevé.*)

SCÈNE XI.

TOUTE LA COUR, LE ROI, DIANE, FLORIDA, MENDOZE.

LE ROI.

Fidalquès, je vous ai réunis en cour plénière pour des communications de la plus haute importance. Le procès qui vient de se juger vous a instruits de la conspiration ourdie dans ma cour au nom du duc de Bragance, et par la perfide entremise du duc de Viséo; Ferdinand trafiquait de la monarchie portugaise avec le roi de Castille; les preuves en sont mises sous vos yeux; il rendra compte de sa conduite à la junte supérieure

devant laquelle il est traduit. Viséo avait invoqué en sa faveur les lois de la chevalerie et le jugement de Dieu. Ma cause était juste, j'ai accepté le combat, le duc a cessé de vivre.

En montant sur le trône, j'ai promis de grandes réformes; si j'ai tardé à les opérer, c'est qu'il faut bien réfléchir, même pour déplacer un abus. J'ai consulté les besoins de l'état et ceux du peuple, et j'y satisfais en confiant la présidence du conseil à l'homme le plus habile et le plus vertueux du royaume; j'en ai investi don Pèdre Théoton, à qui je donne pour collègues au ministère l'amiral Freytas, le marquis Ademira, neveu du duc de Viséo, et le comte Auréliano, que ce jour a comblé de gloire.

Fidalquès, les principes de mon gouvernement sont aussi simples qu'invariables; je serai fidèle aux lois fondamentales du pays; je connais la tyrannie des grands, je la réprimerai: je ne veux point de vassaux qui ne soient mes sujets et ceux des lois, auxquelles je me soumets moi-même. Quand il sera question d'impôts, j'examinerai d'avance quelles sont les dépenses superflues, et je m'efforcerai de rendre la justice comme elle sera rendue quand les secrets des cœurs seront révélés: j'honorerai les lettres, j'encouragerai le commerce, et je ferai respecter l'indépendance du Portugal. Vous savez, messieurs, tous les secrets de mon gouvernement.

Résolu d'associer à mon trône une compagne qui m'aidât à remplir la tâche glorieuse que je me suis imposée, je n'ai point consulté la politique sur le besoin de mon cœur; c'est dans une famille portugaise que j'ai choisi mon épouse; les services de son père sont les

seuls titres qui décorent son nom; mais ses vertus, sa beauté, sont dignes du diadème; je l'offre devant vous à Florida, fille du comte Auréliano. (*Il descend du trône, et s'avance vers Florida, qu'il prend par la main et conduit vers sa sœur.*) Princesse, et vous, Fidalquès, vous voyez celle que mon amour élève au rang de votre reine.

FLORIDA *veut se jeter aux genoux du roi.*

Sire! c'est à vos genoux....

(*Le roi la relève et la présente à sa sœur qui l'embrasse.*)

UN OFFICIER DU PALAIS.

Le roi permet qu'on se retire.

(*Tout le monde se retire après avoir salué le roi, Diane, et Florida.*)

SCÈNE XII.

LE ROI, DIANE, FLORIDA, AURÉLIANO, MENDOZE, THÉOTON, FREYTAS, LE MARQUIS D'ADEMIRA.

AURÉLIANO.

En me livrant aux transports de ma reconnaissance, je craindrais que votre majesté ne se méprît sur le sentiment qui en dicterait l'expression.

LE ROI.

Je vous connais, capitaine Auréliano; si vous aviez été le maître de disposer de la main de votre fille, ce n'est pas moi que vous auriez choisi pour gendre.

AURÉLIANO.

Pardonnez-moi, sire, c'est vous; mais ce n'est pas le roi de Portugal.

LE ROI.

Que voulez-vous, capitaine, l'un ne peut aller sans l'autre.

DIANE, *à Florida.*

Je veux être la première, mon aimable amie, à vous féliciter d'un événement qui assure le bonheur de mon frère et le vôtre.

FLORIDA, *à Diane et au roi.*

Madame, il y a des sentiments sous le poids desquels le cœur reste accablé.

LE ROI, *à part, à Diane.*

Je t'ai donné l'exemple, ma chère Diane, et je te l'ai rendu facile à suivre.... (*en regardant Mendoze.*) Il est chevalier, et il a noblement gagné ses éperons. (*Haut.*) Chère sœur, c'est du jour de ta fête que je compterai désormais et ma vie et mon règne: une conspiration déjouée, un ministère composé des plus habiles et des plus honnêtes gens du royaume, un hymen qui comble tous les vœux de mon cœur et de mon peuple; pour un roi voilà, je pense, une journée bien remplie.

DIANE.

L'amour et l'amitié se disputeront auprès de vous le droit d'alléger les travaux et d'adoucir les chagrins du trône.

THÉOTON.

Vos sujets, sire, vous en ont déja assuré la récompense, en vous surnommant le prince Parfait.

FREYTAS.

C'est la voix du peuple qui vous a déja donné ce surnom.

LE ROI.

Sa générosité nous fait souvent des avances que nous ne remboursons pas.

THÉOTON.

Sire, j'ai eu le bonheur d'élever votre enfance, permettez-moi d'être votre garant près de la nation.

LE ROI.

Je n'oublierai jamais ma devise : *Pour la loi et pour le peuple* [1].

[1] *Pola lei e pola grei*, était en effet la devise de *Juan II de Portugal.*

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





